46268[3]

TABLEAUX

PITTORESQUES

DE L'INDE.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5168075

124

INSTYTUT GEOGRAFII
BIBLIOTEKA
P. A. N.
46268 [3]

SE TROUVE ÉGALEMENT :

A PARIS, chez Bossange père, 60, rue de Richelieu.
A. Giroux et Cie, rue du Coq-Saint-Honoré.
Susse père, passage du Panorama.
Susse fils, place de la Bourse.
V. Morlot, 2, rue de Louvois.
Delaunay, Palais-Royal.
Rousseau, rue de Richelieu.
A BORDEAUX, - Ch. Lawalle.
A FLORENCE, - Piatti.
A VIENNE, — Rohrmann et Schweigerd.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 24.

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by John Pye

Printed by J. Rees.

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by R. Brandard.

Printed by J. Haas

TABLEAUX

PITTORESQUES

DE L'INDE.

TRADUITS DE L'ANGLAIS

DU R. H. CAUNTER,

PAR

P. J. AUGUSTE URBAIN;

AVEC 22 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX

DE Wm DANIELL.

Geogr: 131/3

PARIS.

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,

ÉDITEURS,

RUE DE VERNEUIL, N° I BIS.

A LONDRES,

BARTHÈS ET LOWELL,

14 Great Marlborough-Street.

A ST-PÉTERSBOURG,

Fd. BELLIZARD ET Cie,

Maison de l'Église hollandaise.

M DCCC XXXVI.

TABLE

DES GRAVURES.

Pages.

L'Adjudant.....(frontispice.)
Port de Mascat.....(vignette du titre.)
Le Riche Mahométan..... 15
Chasse au tigre..... 46
Choultry de Trimal-Naig, à Madura..... 58
Temple indou, à Tritchengour..... 65
Taureaux des Brahmines..... 72
Une Femme Indienne..... 96
Rivière de Baliapatam..... 107
Un point de vue près de la côte de Malabar..... 132
Le Daim (petite espèce) de Ceylan..... 142
Combat d'un Lion et d'un Buffle..... 156
Le Singe et les Corbeaux..... 172
Roc près du port de Mascat..... 182
Forts de Jellali et Merani, à Mascat..... 193
Vue de Bombay..... 218

Pages.
Tombeau d'un Chef Patan, à Delhi..... 239
Tombeaux des Chefs Patans, à Delhi..... 250
Ile de l'Éléphant..... 263
Entrée de la Grotte de l'Éléphant..... 268
Entrée de la principale Grotte, à Salsette..... 275
Vue des Grottes secondaires de Salsette..... 277

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLEAUX

PITTORESQUES

DE L'INDE.

CHAPITRE Ier.

Embarquement pour Madras. — Ouragan.

Immédiatement après la fin de la mousson, nous prîmes notre passage pour Madras sur un vaisseau du pays, bien construit et du port de six cents tonneaux. Il n'y avait avec nous qu'un seul passager, c'était une dame. Elle allait rejoindre son mari qui remplissait les fonctions de commandant sur quelque point de la côte de Coromandel. J'occupais une petite chambre sous la poupe, à main droite de la chambre du conseil. Le navire avait pour commandant un vieux marin battu par les coups de mer. Il avait un œil de moins, et portait un emplâtre de taffetas noir qui ajoutait quelque chose de farouche à l'expression naturellement

dure et grimaçante de sa physionomie. En somme, son air était fort peu engageant. Ajoutez à cela qu'il était fort marqué de la petite vérole. La rudesse de ses manières qui le rendait l'effroi des passagers, n'empêchait pas qu'il ne fût prodigieusement populaire parmi les hommes de son équipage. Dans le fait, si l'homme extérieur faisait naître une idée si peu favorable de l'homme intérieur, c'était bien à tort : car, sous cette apparence repoussante, le vieux commandant cachait un naturel excellent. C'est ce que nous ne tardâmes pas à apercevoir, lorsqu'un peu de frottement eut fait disparaître sa rouille superficielle, et mis en relief tout le poli de ses bons sentiments. Aussi finit-il par être pour chacun de nous un objet, sinon de sympathie, au moins de déférence bienveillante. Deux autres officiers partageaient avec lui les fatigues du commandement. L'équipage se composait de quarante *lascars*. L'un des deux officiers était un jeune homme plein d'éducation et de connaissances littéraires assez étendues. Son camarade était moins distingué de sa personne, mais il jouissait à bord d'une grande estime comme habile marin.

Le second jour après notre départ de Calcutta, dès que nous eûmes franchi les *Sunderbunds*[1], nous nous amusâmes, dans l'après-dîner, à jeter à la mer un appât pour les requins. Un de ces monstres mordit bientôt à l'hameçon, mais, dans ses efforts désespérés, il cassa la corde et nous échappa. Nous mîmes en

[1] Passages difficiles aux embouchures du Gange.

jeu sur-le-champ un palan plus neuf et plus fort. Le même animal ne tarda pas à s'y prendre; après une fort belle résistance de sa part, nous réussîmes à le hisser par-dessus bord, et à l'étendre en sûreté sur le pont. Le premier hameçon était fixé dans sa gorge; le second était allé s'accrocher dans son estomac. La force de cet animal était prodigieuse; il frappait le pont de sa vaste queue d'une manière si furieuse qu'il eût été fort dangereux de se trouver à portée de ses coups. D'un seul mouvement, il renversa l'un des canons. Il fallut que le charpentier tranchât d'un coup de hache cette dangereuse partie de la bête, qui ne tarda pas à expirer. Sa longueur était de 90 pieds. On trouva dans son estomac une pièce de bois tout entière de 13 pouces de long et de l'épaisseur du bras. Elle l'avait sans doute avalée par erreur, la prenant pour quelque substance alimentaire. On sait que les requins poussent la voracité jusqu'à engloutir dans leur estomac toujours avide, non seulement du bois, mais encore des morceaux de fer.

A peine étions-nous, depuis deux jours, entrés heureusement dans le golfe de Bengale, que le temps devint menaçant. La nuit précédente avait été étouffante; l'air paraissait immobile comme s'il eût tout à fait cessé de circuler, et par suite la chaleur était devenue insupportable. Dans la matinée, le vent fraîchit: nous prîmes les ris, et carguâmes toutes les voiles à cause de l'aspect sombre du ciel. Une légère vapeur couvrait le soleil, et donnait à ses rayons une teinte cuivreuse qui se reflétait vaguement sur les flots soulevés. Les

lascars, qui ne se pressent jamais de parer à un gros temps, obéissaient lentement à la manœuvre. Leur air était grave et inquiet. Le capitaine nous annonça une tempête, quoique rien ne parût justifier à des yeux inexpérimentés ce sinistre présage. Le vent resta frais toute la matinée, sans pourtant monter sensiblement dans les deux ou trois premières heures. Après le déjeuner, les passagers, au nombre de six seulement, s'assirent sur le gaillard d'arrière, les uns examinant le changement de temps, les autres essayant de tuer la matinée en jouant aux échecs ou au trictrac. Une sorte de terreur vague et muette dominait ce tableau. Chacun, sans s'en rendre compte, avait présente à la pensée la prédiction du capitaine, et trahissait, par sa contenance grave, l'attente du danger. D'ailleurs l'apparence inaccoutumée du ciel suffisait pour impressionner les esprits; sa vaste étendue portait des signes mystiques et indéchiffrables, comme ceux que traça une main invisible sur les murs du palais du roi chaldéen. La dame, qui se trouvait fort isolée au milieu de nous, exprimait seule, de temps en temps, ses craintes par des paroles, lorsqu'un brusque coup de vent augmentait le roulis du vaisseau, et semblait annoncer l'agitation toujours croissante des flots de la mer.

A midi, le vent monta tout à fait, et se changea en une brise continue: cependant, rien encore n'annonçait un péril imminent. Les nuages avaient, dans l'intervalle, obscurci le soleil, se déroulant au-dessous de lui en masses noires et irrégulières, et paraissant, par

moments, comme s'ils eussent été déchirés par le vent et dispersés en fragments gigantesques au milieu de l'air agité. Les formes que ces fragments revêtaient avaient ces contours indéterminés et monstrueux que prête, durant le sommeil, une imagination fantastique à des créations sans nom, et que l'on se figure contempler avec un indéfinissable sentiment de terreur.

A quatre heures de l'après-midi, l'ouragan se déclara tout à fait, et le vaisseau fut mis en panne, toutes les voiles serrées au grand mât. On ferma les sabords, on traîna les canons sur le gaillard d'arrière, on assujettit les panneaux d'écoutilles. En un mot, on prit contre les ravages de la tempête toutes les précautions que pouvait suggérer la plus vigilante prévoyance.

Tandis que nous étions à prendre le thé dans la chambre, non sans anxiété, nous sentîmes tout à coup le vaisseau se soulever sur le dos d'une vague énorme, puis reprendre son équilibre en roulant si pesamment, que peu s'en fallut qu'il ne sombrât. Les tables furent séparées de leurs bases, et tous les ustensiles à thé dispersés et brisés en morceaux; nous-mêmes nous fûmes renversés de nos chaises, et il nous fallut l'espace d'une minute ou deux pour nous reconnaître au milieu de cette confusion générale. A peine fûmes-nous un peu remis, qu'un des canons, rompant ses amarres, se mit à rouler d'un bord à l'autre du gaillard d'arrière, à chaque secousse imprimée au navire par les vagues furieuses, menaçant à tout moment de faire une trouée et de s'élancer dans la mer, au grand

péril de l'embarcation. Dans un de ses chocs violents, il alla frapper une pierre à filtrer, placée dans un coin près des chambres, l'arracha de sa caisse de bois, et la lança bondissante à travers le pont, non sans mettre dans le plus grand danger les hommes occupés à la manœuvre. Rien n'attristait l'ame comme le fracas de ces deux lourdes machines s'unissant aux hurlements de la tempête et au bruissement effroyable des vagues. Les *lascars*, effrayés de leur poids énorme, n'osaient essayer de les remettre en place. A la fin, l'officier en second ayant réussi à jeter adroitement un câble à nœud coulant autour du canon et à le rouler autour du cabestan, assujettit ainsi le train de la machine, et la tint en repos pour le moment. On s'empara ensuite de la pierre qu'on mit en lieu de sûreté, et nous fûmes ainsi délivrés de l'objet le plus prochain de nos alarmes.

Le vent continuait à souffler avec une épouvantable violence, et il était aisé de voir que les *lascars* ne se souciaient plus guère de travailler au salut du navire. C'est là un des traits caractéristiques des marins indiens. Leurs idées de fatalité les portent à regarder tout danger extrême comme le signal de leur dernier moment. De là vient que, dans une tempête, on les voit s'abandonner à une apathie de désespoir que rien ne saurait vaincre, et attendre dans une sombre résignation la catastrophe qui les menace, bien loin de tout faire pour la prévenir. Ce déplorable préjugé a causé la perte d'un grand nombre de navires. Un de leurs sages a bien dit, avec beaucoup de sens : « Il

« faut craindre le danger absent, et le braver quand « il est présent. » Mais ces gens ont pris l'inverse de la maxime, et sont devenus la proie des terreurs les plus superstitieuses. Heureusement pour nous, il y avait à bord quelques hommes de Manille, dont l'actif et salutaire exemple stimula le zèle abattu de quelques-uns des *lascars* qui, sans cela, n'auraient pas bougé.

Cependant le jour tombait, et la furie de l'ouragan ne faisait que s'accroître. On prit toutes les précautions possibles pour échapper aux dangers de la nuit. Mais on voyait bien que le capitaine était sombre et soucieux ; les traits de son visage étaient agités, par une contraction perpétuelle. Il donnait ses ordres avec le sang-froid et la précision, fruits d'une longue expérience, mais évidemment son ame était travaillée par une agitation extraordinaire. A tout instant, il regardait le temps d'un air scrutateur et inquiet, puis il allait se placer près du pilote, au gouvernail, suivant de l'œil sa manœuvre, et parfois saisissant un des rais de la roue par une sorte de mouvement convulsif qui trahissait son trouble intérieur. Je ne pus m'empêcher de remarquer tout cela, et les conclusions que j'en tirai n'étaient pas de nature à me procurer une nuit tranquille. L'inquiétude me saisit vivement, quoique je ne me hasardasse pas à l'exprimer. Les plus noirs pressentiments se présentaient en foule à mon esprit, et livraient mon cœur à une agitation tumultueuse.

En ce moment arriva un coup de vent plus furieux

que les autres. Le capitaine vociférait ses ordres dans un porte-voix qui retentissait au milieu des sifflements du vent, et semblait l'esprit de la tempête excitant la fureur des flots par ses cris rauques et sauvages. L'effroyable tumulte de cette scène est au-dessus de toute description. A la fin pourtant tout le monde prit le parti de se retirer dans sa chambre. Je restai seul avec le capitaine, assis sur le train d'un canon auquel j'étais obligé de me cramponner pour conserver mon équilibre.

Le capitaine fumait un cigare, et notre conversation, péniblement entamée, finit naturellement par s'arrêter sur les effets de la tempête qui ballottait si horriblement le navire. Tout à coup un violent coup de mer nous battit en poupe. La vague heureusement sauta par-dessus le gaillard d'arrière, mais non sans pénétrer dans la chambre où reposait la pauvre dame dont il a été parlé plus haut. Telle était la force irrésistible des eaux, que la porte de sa cabine s'ouvrit avec fracas, et que la belle habitante fut lancée, la tête en avant, dans la chambre où nous étions, tout humide comme une sirène, les cheveux épars en mèches effilées et dégouttantes sur ses épaules. Le capitaine courut à son secours, et la mit en sûreté. Elle était trempée jusqu'aux os; et c'était un triste spectacle à voir que sa poitrine haletante, sa respiration convulsive et précipitée, ses yeux hagards exprimant à la fois le désordre de ses sens et le sentiment vague de son danger. Peu s'en fallait qu'elle ne fût asphyxiée; déja le sang s'était retiré de sa face pour faire place à une teinte de pâ-

leur plâtreuse et bleuâtre. Au bout de quelques minutes, dès qu'elle put reprendre sa respiration, elle poussa un cri et s'évanouit tout à fait. Le capitaine la fit envelopper dans un manteau de marin bien sec, et eut la galanterie de lui céder sa propre chambre, où elle ne tarda pas à se remettre entièrement, et à changer de vêtements. Le dégât était assez considérable, mais le charpentier eut bientôt bouché la brèche faite au navire par l'irruption des eaux, en y clouant deux fortes planches qu'il recouvrit d'un épais canevas goudronné.

La nuit était fort avancée quand je me retirai dans mon hamac, et il se passa quelque temps avant que je parvinsse à m'endormir. La fatigue, à la fin, l'emporta sur l'inquiétude et sur le fracas de l'ouragan, et le sommeil s'empara de moi; mais il fut loin d'être paisible, et des songes pénibles ne tardèrent pas à le troubler. Conservant, même endormi, un sentiment confus du danger, mille fois plus pénible que sa conscience réelle, je crus me trouver isolé sur un roc au milieu d'un océan sans limites. Un énorme corbeau perché à mon côté fixait sur moi ses yeux brillants d'un feu sinistre. Je ne pouvais me tromper à ce pronostic d'une inévitable agonie. Les vagues qui ébranlaient, en la battant, la base du rocher, me paraissaient d'une couleur de sang. J'y voyais flotter les cadavres des noyés et quelques malheureux luttant encore avec la mer pour lui disputer les derniers instants d'une vie qu'allait trancher la plus affreuse de toutes les morts. Tout à coup la foudre éclata, vint frapper le rocher,

et le brisa. La masse entière s'engouffra, en ouvrant sous mes pieds un effroyable abîme prêt à m'engloutir. Le corbeau perché sur ma poitrine battit alors ma face de ses ailes, et je me sentis précipité à la renverse dans le gouffre sans fond.

Je m'éveillai dans une horrible agitation, et, à ma grande consternation, je m'aperçus que mon hamac venait de frapper contre la paroi de ma chambre, et y restait accroché sans mouvement. Ses oscillations avaient cessé. Dans le premier moment, je crus le navire en train de couler bas; je ne savais que penser de ma nouvelle situation; mais, revenu de ce premier instant de stupeur et des pénibles impressions de mon rêve, je sautai hors de mon hamac. J'entendis au-dessus de moi, sur le pont, un horrible fracas, et me précipitai, par une frénétique impulsion de désespoir, dans la chambre, n'ayant pour me couvrir que le vêtement avec lequel je m'étais couché. Le bruit allait toujours croissant sur le pont, et mon inquiétude devenait un tourment insupportable. Je me traînai jusqu'à la porte et l'ouvris, l'ame en proie aux plus vives alarmes. A peine l'eus-je franchie, qu'une vague monstrueuse, étincelant à la lueur douteuse de la lune, couvrit en mugissant tout l'avant du vaisseau. Je restai sur le gaillard d'arrière avec de l'eau jusqu'aux épaules. Je me cramponnai d'abord à l'échelle de la dunette, à l'aide de laquelle je me hissai sur le pont, dès que je pus me reconnaître un peu. Là, je fus témoin d'un spectacle qui restera toute ma vie présent à mon esprit.

Autour de moi les vagues, semblables à des montagnes, s'amoncelaient les unes sur les autres avec une effroyable rage. Les éclairs se succédaient avec rapidité et semblaient une cascade de feu jaillissant du ciel pour s'épancher, sans interruption, sur le sein immense de l'océan. Ma voix se perdait au milieu des sifflements du vent, et, pour tenir pied contre la violence de ses bourrasques, j'étais contraint de m'accrocher fortement à la balustrade de la dunette. En regardant à mes pieds, je voyais le navire comme entièrement enseveli dans les flots. Les sabords étaient si bien fermés que pas une goutte d'eau ne pouvait s'échapper. Il était alors abattu en quille, luttant contre la grosse mer avec des mouvements si extraordinaires que le capitaine, seul avec moi sur la dunette, se tourna de mon côté, et s'écria avec une horrible imprécation: « Nous sommes perdus! » En même temps, il se mit à extravaguer, à tempêter comme un homme en délire, et donna ordre d'ouvrir tous les sabords sous le vent. Le vaisseau ballotté était presque sous l'eau; ses mouvements n'obéissaient plus au gouvernail. A tout moment la vague semblait prête à fondre sur lui et à le couler bas. Cependant il flottait encore, mais la lutte ne pouvait durer long-temps. Je m'étais assis au pied du mât de misaine, et m'y tenais appuyé, m'attendant, de minute en minute, à me voir balayé par une lame et entraîné dans l'abîme. C'est en vain que j'essaierais de décrire mes réflexions dans cette crise affreuse. L'horreur de ma position avait engourdi mes sens, et mon esprit, incapable de former une idée, n'entrevoyait que de fantastiques images.

Ce fut dans cet état de torpeur complète que j'entendis tout à coup résonner à mes oreilles, autant que me le permettait le bruissement rauque du vent, ce bienheureux commandement : « Ouvrez tous les sabords ! » A peine ces mots avaient-ils retenti que le vaisseau se redressa, et que le capitaine reprit sa sérénité. Dès qu'on eut rompu les amarres qui tenaient les sabords fermés, ceux-ci s'ouvrirent avec violence, poussés par le poids de l'eau qui couvrait le pont : nous fûmes à sec, le navire reprit sa position naturelle, et nous nous vîmes enfin délivrés du péril le plus pressant.

Nous prîmes alors le vent, et filâmes, les mâts dégarnis, à raison de dix nœuds à l'heure. Je quittai la dunette, j'allai changer de vêtements, et je passai le reste de la nuit sur le pont. Insensiblement la lune perça les masses de nuages pourpres qui passaient avec rapidité devant son disque ; une lumière argentée vint éclairer, par intervalles, l'océan encore bouillonnant. Après minuit, les éclairs commencèrent à devenir plus rares, sans que le vent toutefois fût encore abattu. Les *lascars* qui étaient de garde s'étaient jetés dans la chaloupe amarrée entre le grand mât et le mât de misaine. Rien ne put les décider à en sortir jusqu'à ce qu'ils eussent vu le plus fort du danger passé. L'officier de quart fut obligé d'employer le seul moyen efficace pour les réconcilier avec leur service. Encore, telle était leur lenteur, qu'à peine céda-t-elle à un certain nombre de bons coups de câble appliqués par un bras vigoureux.

Malgré mon long séjour sur la dunette, en simples vêtements de nuit, et quoique j'eusse été mouillé jusqu'aux os, je n'avais éprouvé aucun refroidissement, tant était puissante l'excitation qu'imprimait à tous mes sens le terrible spectacle de la tempête. Je restai donc sur le pont, écoutant les récits de naufrages que me faisait, avec des détails minutieux, l'officier de quart, rude marin de Newcastle, entre deux âges, et familiarisé depuis long-temps avec les scènes de mer. Ce ne fut qu'au moment où on vint le relever, que je songeai à me retirer. Je regagnai mon hamac, où je ne tardai pas à me livrer à un sommeil rafraîchissant.

Au point du jour, le vent ayant beaucoup molli, nous orientâmes le mât de misaine, et le vaisseau reprit sa direction. Nous eûmes encore quelques grains et quelques coups de tonnerre de temps en temps, ce qui ne nous empêcha pas d'arriver à Madras sans autre accident.

Nous mouillâmes dans la rade de cette ville par une belle matinée. Des barques massoulah vinrent aussitôt nous prendre, et mes compagnons et moi nous voguâmes avec joie vers le rivage. Un second bateau nous suivait, portant les passagers d'un vaisseau qui avait jeté l'ancre un peu après nous en rade. La mer déferlait assez fortement, bien que le temps fût beau, et qu'une brise légère donnât seule son impulsion aux molles ondulations de l'air.

Il y avait un brisant assez dangereux à franchir, et il fallait, de la part des marins du bord, beaucoup

d'attention et d'adresse pour maintenir le bateau dans une direction qui lui permît de surmonter le ressac sans péril. Nous en vînmes à bout avec quelque difficulté, et nous débarquâmes à terre sains et saufs. Mais le bateau qui nous suivait fut moins heureux. Par une faute de manœuvre, le pilote qui le dirigeait le laissa avancer trop près de la crête du brisant. La lame le prenant par-dessous, le souleva par sa poupe, et une autre lame, arrivant immédiatement après, acheva de chavirer la malencontreuse embarcation, et plongea dans les flots toutes les personnes qui la montaient. On les voyait tournoyer dans la vase, emportées par la violence de la marée, faisant toutes sortes d'évolutions fort désagréables, la bouche remplie de sable et d'eau de mer. Heureusement les hommes des catamarans qui nous avaient accompagnés, se jetèrent à l'eau, et les arrachèrent à la voracité des requins et au danger d'immersion qui les menaçait. Tout leur bagage fut également repêché, et, après avoir récompensé largement leurs libérateurs, elles prirent, comme nous, en palanquins, le chemin de la ville.

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. Stephenson.

CHAPITRE II.

Le Riche Mahométan. — Les Bayadères. — La Chasse au sanglier.

Je restai à Madras deux à trois semaines. Mes anciens compagnons de voyage étant venus me rejoindre, nous reprîmes, le long de la côte, la route que nous avions déja parcourue jusqu'à Tanjore. Là nous rencontrâmes un riche mahométan qui nous traita avec toutes sortes d'attentions, nous donna une hospitalité pleine de noblesse, et nous fit passer le temps de notre séjour on ne peut plus agréablement. La première visite que nous lui fîmes eut lieu dans l'après-midi, à l'heure où il venait de finir sa sieste, et où il fumait son *choukha* sous la galerie de sa maison. Nous le trouvâmes assis sur un riche tapis et sous un magnifique baldaquin. Deux esclaves étaient à ses côtés : l'un le protégeait contre les rayons du soleil à l'aide d'un parasol ou *chatta* en feuilles de

palmier; l'autre agitait autour de lui une queue de yak pour le garantir des importunités des mouches et des moustiques. Le gracieux musulman nous invita à le venir voir dans une habitation qu'il possédait aux environs de la ville, sur la rivière de Cavery. Nous y allâmes presque tous les soirs durant le temps que nous restâmes à Tanjore.

Sa demeure était splendide, et son domestique nombreux. Dans la soirée qui précéda notre départ, il donna une fête somptueuse à laquelle nous fûmes expressément invités. Notre hôte avait environ trente-cinq ans, une taille imposante, des manières remarquablement polies, beaucoup d'aisance et nul embarras dans toute sa personne. Comme beaucoup d'individus de sa nation, il était passionné pour le luxe, et vivait avec une magnificence princière. Quand nous arrivâmes à sa soirée, on nous introduisit dans un salon orné, sur presque tous les panneaux, de belles glaces de fabrique anglaise, superbement encadrées en or. Elles étaient de toute la hauteur de l'appartement, et en répétaient les proportions à l'infini. C'est assez l'usage des riches mahométans de faire parade de leur opulence, et de dépenser des sommes énormes pour l'ameublement et la décoration de leurs maisons. Et cependant on y trouve plus de luxe que de commodité.

Le salon ne tarda pas à se remplir d'une foule nombreuse de personnes invitées. Après qu'on eut fini la série des embrassades, les aspersions d'eau de rose; après qu'on eut bu à petites gorgées un breuvage

agréablement acidulé et assez semblable à notre limonade ordinaire, toute la compagnie s'étendit sur de petits tapis de Perse parsemés des dessins les plus fleuris, et qui recouvraient une superbe natte de jonc d'une éclatante blancheur et du plus fin tissu. Dès que chacun fut placé et rangé en bon ordre, un musicien s'avança, fit son *salaam* et nous joua un air de son *sarinda*, espèce de violon grossier dont il tirait parti avec plus d'habitude que de goût. D'autres individus de sa profession unirent bientôt leurs talents au sien, et pendant une demi-heure nous fûmes condamnés à subir une vraie musique d'enfer. Enfin, à mon grand soulagement personnel, on nous délivra de cet échantillon de la mélodie orientale, et l'on fit entrer une troupe de Bayadères. Les deux principales d'entre elles étaient extrêmement jolies, et leurs physionomies des plus régulières; elles portaient des pantalons de soie de couleur écarlate un peu clair. Ces pantalons étaient froncés autour de la cheville; immédiatement au-dessous, deux cercles d'or mince embrassaient le bas de leurs jambes déliées; de ces cercles pendaient de petits grelots d'argent qui rendaient, à chaque mouvement des danseuses, un son doux et non sans agrément. Leur taille était prise et serrée dans une sorte de jaquette blanche qui descendait à hauteur de la hanche en forme de tunique ouverte par devant, et laissait voir le pantalon. Enfin, par-dessous, elles avaient une jupe d'étoffe transparente qui tombait jusqu'aux genoux; un léger voile de gaze était jeté sur leur tête

et leurs épaules, et venait se croiser sur le sein. Quelquefois la danseuse le déployait, et alors il cachait entièrement sa taille. Un riche gland d'or ou d'argent massif pendait à chaque coin du voile.

Les Bayadères, en dansant, tirent de ce voile un parti fort habile, et qui ajoute singulièrement à leurs graces; tantôt elles s'y enveloppent en lançant de dessous des regards dont l'expression n'est guère équivoque; tantôt elles se découvrent entièrement, et étalent aux yeux des spectateurs tout le luxe éblouissant de leurs attraits personnels. Rien d'animé comme le feu de leurs yeux, rien d'expressif comme tout l'ensemble de leurs traits mobiles. Sans le dégoût qu'inspire la vie dégradée de ces créatures, on ne pourrait se lasser de contempler et d'admirer tant de charmes.

Cependant, bien qu'elles soient ordinairement accompagnées par le rebut de leur sexe, les Européens eux-mêmes ne donnent jamais une grande fête sans en engager quelques-unes pour l'amusement des dames de leur maison et de leur société. Il faut avouer d'ailleurs qu'appelées dans une compagnie distinguée, elles se gardent soigneusement de blesser en quoi que ce soit la délicatesse des convenances. Rien, au contraire, ne saurait égaler la modestie de leur costume et de leur maintien, si ce n'est la grace et la gentillesse de leurs manières et de leurs attitudes quand elles dansent. Leurs danses sont même infiniment plus décentes que celles qu'on encourage sur les théâtres de l'Europe, et que l'usage permet à nos jeunes personnes d'applaudir et d'admirer sans rougir.

Le grand charme des danses indiennes consiste presque entièrement dans leurs poses élégantes. Vous n'y voyez ni sauts prodigieux, ni pirouettes rapides, ni pénible tension des muscles, ni contorsion ridicule des membres. Ce n'est pas non plus cette exquise précision des mouvements, cette merveilleuse adresse des pieds qui constituent le mérite des artistes de l'Europe. Au lieu d'arrondir les bras académiquement, de courber son corps contrairement aux lois de la nature, d'élever la jambe horizontalement jusqu'à faire un angle droit avec le torse, au lieu de sauter, de bondir, de tournoyer avec effort, la Bayadère s'avance doucement et gracieusement en face de ses spectateurs; elle accompagne de ses bras le mouvement de ses pieds déliés et nus, qui tombent sur le sol, sinon avec autant de blancheur, du moins avec aussi peu de bruit que la neige. Elle semble glisser, onduleuse et fugitive, en décrivant les évolutions d'une figure toute simple. Quelquefois elle fait vivement un tour sur elle-même: alors les plis légers de sa tunique diaphane s'ouvrent, la bordure soyeuse et lourde d'ornements décrit un cercle autour de la danseuse, et laisse apercevoir, comme par échappée, les admirables contours d'un beau corps dont tout l'ajustement respire la grace et le bon goût. On pourrait croire, d'après ce tableau, que la perfection de cette danse est purement négative; il n'en est rien pourtant, et son effet est immanquable sur toute espèce de spectateurs.

Les ornements que portent ces femmes sont sou-

vent d'une valeur considérable. Leur cou est ordinairement chargé de plusieurs rangs de colliers en perles ou en or curieusement ciselé. Un joyau superbe est suspendu, par un anneau d'or uni, à leur narine droite; sur le front, entre les sourcils, elles ont toujours un ornement qui, probablement, a dû fournir l'idée des *féronnières* que portent aujourd'hui toutes les dames d'Europe. La partie la moins agréable des fêtes dont il est question, et qu'on appelle *nautch*, est sans contredit la musique qu'accompagne de temps en temps la voix des danseuses, aussi perçante et aussi anti-mélodique que le cri du paon.

Les fêtes de ce genre ne se distinguent pas non plus par leur variété. La compagnie, étendue sur des tapis, se forme par groupes qui jasent avec une incroyable énergie de gestes, regardent les danseuses et les encouragent par des applaudissements si frénétiques qu'ils couvrent le bruit des tambours et des violons, à l'aide desquels on est censé compléter les plaisirs de la soirée.

Cédant aux instances bienveillantes de notre hôte, nous restâmes avec lui jusqu'à ce que la société commençât à se retirer, et nous acceptâmes l'invitation qu'il nous fit de l'accompagner le lendemain à la chasse au sanglier. Il avait une écurie bien garnie, et nous promit d'y faire prendre les meilleurs chevaux pour nous monter. Nous prîmes congé de lui en convenant d'être de retour au lever du soleil.

Au point du jour, nous étions à cheval et en campagne. La chasse, durant les deux premières heures,

fut assez monotone et dépourvue d'intérêt; il ne se présentait pas de gibier. Je songeais déja à tourner bride et à rentrer au logis, quand un sanglier partit d'une pièce de cannes à sucre, et, traversant la plaine diagonalement, eut bientôt à sa poursuite au moins une vingtaine de cavaliers. Je montais un cheval du pays assez bon, mais peu familier avec la pression d'une selle européenne, ce dont je m'apercevais en le voyant s'arrêter tout à coup au milieu d'un galop, puis ruer et renâcler comme s'il eût été piqué par un insecte. Me trouvant le plus rapproché du sanglier quand il sortit de son fort, je piquai des deux, dans l'espoir de le couper en chemin : mais à peine étais-je arrivé à portée de l'animal, que ma monture, tournant court subitement, se mit à ruer avec une extrême violence, et le frappant des pieds de derrière dans les côtes, l'envoya rouler dans la plaine, en me faisant sauter moi-même par-dessus sa tête. Après ce bel exploit, ma bête prit le galop sans se soucier davantage de son cavalier, me laissant étendu à deux pas du sanglier irrité que je m'attendais à voir, à toute minute, me déchirer de ses défenses. Mais par bonheur la ruade l'avait mis en si piteux état, qu'il fut plusieurs secondes à pouvoir se relever. Je profitai de ce répit, et, prenant ma course, je me mis à la poursuite de mon coursier fugitif.

Le sanglier ne tarda pas à recouvrer ses forces. Mais au moment où il s'apprêtait à reprendre sa course, notre hôte, accourant au-devant de lui le sabre à la main, le frappa d'un coup sur l'échine, et

lui cassa les reins. L'animal tomba, expira, et quelques-uns des assistants l'emportèrent aussitôt. Ne pouvant rattraper mon cheval, et me trouvant fatigué de ma course, j'allai m'asseoir sur un monticule, au-dessus d'un ravin qui se terminait par un précipice d'au moins cent pieds de profondeur. Du point élevé que j'avais choisi, ma vue commandait toute la plaine, et je pouvais assister au spectacle de toute la chasse, sans y prendre part. J'avais à ma gauche une grande étendue de jongles épais, bordée de plusieurs plantations de cannes à sucre où il était facile de découvrir les traces des animaux qui étaient venus s'y repaître, au grand dommage des propriétaires. A peine m'étais-je établi là que je vis un second sanglier, poursuivi par plusieurs chasseurs, se diriger de toute sa vitesse vers le précipice. Le terrain étant très-inégal, les chevaux ne le suivaient que difficilement, et il semblait bien près de leur échapper. Il bondissait à perdre haleine à travers les aspérités du sol. Les cris des hommes qui le poursuivaient semblaient lui donner une énergie désespérée. Arrivé au bord du précipice, au lieu de se retourner, il s'élança tête baissée dans le vide, comme un autre Marcus Curtius, qu'on me passe la comparaison. Chemin faisant, il rencontra une saillie qu'il ne toucha que pour rebondir de plus belle, comme un ballon. Après deux ou trois sauts de cette force, dont un seul eût suffi pour lui rompre les côtes, l'animal chanceux atteignit le fond du ravin, se retrouva sur ses pieds, à ma grande surprise, et disparut bientôt dans l'épaisseur des brous-

sailles, comme s'il n'eût fait qu'un tour de force pour s'amuser. J'avoue que je fus aise de le voir ainsi récompensé de son intrépidité, et que je pris peu de part aux doléances de ses persécuteurs frustrés.

Dans l'intervalle, un des suivants de la chasse avait rattrapé mon cheval. Nous nous retirâmes alors sous une tente dressée dans un endroit commode au bord de la rivière. Bientôt on nous servit à manger une échinée du sanglier tué par notre mahométan, et, à l'extrémité de la table, nous vîmes apparaître la hure de l'animal, garnie de ses défenses, ayant dans la gueule une grosse orange et couronnée d'une guirlande non de laurier, mais de quelque végétal culinaire beaucoup moins significatif. Notre hôte, tout disciple du prophète qu'il était, n'hésita pas à manger de cette chair, pas plus qu'à boire d'excellent vin qu'il aimait beaucoup, et cela en présence même de ses serviteurs, observant judicieusement que, quand même ces gens le croiraient en faute, ils n'oseraient lui en faire la remarque. Il ne paraissait pas très-convaincu des dogmes de sa religion, et il ne négligeait pas les occasions de se donner les coudées franches. Dans celle-ci, il se livra si largement au plaisir de la table, qu'il fut obligé de laisser son cheval et de monter dans un palanquin. Quatre serviteurs robustes le portèrent chez lui.

Les riches mahométans de l'Inde aiment beaucoup la société des Européens, et ne se font aucun scrupule de violer, en leur compagnie, les lois somptuaires du Koran. Ils regardent comme entachées d'une sévérité

excessive les prohibitions de leur loi religieuse qui leur interdisent l'usage du vin ou de certaines viandes. Ce n'est pas qu'ils ne glorifient le prophète d'en avoir ordonné l'observation, et la Providence de les lui avoir inspirées; mais, quant à la pratique, ils laissent bien juger, par leurs nombreuses et faciles infractions, du peu d'importance qu'ils y attachent.

Ils savent, en plus d'une occasion, se soustraire d'une manière ingénieuse à la rigidité de ces lois: ainsi, par exemple, une goutte de vinaigre, versée dans un tonneau de vin, suffit pour changer immédiatement cette boisson prohibée en un breuvage dont tout pieux musulman peut se permettre l'usage sans courir le risque d'offenser le prophète. Il est d'autres prescriptions religieuses que l'on élude aussi facilement à l'aide de semblables expédients.

Avant notre départ de Tanjore, je fus témoin de l'un de ces actes redoutables de dévotion superstitieuse, si communs dans ce pays. Je me promenais un matin d'assez bonne heure sur les rives du Cavery, lorsque j'aperçus un groupe d'environ une demi-douzaine de personnes qui se dirigeait vers le bord de la rivière. L'eau était en cet endroit profonde de plusieurs pieds. Curieux d'observer ce qui allait se passer, j'arrêtai mon cheval, et bientôt je vis l'un des individus qui composaient le groupe se disposer à descendre dans le courant. Du moment où mes yeux se fixèrent sur lui, je soupçonnai qu'il était venu dans ce lieu avec le dessein d'accomplir un acte d'immolation volontaire. Tout mon corps frissonna, agité d'une insur-

montable émotion. Je restai cloué à ma place, et, en dépit des sentiments que j'avais peine à maîtriser en présence de cette scène, je ne pus résister à la pénible tentation d'en demeurer spectateur jusqu'à la fin. La victime dévouée était un homme qui semblait avoir dépassé de quelques années le midi de la vie, mais dont l'extérieur annonçait néanmoins une santé vigoureuse. Il se tenait au bord du fleuve, ayant à ses côtés deux brahmines qui s'occupaient à lui attacher sur chaque épaule une grande jarre de terre. Lorsqu'ils eurent terminé cette opération, le patient se prosterna plusieurs fois de suite, et entra dans le courant. Il se laissa glisser en bas de la rive, dans un endroit où le fleuve était d'une profondeur considérable; mais les jarres qui étaient vides le soutinrent et l'empêchèrent de plonger sous l'eau. Les brahmines avaient croisé les bras et le suivaient des yeux en silence : ils ne firent aucune tentative soit pour lui porter secours, soit pour accélérer sa mort. Le malheureux continua quelque temps de flotter, dans une attitude qui indiquait la prière. La surface de l'eau était unie comme une glace, excepté là où son corps lui imprimait en passant un mouvement d'ondulation, et cette immobilité était un parfait emblême de l'apathie avec laquelle les ministres d'une religion sanguinaire assistaient à la consommation de ce détestable suicide.

Le pauvre fanatique s'efforça à plusieurs reprises de remplir les jarres, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour compléter son abominable sacrifice. Voyant qu'il ne pouvait y réussir, il finit par se traîner

vers la rive, y saisit la racine d'un arbrisseau qui se trouvait en partie à nu, puis, se penchant en avant, il parvint à tourner l'ouverture de l'une des deux jarres vers le courant et la remplit. Mais ce succès ne servit qu'à prolonger son supplice; car l'autre jarre, étant restée vide, l'empêchait toujours de plonger entièrement, tandis que le poids de celle qui était pleine l'entraînait suffisamment sous l'eau pour lui ôter la faculté de respirer. Dans cette lutte entre la vie et la mort, il remontait sans cesse à fleur d'eau et reprenait momentanément haleine, pour s'abîmer ensuite et subir une nouvelle suffocation : mais quoique plusieurs minutes se fussent écoulées pendant la durée de cette scène, le malheureux n'essaya pas une seule fois de regagner la rive; sa ferme détermination de mourir resta au contraire évidente jusqu'au dernier moment. A la vue de ses angoisses dont le terme paraissait encore éloigné, je m'adressai aux brahmines pour les engager à briser la jarre demeurée vide; mais ces hommes orgueilleux ne daignèrent pas faire la moindre attention à tout ce que je pus leur dire. Enfin, l'un des assistants, plus humain que ces prêtres insensibles, lança une pierre contre le vase et la malheureuse victime tomba au fond du fleuve; l'eau bouillonna un instant à l'endroit où elle avait disparu, et coula ensuite sur ses restes, sans laisser le moindre vestige qui pût rappeler aux yeux ce tragique effet de la superstition. Cet homme était de la caste des tisserands, et sa femme, disait-on, avait témoigné l'ardent désir de s'offrir en holocauste à ses mânes; mais

comme le corps du mari était probablement devenu la proie des alligators, et qu'en conséquence elle ne pouvait accomplir sa cérémonie funèbre selon toutes les formes prescrites, elle échappa à la nécessité de mourir d'une mort, sans doute éclatante à ses yeux, mais néanmoins horrible en réalité.

Il est d'usage, lorsqu'une femme de la caste des tisserands se sacrifie aux mânes de son mari, de la descendre toute vivante dans la tombe de celui-ci, qu'on a eu soin de creuser à peu de distance de quelque rivière sacrée. Si l'habitation des deux époux ne se trouve à portée d'aucun courant d'eau sainte, alors on prépare la fosse près de l'endroit le plus révéré du voisinage. Cette fosse est extrêmement profonde et large en proportion.

Après un certain nombre de cérémonies préparatoires, aussi incompréhensibles que bizarres, la veuve prend un congé formel de ses amis, qui sont toujours présents à ces tristes solennités, et descend ensuite dans la chambre du mort. Il arrive fréquemment que ses facultés sont tellement engourdies par l'effet de l'opium, qu'à peine a-t-elle la conscience de l'acte qu'elle est près d'accomplir; mais on la voit se soumettre à toutes les formalités nécessaires, avec une insensibilité purement mécanique. Aussitôt qu'elle est arrivée au fond de la fosse, on retire l'échelle grossière qui lui a servi à y descendre, et la veuve reste seule avec le corps de son défunt mari, la plupart du temps déja réduit à un affreux état de décomposition : elle l'embrasse, elle le serre contre son sein, sans que

les émanations qui s'en échappent paraissent lui causer le plus léger dégoût. Enfin, faisant trève à ses affreuses caresses, elle place le cadavre sur ses genoux, et donne un signal. Alors commence la dernière cérémonie qui doit clore cette horrible scène, plus épouvantable encore que l'immolation consommée sur un bûcher funèbre. On jette méthodiquement sur elle la terre que deux personnes, descendues dans la fosse, battent de leurs pieds et affermissent autour de la victime. Durant cette lente mais terrible opération, la veuve dévouée à la mort semble demeurer spectatrice désintéressée de ce qui se passe; par moments, elle caresse le cadavre, et, le visage empreint d'une expression de triomphe presque sublime, tandis que la terre étreint ses membres, elle contemple d'avance la gloire qui l'attend dans le paradis de son dieu. Cependant les mains de ses propres enfants s'efforcent peut-être en cet instant même d'amonceler autour d'elle la froide poussière à laquelle la sienne doit se mêler bientôt. Enfin la terre a recouvert entièrement son corps; sa tête seule demeure encore libre; aussitôt on comble précipitamment la fosse, et ses plus proches parents dansent sur sa sépulture, avec ces gestes frénétiques qui semblent appartenir aussi bien aux transports du délire qu'à ceux de l'extase.

Il est à remarquer que les femmes s'immolent ainsi fréquemment aux mânes d'un mari qui les a constamment traitées avec indifférence, et souvent avec la plus inexcusable tyrannie. Rien cependant, en beaucoup d'occasions, ne peut ébranler le dévouement hé-

roïque de la veuve indienne : il n'est pas de mauvais traitements qui puissent à ses yeux invalider la plus sacrée de toutes ses obligations; elle pardonne les torts passés qu'elle a eus à souffrir, et dirige ses pensées vers l'avenir; agissant ainsi d'après ce beau principe du poète persan, dont la plume a si éloquemment formulé le précepte chrétien qui ordonne de rendre le bien pour le mal :

« Que le coquillage des mers d'Orient t'enseigne, « par son exemple, à aimer ton ennemi et à remplir « de perles la main qui vient te détruire; libre, comme « ce rocher que tu vois, de tout esprit orgueilleux de « vengeance, orne de pierres précieuses le poignet de « celui qui déchire ton flanc; regarde comment l'ar- « bre voisin répond à la pluie de pierres qui vient l'as- « saillir, par des fruits savoureux ou des fleurs embau- « mées. La nature entière le proclame à haute voix ! « L'homme peut-il moins faire que de servir d'appui « au bras qui l'a frappé, et de bénir la bouche qui « l'injurie ? »

CHAPITRE III.

Madura. — Les Castes. — Littérature indienne.

Après avoir pris congé de l'ami qui nous avait reçus avec tant d'hospitalité à Tanjore, nous poursuivîmes notre route vers Madura, où nous arrivâmes vers la fin du quatrième jour. Cette cité, où règnent aujourd'hui la misère et la dévastation, est la capitale de l'antique royaume décrit par Ptolémée sous le nom de *Regio Pandionis*. Dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, elle était l'asile le plus célèbre des sciences dans l'Indostan. Cette ville possédait un collége d'où sortirent quelques-uns des plus grands génies qui furent les lumières de leur âge. Les savants venaient le visiter de toutes les parties de l'Inde; et ses professeurs, jusqu'au treizième siècle encore, étaient renommés pour leur savoir, à une époque où la littérature indienne florissait dans tout son éclat. Personne

n'était admis parmi les membres de ce collége sans avoir préalablement subi un examen des plus sévères; et, telle était l'émulation qui existait entre eux, que les sages de Madura étaient connus et respectés dans tous les royaumes de l'Orient. Durant cette période de temps, l'instruction était si universellement répandue parmi les Indous, qu'il était alors aussi rare de trouver un pauvre villageois qui ne sût pas lire, qu'il est difficile aujourd'hui d'en rencontrer un qui en soit capable. L'ensemble de leur système social, il est vrai, semble avoir essuyé une complète révolution. Dans ce siècle d'ignorance, où l'Europe, enveloppée de ténèbres, excitait le mépris de ces mêmes nations qui, maintenant, viennent puiser, dans ce riche dépôt des lettres et des sciences, les germes précieux de la civilisation universelle, l'Indostan s'honorait d'une école de philosophes qui, sans les conquêtes que ce pays eut à subir, et l'humiliante domination sous laquelle sa population a si long-temps gémi, l'auraient élevé à un degré de supériorité intellectuelle et sociale, comparable à celle dont jouissait la Grèce antique aux jours les plus brillants de son histoire.

L'odieux système de castes qui subsiste aujourd'hui est une de ces innovations pernicieuses, produites par la politique barbare qui prévalut après la décadence de la littérature indienne; car tant que celle-ci se maintint au point culminant de sa gloire, l'influence de ces injustes préjugés de naissance demeura presque nulle. Ce sont eux, au contraire, qui, dans ces derniers temps, ont opposé la plus puissante barrière à

l'introduction du christianisme parmi la population indigène de l'Indostan; et si ces brillants génies qui, du sein du collége de Madura, répandirent au loin les vives clartés de leur intelligence, ne s'étaient éclipsés dans la servitude imposée par une domination étrangère, il est permis de croire qu'en beaucoup d'endroits le temple chrétien s'élèverait aujourd'hui sur les ruines de la pagode renversée, et que le culte offert à un bloc de pierre insensible aurait fait place à celui du Dieu vivant.

Il est difficile de déterminer depuis combien de temps les distinctions de caste existent chez les Indous; mais, quelle que soit l'époque reculée à laquelle on puisse faire remonter les classifications politiques du corps populaire, il est certain que les étroits préjugés qui règnent à présent dans toute leur force, et que ces divisions tendent à maintenir et à encourager, furent précédemment tenus en respect par la diffusion des connaissances, et par les bienfaits de l'éducation publique départis également à tous les rangs de la société. Le peuple était trop éclairé alors pour tomber dans une abjection dont il voyait l'injustice, en même temps qu'il sentait en lui les forces morales nécessaires pour la repousser.

On commettrait la plus grande de toutes les erreurs, si l'on se formait une opinion de la célébrité dont jouirent autrefois les Indous par la culture des lettres, d'après leur état présent d'ignorance et de dégradation. Leur condition comme peuple est maintenant aussi déplorable qu'elle était jadis élevée et

brillante. Le savoir était un but général que chacun s'efforçait d'atteindre, avec une ambition souvent couronnée de succès; et le premier souci d'un père était de voir ses enfants pourvus des moyens nécessaires pour acquérir ce trésor qu'il considérait comme le plus riche qu'on pût posséder sur la terre. L'extrait suivant d'une lettre adressée à M. Charles Grant, lorsqu'il était président du Bureau de contrôle, par M. Alexandre Johnston, dont le témoignage est d'une grande autorité dans tout ce qui concerne la littérature orientale, viendra à l'appui de ce que j'ai avancé sur le progrès qu'avaient fait les lumières parmi les Indous, avant les conquêtes des princes mahométans.

« L'éducation, depuis les premiers temps de leur histoire, a toujours été un objet de sollicitude et d'intérêt général pour les gouvernements nationaux qui ont régi la péninsule de l'Inde. Sous ces gouvernements, tout village régulièrement administré avait une école publique et un maître pour la diriger. Le système d'enseignement qu'on y suivait était celui qui, en considération de son efficacité, de sa simplicité et du peu de dépenses qu'il exige, fut importé il y a quelques années de Madras en Angleterre, et qui, de là, se répandit dans le reste de l'Europe : c'était l'enseignement mutuel. Un père Indou regardait l'éducation de son fils comme un devoir sacré qui lui était imposé par son Dieu et sa patrie, et remettait son enfant entre les mains du maître d'école de son village, aussitôt qu'il avait atteint sa cinquième année. La date de sa présentation était inscrite dans les

registres publics, et cette cérémonie se faisait avec toute la solennité qui accompagne d'ordinaire un acte prescrit par la religion; on récitait une prière en commun à cette occasion, devant l'image de Ganasa : c'est le dieu de la sagesse dans l'Indostan; on voyait son simulacre à l'entrée de toutes les écoles indiennes, et on lui demandait de seconder l'enfant dans ses studieux efforts pour acquérir les connaissances qui lui manquaient. »

Il est assez singulier que le système d'éducation publique, introduit en Angleterre par feu M. Bell, et qui doit immortaliser son nom dans les annales de sa patrie, ait pris naissance chez un peuple que, d'après l'impression qu'excite en nous son infériorité actuelle en fait d'instruction et de lumières, nous avons à tort pris l'habitude de regarder comme à demi barbare. Cependant, plus on découvre les trésors de sagesse qu'ont possédés ses ancêtres, plus on acquiert la certitude que, sous le rapport des richesses intellectuelles, ils n'étaient pas en arrière des anciens Égyptiens.

Tant que le collége de Madura se maintint à ce haut point de prospérité, tous ceux qui se présentaient pour en faire partie étaient admis parmi les membres sans aucune acception de caste, pourvu qu'ils fussent suffisamment versés dans les diverses branches d'étude exigées par les règlements de son institution, règlements toujours exécutés avec la plus grande rigueur. A cette époque, ainsi que de nos jours, les parias formaient une tribu abjecte et dégradée : aucun individu

de leur race n'avait jamais atteint un rang éminent dans la carrière des lettres. Or, un fait qui démontre d'une manière remarquable l'esprit libéral qui régnait parmi les lettrés Indous de ce siècle, c'est qu'un paria et sa sœur non seulement obtinrent la faveur d'être admis dans le fameux sanctuaire des sciences à Madura, mais que le premier y fut élevé au fauteuil de président, tandis que les ouvrages de la dernière devinrent des livres classiques à l'usage du collége, et ont été comptés jusqu'à ce jour parmi les plus précieux joyaux de la littérature indienne. Le nom de l'illustre paria était Tiru-Valuvir; sa non moins illustre sœur portait celui d'Avyar. Quand le frère se présenta pour entrer dans cette savante corporation, comme il sortait d'une classe en général ignorante et universellement méprisée, on lui demanda avec quelque sévérité d'où il venait et qui il était. Sa réponse fut pleine à la fois de modestie et de noblesse :

« Je suis un paria, mais Dieu m'a doué d'une force « d'intelligence qui m'élève au premier rang parmi « ses créatures. Je ne suis pas fait pour rester captif « dans les rets où de stupides préjugés retiennent l'es- « prit des hommes pour les dégrader et les asservir. « Mon esprit, à moi, est pleinement convaincu de sa « puissance et de sa dignité, et je sens que j'ai un « droit irréfragable de prendre place au milieu des sa- « vants et des sages. »

Il aurait pu répondre par ces paroles d'un moraliste de sa nation [1] : « La grandeur n'est pas le fruit

[1] Le pundit Vichnoo-Churma.

« de la naissance : on ne l'obtient qu'à l'aide des plus « laborieux efforts, tandis qu'il n'en coûte aucune « peine pour acquérir le repos de l'obscurité. C'est par « un pénible labeur qu'on parvient à rouler une pierre « jusqu'au sommet de la montagne; mais elle en des- « cendra avec la plus grande rapidité. »

Ses prétentions furent accueillies, et, peu de temps après, il subit un examen avec plusieurs autres candidats. Les examinateurs, vivement désireux de l'exclure, le soumirent durant quatorze jours aux interrogations les plus minutieuses. Non seulement il éclipsa tous ses compétiteurs, mais encore il sut prouver qu'il surpassait de beaucoup en savoir ses examinateurs eux-mêmes, qui finirent par le confesser ingénument. Le paria fut admis, et l'on jugea sa sœur digne d'être classée parmi les plus grands sages de son temps.

Tiru-Valuvir devint l'honneur du corps dont il faisait partie, et s'acquit le respect de tous ses collègues. Sa supériorité était si généralement reconnue, qu'un an après son admission il fut élevé au fauteuil de président, ainsi que je l'ai dit, et le conserva le reste de sa vie. Il est l'auteur d'un livre de morale, intitulé Koral, qui, jusqu'à ce jour, a joui d'une grande réputation chez les Indous. Sa sœur a composé plusieurs ouvrages, écrits en vers *tamulo*, et non moins estimés que ceux de son frère.

Bien que ces deux personnages distingués fussent parias de naissance et sortis d'une race si universellement abhorrée aujourd'hui, que là où leur ombre a

passé, elle laisse une souillure après elle, ils furent néanmoins tellement respectés de toutes les classes de la nation, à cause de leurs talents et de leur érudition littéraire, qu'on regardait comme un très-grand honneur d'être admis dans leur intimité. Leur société était recherchée partout avec empressement : les hommes de la caste la plus élevée se trouvaient flattés de converser avec l'un, tandis que les femmes et les filles des princes ne croyaient pas déroger à leur rang en entretenant des relations familières avec l'autre. Ils justifièrent pleinement la vérité de ces paroles de l'un de leurs compatriotes : « De tout ce que le monde « renferme de précieux, le savoir est le trésor le plus « estimable; les autres richesses peuvent être déro- « bées; on les diminue par l'usage : mais le savoir est « impérissable; plus on le dépense, plus il s'accroît : « il ne peut être partagé avec personne, et il n'est pas « au pouvoir du larron de nous le ravir. » A toutes les époques, on s'est servi de leurs nombreux ouvrages comme de livres classiques appropriés à l'enseignement supérieur, dans les divers établissements destinés à l'instruction de la jeunesse Indienne. Cet exemple est une preuve suffisante que les préjugés modernes, tristes fruits du système de castes, n'existaient pas, ou du moins étaient renfermés dans d'étroites limites, aux siècles où la littérature florissait dans l'Indostan.

La ville de Madura, avant la grande invasion qui eut lieu sous la conduite de Mahomet, était le point de réunion de tous les pèlerins qui se rendaient au temple de Ramisseram, alors l'un des plus célèbres de

l'Inde méridionale et où les fidèles affluaient de tous les points de la péninsule. On aura une idée de son importance, quand on saura que la géographie Indienne calcule les degrés de longitude d'après le méridien de la petite île où s'élève ce célèbre sanctuaire, de même qu'en Angleterre on les compte d'après le méridien de Greenwich. Tout le service du temple, à Ramisseram, se faisait avec l'eau du Gange, qu'on y renouvelait chaque jour à grands frais, pour cet objet, et l'idole du lieu était régulièrement lavée tous les matins avec cet élément consacré. Ramisseram continua d'attirer les pèlerins, quoiqu'en moins grande affluence que dans les temps antérieurs, sous cette dynastie de princes dont Trimal-Naig fut un membre si distingué; et c'est à la protection accordée par lui aux croyants, dans leurs visites annuelles à ce temple, qu'il dut la vénération avec laquelle son nom fut transmis à une postérité dégénérée, mais non pas ingrate. L'époque de la conquête mahométane est celle d'où l'on peut dater la décadence des lettres, ainsi que la destruction des plus beaux monuments de l'art antique dans l'Indostan. Ce ne fut cependant qu'après que les sectateurs de l'imposteur arabe se furent établis dans les provinces méridionales de la péninsule indienne, et plus particulièrement sous la tyrannie d'Aurengzeb, que Madura eut à subir les ravages de ces fanatiques et impitoyables vainqueurs.

Aurengzeb, dévot intolérant, et iconoclaste furieux, crut accomplir un devoir religieux en promenant la faux de la démolition sur tous les temples qui ren-

fermaient quelque divinité païenne. C'est ainsi que les plus beaux monuments de l'antiquité Indienne furent ou mutilés sans pitié, ou rasés jusqu'au niveau du sol. Mais quoi qu'ait pu faire le fanatisme de ces oppresseurs musulmans pour effacer de l'histoire des siècles ces nobles vestiges du génie industrieux de l'homme, jadis la gloire d'un peuple éclairé, et que le pauvre Indou, à moitié barbare, montre encore avec orgueil, ces ruines magnifiques, dispersées à la surface de l'une des plus belles contrées du monde, attestent la puissance de l'esprit humain, dans un siècle où la Grande-Bretagne, hérissée de forêts, servait de séjour à une race d'hommes sauvages, et au sein d'un pays surnommé, dans un langage aussi vrai que poétique, « la terre du soleil. » Aujourd'hui la supériorité intellectuelle d'un peuple dont les ancêtres conquérants subjuguèrent autrefois ces mêmes sauvages, a soumis à sa domination ces climats favorisés du ciel, et placé une population de plus de cent millions d'individus sous l'empire d'une législation plus sage et plus protectrice.

Madura, dans le déclin fastueux mais triste d'une splendeur qui s'éteint, abonde en monuments de sa magnificence passée; néanmoins, aucun d'eux ne saurait, sous le rapport de l'antiquité, entrer en parallèle avec la foule d'édifices conçus et exécutés dans un style encore plus grandiose que renferment d'autres parties de l'Inde. Dans des temps rapprochés de nos jours, cette ville ancienne a essuyé de notables dommages par suite de la querelle allumée entre les chefs

de petites principautés voisines, qui prétendaient chacun à la suprématie, et dont les continuelles hostilités l'exposaient sans cesse aux déprédations des partis contraires. Pendant les guerres du Carnate, vers le milieu du dix-huitième siècle, elle tomba aux mains d'un certain nombre de turbulents Polygars, qui s'étaient retranchés dans la profondeur des jongles épais dont ce district est entièrement couvert, et y avaient fortifié des châteaux. La ville eut beaucoup à souffrir des ravages qu'y exercèrent ces chefs remuants, et ce ne fut qu'à partir de l'année 1801, époque de la cession au gouvernement britannique par le nawab d'Arcot, qu'elle se vit enfin à l'abri de toute entreprise violente de la part des princes rivaux.

L'aspect que présente aujourd'hui Madura offre peu d'attrait à l'œil du voyageur. Bien que la contrée voisine soit très-montueuse, le terrain sur lequel la ville est assise forme une plaine étendue, située à la distance d'environ cent milles (trente-trois lieues) au nord-est du cap Comorin. Le fort a près de quatre milles (une lieue et un tiers) de tour; il est enceint d'une épaisse muraille et protégé en outre par un fossé profond qu'alimentent les eaux du Vaylaur. Néanmoins, un peu avant le retour des pluies, cette rivière devient excessivement basse, d'où il résulte que le fossé, de même que les citernes et les puits, se trouvent à peu près à sec. L'absence de pluie, au temps de la mousson, est accompagnée d'inconvénients sérieux : une famine partielle en est même l'invariable conséquence.

La population de Madura a considérablement diminué depuis la cession de cette ville à l'Angleterre, en 1801. Dans l'année 1812, elle ne s'élevait pas à plus de vingt mille ames. Les habitants indigènes, à peu d'exceptions près, sont réduits à une déplorable indigence : ils vivent dans des huttes petites et malpropres, et présentent dans tout leur extérieur l'aspect hideux de la misère et du plus complet dénûment. Les rues sont étroites et sales au dernier degré; les égouts sont souvent bouchés, et, durant la saison des pluies, on voit se former partout des mares d'eau stagnante qui se changent bientôt en un foyer d'infection et de maladies. L'enceinte du fort sert d'abri à une immense quantité de bestiaux, et devient par là un réceptacle d'ordures de toute espèce qui s'y accumulent à un point dont les sens sont révoltés. La ville est en outre obstruée par des plantations d'arbres dont l'épaisseur s'oppose à la libre évaporation des miasmes terrestres, et, tandis que l'air s'imprègne des exhalaisons nuisibles dues aux feuilles mortes dont le sol est jonché, d'un autre côté, l'eau des citernes, étant rarement renouvelée, arrive à l'état de putridité, et laisse échapper les émanations les plus délétères. Madura renferme un temple fameux, consacré au dieu Vellayadah; les offrandes que les dévots zélés apportent sur ses autels sont d'un singulier genre : elles consistent en souliers de cuir, d'une forme pareille à ceux que portent les Indous, mais plus grands et plus ornés. La divinité du lieu étant particulièrement adonnée à la chasse, cette chaussure est destinée à préserver ses

pieds de toute blessure, lorsqu'elle est censée traverser les jongles.

Telle est actuellement la situation de cette cité, autrefois célèbre dans toute l'étendue d'un vaste et puissant empire. Les seules traces qu'elle ait conservées de sa grandeur première sont les ruines toujours imposantes des divers édifices érigés par Trimal-Naig vers le commencement du dix-septième siècle, et le magnifique choultry, qui subsiste encore en son entier, pour servir de témoignage au goût et à la munificence de son fondateur.

Pendant la résidence que le père de sir Alexandre Johnston fit à Madura, où il exerçait d'éminentes fonctions, il obtint du nawab d'Arcot la concession d'une ruine considérable, située dans le jongle, à environ un mille et demi (demi-lieue) du fort. C'était jadis un palais élevé sous la dynastie Nayaca, et destiné dans l'origine à recevoir la cour de Madura, lors qu'elle assistait aux exercices gymnastiques et aux combats d'animaux féroces, dans les jours des grandes solennités. Cet édifice, construit sur de vastes dimensions, était couvert d'un dôme que supportait de chaque côté une double rangée de colonnes massives, et dominait une plaine spacieuse. M. Johnston, dirigé par les conseils de son ami feu le colonel Mackenzie, convertit à grands frais cette ruine en maison d'habitation pour lui et sa famille, et conçut le projet d'y établir, par la suite, un collége. Dans cette intention, il invita les plus savants brahmines de Bénarès et des autres villes renommées pour la culture des lettres, à

venir la visiter, et il se flattait ainsi de rendre à cette cité jadis fameuse la célébrité dont elle avait joui comme foyer des lumières. Il trouva un auxiliaire aussi zélé qu'utile dans le colonel Mackenzie, dont les connaissances étendues en tout ce qui concerne l'histoire et la littérature des Indous n'ont jamais été surpassées par personne. Le colonel était principalement redevable de cette érudition à Lutchmin, savant brahmine qui a passé la plus grande partie de sa vie à rassembler une suite de matériaux authentiques propres à composer l'histoire générale de son pays.

Le colonel Mackenzie avait pour habitude de réunir dans l'enceinte de cet édifice les Indous les plus instruits du voisinage, et d'y engager avec eux des discussions soit sur les mathématiques, soit sur les sciences physiques ou abstraites. Il fit dessiner avec soin et dans de grandes proportions, sur les hautes colonnes qui soutenaient le bâtiment, des figures destinées à l'explication des phénomènes astronomiques: d'un côté de la cour, ces phénomènes étaient démontrés d'après le système de Copernic; et de l'autre côté, d'après celui de Ptolémée. A l'aide de ce simple procédé, il réussit à constater la supériorité du géomètre prussien à l'égard du philosophe d'Égypte. C'est sur le système astronomique de ce dernier que paraît être basé celui des Indous: le colonel Mackenzie en fit voir clairement la fausseté à un grand nombre de brahmines d'un savoir éminent, qui en tombèrent franchement d'accord, et rendirent un juste hom-

mage aux talents de cet habile et honorable officier. Depuis sa mort, qui fut une perte irréparable pour son pays, ainsi que pour les lettres orientales, le projet de convertir en un collége l'antique édifice est resté abandonné; cependant il existe quelque probabilité de le voir revivre un jour, sir Alexandre Johnston, possesseur actuel de ce bâtiment, ayant offert de céder son droit de propriété à tout savant indigène qui voudrait s'emparer de l'idée primitive de son père, et la mettre à exécution.

Je ne puis mieux expliquer la cause qui conduisit le colonel Mackenzie à Madura, qu'en extrayant le passage suivant du témoignage de sir Alexandre Johnston devant la chambre des communes, lorsqu'il y fut interrogé au sujet des papiers de Mackenzie. « Ma mère, qui était fille de lord Napier, cinquième du nom, l'ami et le premier protecteur de M. Mackenzie, et qui, après la mort de son père, avait résolu de poursuivre le plan qu'il avait formé d'écrire la vie de l'inventeur des logarithmes [1], résidait vers cette époque à Madura, auprès de son mari. Elle avait chargé les brahmines les plus distingués du voisinage de rassembler pour elle, de tous les points de la péninsule, les renseignements qu'elle désirait obtenir relativement aux connaissances qu'avaient anciennement possédées les Indous en mathématiques et en astronomie. Sachant que M. Mackenzie s'était livré, par ordre de feu son père, à des recherches

[1] Lord John Napier, de Merchiston.

scientifiques analogues à celles dont elle-même s'occupait alors, et désirant se faire assister par lui dans l'arrangement des matériaux qu'elle avait réunis, elle l'invita, d'accord avec mon père, à venir se fixer chez eux à Madura, dans les premiers mois de l'année 1783, et le présenta à tous les brahmines et aux autres lettrés Indous qui résidaient dans cette ville. »

Durant notre séjour dans cette célèbre cité, nous nous réunîmes à une troupe de chasseurs qui allaient poursuivre le gibier dans un jongle situé à six ou sept milles de distance. Les officiers de la garnison avaient lié cette partie, afin de nous donner quelque idée du genre de chasse que fournissait le canton, et le jour suivant, au lever du soleil, nous nous mîmes en marche vers le jongle. Quelques seigneurs indigènes, appartenant à la cour du nawab d'Arcot, se joignirent à nous, montés sur leurs éléphants. Quant aux nôtres, nous les avions loués à une sorte de brocanteur de la ville qui faisait métier de les prêter pour un jour, au moyen d'une rétribution dont l'extravagance n'était pas outrée. Le chemin que nous avions à faire avant d'arriver au lieu du rendez-vous, où devaient nous attendre nos compagnons de chasse Indous, nous parut on ne peut plus agréable. La matinée était fraîche, et l'aspect du pays délicieux; le terrain s'élevait graduellement à mesure que nous avancions, et, à chaque coude que faisait la route, nos yeux voyaient se dérouler dans une vaste perspective les plaines éloignées qui tantôt descendaient en pente douce vers la côte, tantôt se relevaient et se

terminaient en hautes montagnes dans la direction du cap Comorin. Nos éléphants marchaient d'un bon pas, et, avant que le soleil eût fait beaucoup de chemin au-dessus de l'horizon, nous étions arrivés au but de notre course. A notre entrée dans le jongle, nous le trouvâmes tellement épais que je commençais à croire qu'il nous faudrait renoncer à tout espoir d'obtenir une cuisse de venaison ou une échinée de sanglier, morceaux délicats sur lesquels nous avions compté, d'après la réputation d'excellents tireurs que possédaient plusieurs membres de notre troupe.

Nous traversâmes une partie de la forêt sans voir se lever devant nous ni sanglier ni daim. Tandis que nous poursuivions notre route, et que l'éléphant sur lequel j'étais monté se frayait un passage à travers l'épaisseur des hautes herbes, sept ou huit petits marcassins en sortirent tout à coup, et se mirent à courir dans toutes les directions entre les jambes de l'éléphant, en jetant des cris perçants. La mère, qui les précédait, s'élança dans les taillis, et eut le temps de s'y enfoncer avant qu'aucun de nous songeât à la viser. Sa petite famille la suivit le plus vite qu'il lui fut possible, à l'exception d'un seul individu sur lequel mon éléphant avait marché au moment de cette subite apparition, et dont il avait complètement broyé les os sous ses pieds. Le bois était en cet endroit trop serré et trop hérissé de broussailles pour qu'on pût tenter de poursuivre la mère de cette nichée; nous continuâmes donc notre marche à travers la partie la moins impraticable du jongle, qui s'ouvrit bientôt

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. W. Lowry.

Printed by J. Haas

devant nous, et nous offrit une large issue qu'on pouvait comparativement appeler une clairière. D'un côté s'élevait une côte escarpée où croissaient çà et là des arbres épars, et dont la cime était couronnée d'une manière pittoresque par quelques huttes d'indigènes formant un petit hameau dans le cœur d'une vaste forêt. Tandis que nos gens battaient les halliers en poussant de grands cris pour faire lever le gibier, un vieil éléphant, que montait un de nos officiers en compagnie d'un riche indigène, fixa tout à coup les yeux sur un point où le taillis et les hautes herbes avaient acquis une certaine épaisseur. Un moment après, quelque chose parut se mouvoir en cet endroit, et l'éléphant, reculant avec précaution, vint enfoncer sa croupe dans la ramure d'un arbre épineux qui s'élevait précisément à l'extrémité de la clairière, dans toute la richesse d'une vigoureuse végétation. Tout à coup il s'élança brusquement en avant, et ceux qui le montaient, cédant à la violence de la secousse, furent jetés avec le mahout au milieu du branchage piquant. L'intelligent animal, ayant atteint l'endroit qu'il avait précédemment abandonné, enfonça la tête dans les touffes d'herbe en poussant un cri aigu. Au bout de quelques minutes, il se releva, et soudain un tigre se traîna hors du couvert, et vint tomber expirant contre un tertre voisin : son corps était percé de part en part de deux horribles blessures. L'éléphant, voyant qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre, retourna vers l'arbre, s'enchâssa parmi les branches, ainsi qu'il l'avait déja fait, et permit à ses cavaliers,

déconcertés de leur chute, de remonter sur son dos. Il revint ensuite de nouveau vers son ennemi mourant, et lui fit une dernière blessure; mais, au même instant, un Chikarry termina les souffrances du tigre en lui tirant un coup de fusil dans la tête. Après avoir dépouillé le bel animal de sa peau, nous rapportâmes à la ville ce trophée de notre victoire, avec plusieurs daims que nous avions eu le bonheur de rencontrer sur notre route. Ainsi, tout bien considéré, nous eûmes lieu d'être satisfaits de notre journée de chasse.

CHAPITRE IV.

La Dynastie Nayaca.

Quoique la ville de Madura soit maintenant si tristement déchue de son ancienne splendeur, ce qui reste de ses monuments publics est fait pour donner au voyageur une haute idée des vastes richesses et du génie de leur fondateur. Les principaux édifices dignes de fixer l'attention dans ce district, sont ceux qui furent élevés par l'actif Trimal-Naig, durant la première partie du dix-septième siècle. Une courte digression sur les ancêtres de ce prince ne sera pas ici hors de place, puisque leur histoire forme le sujet capital des sculptures qui ornent un magnifique choultry construit par ses soins comme un monument du pouvoir et de la prépondérance que sa famille exerçait dans le midi de l'Indostan.

Madura faisait anciennement partie d'une princi-

INSTYTUT GEOGRAFII BIBLIOTEKA P. A. N.

pauté soumise à un rajah, dont la souveraineté s'étendait sur cinquante-six provinces que leurs chefs respectifs tenaient de lui à titre de vassaux. Parmi ces princes tributaires se trouvait Nagama-Nayaca, homme qui jouissait d'une grande influence et d'immenses richesses, mais qui, au milieu d'une prospérité non interrompue, ne pouvait se consoler du malheur de n'avoir point d'héritier. Durant un pèlerinage qu'il fit à Casi, le moderne Bénarès, dans le but de se rendre propice le dieu qu'il servait, il eut un songe dans lequel il crut voir un vieillard vénérable qui, avec une physionomie riante, venait lui promettre un fils. Cette promesse se réalisa : il lui naquit un héritier, auquel il donna le nom de Viswanat'ha-Nayaca. Cet enfant fut placé sous la direction des plus habiles maîtres dans les diverses branches de l'éducation, et, avec le temps, il se fit admirer par sa sagesse et par sa dextérité dans le maniement des armes, non moins que par les graces de sa personne et les qualités les plus précieuses de l'esprit.

On raconte que, dans sa jeunesse, il abattit d'un seul coup de sabre la tête d'un buffle dont les cornes se recourbaient en arrière et se prolongeaient jusqu'à la queue : le tranchant de son glaive traversa ce formidable obstacle et opéra la décollation du terrible animal qu'aucun officier du rajah n'avait osé tenter; car il est nécessaire que la victime offerte annuellement en sacrifice à Durga soit immolée d'un seul coup. Le rajah fut si charmé de cette prouesse, qu'il combla le jeune homme de riches présents, l'avança

en grade, et lui promit encore de plus grands honneurs pour l'avenir. Quelque temps après, plusieurs princes tributaires s'étant révoltés, Viswanat'ha fut envoyé contre eux, s'empara de leurs états, et, laissant à la tête des provinces soumises de dignes gouverneurs pour les administrer au nom de son maître, il revint vers celui-ci qui l'éleva aux plus hautes dignités.

Plus tard, le roi de Tanjou ayant envahi les domaines du roi de Madura et l'ayant déposé, le rajah donna ordre à Nagama-Nayaca de marcher à son tour contre l'agresseur, de le chasser du territoire conquis et d'y ramener le monarque dépossédé. Nagama ayant rassemblé des forces considérables, s'avança rapidement contre le souverain de Tanjou et le défit; mais au lieu de rétablir sur le trône le prince légitime, il usurpa son royaume, et après avoir mis le fort de Madura dans le meilleur état de défense possible, il se prépara à soutenir le siége dont le menaçait le rajah, sur son refus de rendre au véritable souverain le pays dont il s'était emparé. Quand cette détermination perfide fut connue du rajah, il convoqua ses nobles, et leur demanda lequel d'entre eux voulait se charger de conduire une armée destinée à châtier son rebelle lieutenant. Aucun d'eux ne paraissant ambitionner les honneurs de ce périlleux commandement, Viswanat'ha, qui avait déja rendu à son maître un service signalé en soumettant ses vassaux révoltés, offrit de se mettre lui-même à la tête des troupes qui devaient aller combattre son coupable père. Bien que le souverain semblât douter d'abord de la sincérité de cette propo-

sition, il finit par y consentir, et le brave jeune homme, accompagné de forces imposantes, marcha contre l'usurpateur. Dès que Viswanat'ha eut atteint les frontières du royaume de Madura, il informa son père de sa présence, et lui fit savoir qu'il était venu, au nom de leur maître, pour le contraindre à rentrer dans le devoir. Nagama, surpris et indigné de voir son propre fils venir vers lui dans des intentions si hostiles, maudit amèrement l'heure où il avait demandé au ciel avec tant d'instance un bien qui, ainsi qu'il le proclamait dans l'excès de sa colère, s'était changé pour lui en un véritable fléau.

Animé de la plus violente fureur contre ce qu'il lui plaisait de nommer une lâche révolte de sa chair et de son sang, il rassembla ses troupes à la hâte, et, sortant du fort, il vint attaquer l'armée assaillante. Plusieurs combats sanglants se succédèrent et eurent enfin pour résultat l'entière défaite du rebelle, qui fut fait prisonnier. Néanmoins le rajah lui pardonna en considération de son fils, et revêtit ce dernier des plus éminentes distinctions. Peu de temps après, le roi de Madura, successeur de celui à qui la valeur de Viswanat'ha avait rendu sa couronne, mourut, et sa famille se trouvant éteinte, le noble fils de Nagama-Nayaca fut mis en possession de ce trône par son souverain, en récompense de ses services signalés. Aussitôt qu'il eut été revêtu des insignes de la royauté, il partit pour sa capitale, et commença dès lors à Madura cette suite d'embellissements qui furent si magnifiquement complétés par son huitième descendant dont je

vais avoir à m'occuper tout à l'heure. Il agrandit le fort, il construisit des temples, il établit des fontaines, creusa des puits, bâtit des colléges, opposa des digues aux débordements périodiques de la rivière, perça des canaux: en un mot, il fit tout ce qu'une sage et politique prévoyance put lui suggérer pour assurer la prospérité de ses états et améliorer la condition de ceux qui avaient été si libéralement confiés aux soins de son gouvernement. Il protégea les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient au sanctuaire révéré de Ramisseram contre le brigandage des Polygars, qui, usant du privilége qu'ils s'arrogeaient en vertu de leur petite souveraineté, se permettaient les plus criminelles atteintes à la tranquillité publique. Ils furent à la fin réduits à se soumettre, et les pèlerinages dont ce temple était le but, ne souffrirent plus d'interruption.

Vers cette époque, Viswanat'ha ayant envoyé un officier de confiance à la tête d'une puissante armée pour châtier cinq rajahs mutinés, ses troupes furent mises en déroute, et le prince se vit obligé de se mettre lui-même en campagne. Il réunit ses forces à celles de son général et attaqua les rebelles; mais ceux-ci combattirent avec une telle bravoure qu'il fut contraint de se retirer après avoir essuyé une perte considérable. Honteux de sa défaite, et encore excité par les lamentations des veuves et des enfants de ceux qui avaient succombé dans la dernière bataille, il envoya un défi aux cinq rajahs, leur offrant à tous de terminer la querelle par un combat singulier, afin d'éviter une plus ample effusion de sang. Le cartel fut accepté; il

resta convenu que les états du vaincu seraient dévolus au vainqueur, et le texte de cette convention, gravé sur une plaque de cuivre et fixé à un poteau, fut placé au milieu du champ clos. Le plus obstiné des rebelles, armé de pied en cap et parfaitement monté, piqua des deux le premier, courut vers le roi et lui porta un coup terrible qui fut paré à l'instant. La lutte continua ainsi quelque temps, sans qu'aucune blessure eût été donnée ou reçue de part ni d'autre : à la fin, Viswanat'ha, après avoir averti son adversaire de se tenir en garde, se dressa sur ses étriers, leva son formidable cimeterre, et le laissant retomber avec une force que nulle armure ne pouvait amortir, il atteignit son ennemi au sommet de la tête et le pourfendit du haut en bas. Les compagnons du mort, voyant le destin de leur plus hardi champion, se rendirent à la discrétion du vainqueur.

L'historien Indou qui rapporte ce fait extraordinaire, mêle à sa relation toutes les folles exagérations de la fable. Les dieux, dit-il, s'étaient assemblés dans les cieux pour assister au combat, et avaient fait tomber une pluie de fleurs odoriférantes sur le héros victorieux. A partir de cette époque, aucune guerre domestique ou étrangère ne vint troubler le règne de cet excellent prince, qui consacra le reste de sa vie au bonheur de ses sujets.

Il mourut vers le milieu du quinzième siècle, et eut pour successeur son fils Parca-Chrisnapa-Nayaca, dont la vie ne présente aucune particularité digne de remarque, si ce n'est qu'il fit construire un village

près de Palametta et lui donna son nom. Il érigea aussi un temple en l'honneur de Siva, fit creuser un grand bassin d'ablutions, et consacra un grand nombre de maisons à l'usage des brahmines. Il mourut après avoir régné paisiblement une trentaine d'années, et laissa la couronne à son fils Parcavirapa-Nayaca.

Sous ce dernier prince, un chef de rebelles usurpa une portion des domaines royaux, et fit construire deux forteresses dans le district de Madura, pour y résider alternativement avec sa cour. A la fin pourtant il se laissa vaincre et fut forcé de se soumettre. Parcavirapa mourut après un règne assez tranquille de vingt-sept ans, laissant trois fils qui montèrent sur le trône successivement. Le dernier eut pour successeur son neveu qui régna trente ans. C'était un prince magnifique: suivant l'exemple de son grand aïeul, il érigea plusieurs pagodes, creusa des bassins, fit construire des *agrars* (maisons pour les dévots), et laissa en grand nombre de nobles témoignages de sa libéralité et de son amour pour le bien public.

Ce fut sous ce règne que les rajahs de Ramnad s'érigèrent en petits souverains indépendants. Le fondateur de cette race, Wodeya-Tiwîn, avait été préposé au gouvernement d'un petit district couvert de jongles et infesté par des troupes de brigands et de voleurs qui, non contents de détrousser les pèlerins qui traversaient le pays pour aller à Ramisseram, ne cessaient en outre de piller tous les paisibles habitants d'alentour.

Il arriva qu'un prêtre, attaché au roi de Madura,

allant faire sa visite au célèbre sanctuaire alors fréquenté par tout ce qu'il y avait d'hommes religieux dans l'Inde méridionale, fut escorté dans son trajet par Wodeya-Tiwîn en personne. Le saint homme fut si sensible à son procédé, qu'à son retour il le présenta au roi de Madura, et fit tellement valoir sa loyauté qu'on le nomma gouverneur en titre de la province où il rendait depuis long-temps de si grands services, et à laquelle on adjoignit une nouvelle portion de territoire. Là, Wodeya construisit une forteresse, à Pogalour; il ne tarda pas à soumettre les bandes réfractaires, à expulser les voleurs, et à rendre parfaitement sûre la route du temple de Ramisseram. Il réduisit à l'obéissance les Polygars rebelles, et les tint désormais si bien en bride, que toute la contrée finit par jouir de la paix et de la sécurité la plus profonde. En récompense de ces services signalés, le roi lui conféra le titre de rajah de Ramnad. C'est à ce chef qu'on pourrait appliquer avec justesse cet adage indien : « Un homme doué de qualités supérieures est « comme une fleur qui conserve tout son parfum, « même quand elle croît au milieu des mauvaises her- « bes, ou quand on la cueille pour la porter sur la « tête. »

Wodeya-Tiwîn mourut après un règne long et prospère, laissant pour successeur un fils qui marcha sur ses traces et agrandit ses domaines par de nouvelles conquêtes. Vers la même époque, le roi de Madura mourut aussi, laissant trois fils qui occupèrent le trône tour à tour. Le second fut ce fameux Trimal-

Naig, qui bâtit le choultry représenté dans la gravure ci-contre, et où il fit retracer, dans des sculptures semées avec profusion, toute l'histoire de sa dynastie. On prétend qu'il jeta les fondements de quatre-vingt-seize temples, dans toute l'étendue de ses états, en l'honneur de Siva et de Vichnou, et que ces édifices somptueux étaient déja fort avancés quand il mourut. La plupart ont aujourd'hui entièrement disparu du sol. D'autres restent debout, mais inachevés, comme pour mieux attester la vanité et l'impuissance des fantaisies humaines.

Indépendamment de ces constructions, et du choultry que j'ai indiqué, Trimalla-Nayaca, vulgairement appelé Trimal-Naig, fit élever un palais magnifique dans l'enceinte du fort de Madura. Quant au choultry dont le nom rappelle sans cesse la mémoire de ce prince, c'est assurément un des monuments les plus remarquables de son espèce qu'il y ait dans l'Indostan. Son fondateur, il est vrai, voulant un édifice qui retraçât, avec des matériaux plus durables que le marbre, les actions de ses ancêtres et les siennes, n'épargna aucune dépense et en fit un objet d'admiration pour tous les siècles à venir. D'ailleurs, Trimal-Naig connaissait toute la puissance de la superstition pour perpétuer un nom dans la vénération des peuples. Aussi a-t-il su identifier si bien l'histoire de sa famille avec les croyances populaires, qu'à moins que celles-ci ne s'oblitèrent un jour, son nom et ceux de ses ancêtres ne cesseront pas d'être invoqués dans les traditions locales, et de revivre dans la mémoire des générations les plus reculées.

Sa munificence est encore aujourd'hui célébrée dans une foule de romans et de chansons, même au milieu des ruines de l'ancienne splendeur de Madura, et de ses populations appauvries et décimées.

Madura étant le centre où venaient se réunir tous les pèlerins des diverses parties de l'Inde pour se rendre au temple vénéré de Ramisseram, Trimal-Naig mit cette circonstance à profit, comptant sur l'effet que produirait l'aspect des images de ses pères combiné avec la sainteté du lieu et avec l'exaltation religieuse des dévots nomades.

Le choultry dont M. Daniell nous a donné un dessin si fidèle, a la forme d'un parallélogramme de trois cent douze pieds de long sur cent vingt-cinq de large. Il forme une vaste salle dont le plafond est soutenu par six rangs de colonnes d'un seul bloc. Tout l'édifice est en granit gris et dur. Il a fallu un travail prodigieux pour sculpter ces énormes masses, surtout avec les outils imparfaits qu'emploient les ouvriers du pays, et à cause de la résistance des matériaux qu'ils avaient à attaquer. Et cependant les lignes de toutes les figures sont d'une extrême netteté et conservent encore toute leur perfection, si ce n'est dans les parties dégradées par la main des spoliateurs.

La gravure représente l'intérieur du monument vu entre les deux rangées de colonnes du centre. Sur la seconde colonne, à droite, en regardant la porte du fond, on voit la figure de Trimal-Naig au milieu d'un groupe de six de ses femmes, trois d'un côté et trois de l'autre. Ces femmes partagent les honneurs divins

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. Lowry.

Printed by J. Yates.

dont il est lui-même l'objet de la part des Indous, en mémoire de sa munificence. On raconte de la principale d'entre elles, de celle qu'on voit en avant du groupe, un trait propre à donner une idée de la richesse et de la magnificence des princes d'Orient.

Elle était fille du rajah de Tanjore, prince possesseur d'immenses trésors et libéral jusqu'à la prodigalité. Quand le fameux choultry fut construit, Trimal-Naig y conduisit sa femme avec un certain air d'ostentation, s'attendant à la voir vivement impressionnée par les proportions grandioses de l'édifice. Mais quand il lui demanda ce qu'elle en pensait, elle se contenta de porter les yeux froidement tout autour d'elle, puis elle lui dit sans s'émouvoir « que c'était infiniment moins beau que les écuries du palais de son père. » Cette réponse mortifiante piqua si vivement son royal époux qu'à l'instant il tira son poignard et l'en frappa grièvement à la cuisse. Trimal-Naig a voulu, comme expiation sans doute, conserver la mémoire de ce fait. C'est pourquoi la figure qui représente son épouse favorite et qui est la plus rapprochée de la sienne, porte la trace d'une blessure au-dessous de la hanche gauche. D'ailleurs, après que son premier mouvement d'irritation fut passé, il ne voulut pas perdre le fruit de la critique, et il s'efforça de la faire taire en ajoutant encore à la magnificence et aux riches ornements de son choultry.

Sur les autres colonnes de l'édifice, ce prince a fait représenter dans une série de sculptures, tous les personnages de sa race nombreuse. Autour de

chaque figure principale sont groupées diverses autres figures pour l'intelligence des faits caractéristiques de chaque règne. Sur le plafond sont tracés en relief les signes du zodiaque. On remarque aussi sur le plafond du palais de Madura des figures isolées qu'on prendrait pour des anges, ce qui a fait supposer que le fameux jésuite Robert de Nobilibus a pu être consulté sur le plan de construction de ce monument. Ce jésuite était fort savant dans la littérature sanscrite, au point qu'il traduisit dans cette langue un ouvrage sur l'unité de Dieu, afin de réfuter les doctrines de polythéisme, ou plutôt de panthéisme, soutenues par les écrivains sanscrits.

On voit encore dans les différentes parties du choultry de Trimal-Naig, des groupes de figures mythologiques en relief, placées là dans une intention peu visible aux yeux vulgaires. Cependant un petit groupe de deux personnages, séparé des autres, retrace une histoire lamentable, et semble destiné à perpétuer l'un des actes les plus honteux du règne de Trimal-Naig. Ce groupe représente les deux architectes auteurs du monument, dans un cachot où, en effet, on les jeta vivants, et que l'on fit murer pour empêcher qu'ils n'allassent bâtir ailleurs un édifice capable d'éclipser celui dont se glorifiait le roi de Madura. Au surplus, toute la conduite de Trimal-Naig fut empreinte d'ostentation bien plus que de grandeur, et les traits les plus éclatants de sa vie ne sont parvenus à la postérité que ternis par ses vices personnels.

Le palais de Madura, dont les restes en ruine lais-

sent encore voir toute la beauté, figurait parmi les nombreux édifices dont Trimal-Naig orna sa ville natale, et qui tous ont beaucoup souffert des siéges fréquents auxquels a été exposée cette capitale d'un empire jadis florissant. De 1740 à 1760 les Polygars s'en rendirent maîtres à plusieurs reprises, et, dans ces intervalles de conquêtes, ils profanèrent les temples, et détruisirent, par amour du pillage, un grand nombre d'édifices publics. Les appartements du rez-de-chaussée de ce palais, autrefois résidence du plus puissant prince de l'Inde méridionale, servent aujourd'hui d'étables. Au milieu de ses ruines, on y voit encore une pièce qu'il est impossible de parcourir sans que l'imagination se reporte de suite aux temps où les rois foulaient son riche parquet, entourés de leurs courtisans et de la noblesse du royaume. On croit qu'elle servait de salle pour les grandes audiences : le plafond est voûté, chargé d'ornements, et s'appuie sur de riches colonnes réunies à leur sommet par des arcades. L'ensemble forme une magnifique galerie superposée à d'autres arcades et à une rangée inférieure de colonnes beaucoup plus massives. Cette architecture a quelque chose du style sarrazin uni au style plus grave de l'art indien. On y retrouve toute la grandeur de proportion qu'on admire dans le choultry de Trimal-Naig, avec un peu moins de recherche dans les ornements.

Le sol est revêtu de stuc à quelques pieds au-dessous de la surface actuelle. On y trouve un grand réservoir, destiné, en apparence, à recevoir de l'eau pour les bains.

Sous le règne de Trimal-Naig, le rajah de Remnad, Sadakay-Tewen, s'étant révolté, fut fait prisonnier, conduit à Madura, et jeté dans les fers. Cette sévérité de la part du vainqueur ayant exaspéré les sujets de Sadakay, ceux-ci recommencèrent à piller les pèlerins qui se rendaient à Ramisseram. Le roi de Madura, pour mettre un terme à ces excès, relâcha le rajah, et tout rentra dans l'ordre. Ce prince mourut bientôt après; il eut pour successeur son gendre. Celui-ci, voulant effacer le crime de la rébellion de son prédécesseur, marcha, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, contre les princes de Mysore, qui avaient fait une invasion dans le royaume de Madura, et les chassa au-delà des Ghauts, non sans faire un grand carnage de leurs troupes. Trimal-Naig fut tellement enchanté de cette preuve de loyale allégeance, qu'il dispensa le rajah du tribut, et reconnut son indépendance et celle de ses successeurs à perpétuité.

Trimal-Naig mourut en 1661, après un règne de quarante ans. A compter de sa mort, l'illustration de sa famille n'alla plus qu'en déclinant. Un seul règne, et ce fut celui d'une femme, releva momentanément la gloire de la dynastie des Nayaca. Mais cet éclat ne fut qu'un éclair passager, et fit bientôt place à une décadence aussi rapide que l'avait été l'élévation de cette race. Madura fait aujourd'hui partie des possessions de la Compagnie anglaise qui, jusqu'à présent, n'a rien fait pour relever ce pays de l'état de dégradation politique et sociale où il est tombé.

Ram-Raz, littérateur Indou fort célèbre parmi ses

compatriotes, et correspondant de la Société royale asiatique, a envoyé à cette compagnie savante les dessins de toutes les sculptures qui ornent le choultry de Trimal-Naig, et qui semblent résumer tous les genres de l'architecture indienne. La Société a fait lithographier des copies de ces dessins indigènes, qui, quoique inférieurs sous le rapport de l'art, aux ouvrages des dessinateurs d'Europe, ont au moins le mérite de représenter avec fidélité les riches et curieux détails d'un monument qui fait encore aujourd'hui la gloire du pays de Madura.

CHAPITRE V.

Tritchengour. — Théologie des Indous.

Ayant résolu de visiter le royaume de Mysore et la célèbre statue colossale de Bouddha, nous prîmes congé de notre ami le mahométan, et suivîmes à peu près la même route déja décrite dans le premier volume de cet ouvrage. Nous allâmes visiter de nouveau les temples de Tritchengour, dont le plus révéré est représenté dans la gravure ci-contre. C'est un des monuments les plus élégants de l'architecture indienne qu'il y ait dans cette partie de la péninsule. On y monte sans fatigue, malgré sa situation au sommet d'une colline très-élevée dont la pente est parfois si abrupte, qu'il a fallu tailler des degrés dans le roc vif pour faciliter l'approche du temple aux nombreux dévots qui y affluent de toutes parts. La vue dont on jouit sur différents points de la colline captive les re-

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. H. Kernot.

Printed by J. Haas

gards par un charme tout particulier. Mais ce spectacle, d'une nature inépuisable dans les beautés qu'elle répand sur une terre favorisée, est, comme on le pense bien, tout à fait indifférent à la foule ignorante et stupide que ses croyances attirent en ce lieu. Un tableau fait pour enflammer l'enthousiasme du peintre et du poète n'a rien qui frappe les yeux hébétés et les sens engourdis de ce malheureux peuple.

Le portique de ce temple est un bel échantillon de l'architecture Indoue la plus ancienne. On y monte par un large perron de plusieurs rangs de degrés en pierre. Le dôme repose sur huit colonnes carrées et massives, revêtues de sculptures du haut en bas. Le portail, qui est très-élevé et donne entrée dans un beau vestibule, est surmonté d'une tour quadrangulaire et pyramidale, également ornée de dessins sculptés. De chaque côté du portail s'élève une haute muraille construite avec d'énormes blocs de granit équarris et ajustés avec une précision et une régularité dignes d'un ouvrage d'ébénisterie. La portion la plus riche de l'édifice est ce portail. L'intérieur est fort nu en comparaison, et n'offre rien de frappant aux regards du voyageur. Quand nous montâmes, nous trouvâmes le portique encombré de pèlerins. Je liai conversation avec un brahmine qui s'exprimait fort bien, mais dont l'ame tout entière semblait absorbée dans les contemplations métaphysiques.

C'est une erreur de croire que l'étude de la philosophie soit au-dessus de l'intelligence de ces prêtres païens. Il est des philosophes Indiens qui ont puisé

aux sources de la plus haute sagesse, tout aussi bien que les plus renommés de leurs confrères de la Grèce antique. Cela est prouvé suffisamment par tous les monuments qui restent de leurs études et de leurs travaux.

Autant qu'on en peut juger par les écrits des hommes les plus éminents parmi les sages de l'Inde, la religion des brahmines a décidément été de tout temps le panthéisme : nul doute que ce ne soit aussi le panthéisme qui domine dans les croyances d'une vaste portion des peuples Indous. Ce qui le prouve suffisamment, c'est la multitude immense des divinités qu'ils révèrent, et qui se comptent au nombre prodigieux de 330 millions. Dans le fait, il n'est pas d'objet dans la nature qui ne soit divinisé par eux. Ils confondent Dieu et l'univers, et toutes leurs idées sur la destination finale de l'homme se résument par l'absorption dans la divinité. On croirait que Spinosa a puisé dans leur théologie abstraite les principes dangereux qu'il a propagés dans le sein d'une génération avide d'innovations en matière religieuse. Les dogmes ascétiques des fanatiques Indiens les ont conduits à ne voir dans la divinité qu'une pure abstraction. Il en résulte qu'ils passent toute leur vie dans de rêveuses contemplations qui absorbent toutes les facultés sensitives de l'ame, et leur font placer la félicité suprême dans un quiétisme non interrompu.

Les doctrines de plusieurs philosophes de l'Inde, incontestablement antérieurs aux sages de la Grèce, étaient éminemment métaphysiques et abstruses. Quel-

ques-uns d'entre eux enseignaient l'identité de la divinité et de la nature; le *plenum* universel où tout être inerte, passif ou animé, forme une portion réelle et intégrale d'un *tout* infini. Aujourd'hui même, il est aisé de rapporter à une source commune toutes les variations de croyances qui divisent les diverses sectes religieuses de l'Inde. Ce sont autant d'affluents d'un même fleuve. Cependant le dogme des brahmines modernes les plus savants en théologie est presque partout un véritable déisme. On en peut juger d'après les écrits de feu Rammahun-Roy, qui ne différait des théologiens de son pays que sur les formes extérieures du culte et nullement sur le fond du dogme.

Dès que nous eûmes quitté le temple de Tritchengour, nos regards ne furent plus frappés que du triste spectacle de la plus cruelle misère. La pluie avait manqué aux moissons, et la famine exerçait ses ravages dans tout le pays. Des villages entiers étaient dépeuplés : la détresse des êtres survivants était inexprimable. Des mères venaient à nous, et nous offraient de nous vendre leurs enfants pour une portion de riz. C'était une situation douloureuse pour nous que de voir de si grandes souffrances pour lesquelles nous n'avions pas de remèdes, et de fermer, malgré nous, l'oreille à des supplications auxquelles nous ne pouvions répondre que par une stérile sympathie : car tous nos moyens réunis n'auraient été, au milieu de tant de maux, qu'une goutte d'eau dans l'Océan. J'ai vu là des troupes de misérables parias, poussés par la rage de la faim, ramasser la fiente de nos bêtes

de somme, et se la disputer en se battant avec une férocité désespérée. Ceux qui parvenaient à s'en saisir, la délayaient ensuite dans l'eau pour y chercher quelques grains. Ces scènes d'horrible détresse se multiplièrent pendant toute la saison.

Je me souviens qu'un jour, en traversant un village un peu après le lever du soleil, je vis, à quelques pas de l'entrée du lieu, une pauvre femme assise à terre, dans un état de complète inanition; elle était adossée à une large pierre, les bras pendants et immobiles; elle était nue jusqu'à la ceinture; elle avait les yeux fermés, le menton pendant, et les lèvres agitées par un mouvement si imperceptible qu'à peine il indiquait encore un reste de vie; ses longs cheveux couvraient ses épaules, et cachaient une partie de sa figure déja envahie par la pâleur de la mort; son corps présentait l'aspect hideux d'un squelette recouvert d'une peau flottante sous laquelle perçait la saillie des os. Un enfant à la mamelle se pressait contre son sein, s'efforçant d'en extraire un lait que la nature épuisée avait tari dans sa source. La pauvre petite créature était d'une maigreur effrayante et poussait des cris aigus à chaque effort qu'elle faisait inutilement pour trouver l'aliment maternel. Je pris la main de la mère expirante, et appliquai mon doigt sur son artère : les pulsations étaient comme le mouvement d'un fil qu'un souffle léger remuerait à peine. Au bout de quelques instants, une imperceptible convulsion passa sur ses lèvres, sa bouche se ferma, et l'ame se sépara du corps. Je pris l'enfant dans mes bras, et

l'emportai dans ma tente. Mais soit qu'il eût contracté en commun avec sa mère le germe de la mort, soit que la personne à qui je l'avais confié n'en eût pas pris tout le soin nécessaire, il mourut dans la journée. J'aurais donné tout ce que je possédais pour le sauver. Il expira sous mes yeux sans pousser un gémissement. La pauvre mère devint la proie des chakals et des vautours. Dans le même village, et avant la fin du jour, périrent encore plusieurs personnes. Toutes les bêtes de proie et les chiens parias eurent une abondante pâture.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore une autre circonstance du même genre dont je fus le triste témoin, parce qu'elle servira à montrer jusqu'où peut aller la stupide opiniâtreté des préjugés de caste, même en présence des horreurs de la mort. Le lendemain du jour où eut lieu l'événement que je viens de raconter, j'entrai dans la cabane d'un pauvre Indou éloignée de quelques centaines de pas du village. Quand je mis le pied sur le seuil de la porte, un chien paria, hideux de gale et de maigreur, tourna vers moi des yeux ternes et enfoncés dans leur orbite. J'entrai dans la chambre où la mort moissonnait impitoyablement ses misérables victimes. Dans un coin de ce bouge, j'aperçus le cadavre d'une femme âgée, gisant dans un état de putréfaction rapide, et exhalant déja dans un air empesté les miasmes de la matière en décomposition. Au milieu était étendu sur une natte en lambeaux un homme de moyen âge, qui paraissait approcher de son dernier moment. Sa femme était

couchée sur le sol nu, à ses pieds, et dans un état à peu près semblable, ayant à côté d'elle un enfant mort, d'environ deux ans. Une petite fille était agenouillée au côté opposé, criant avec une pétulance qu'augmentait l'excès de la faim, pour avoir du riz, et frappant sans cesse de ses petites mains le visage pâle de sa mère. Celle-ci ne lui répondit que par un mouvement lent et pénible des yeux vers le ciel, après quoi je crus qu'ils allaient se fermer pour toujours. Je fis apporter par un domestique un panier de provisions que j'ouvris devant l'enfant. Mais le malheureux père, tournant vers moi un regard frappé d'horreur, étendit les bras comme un maniaque, saisit sa petite fille, l'écarta violemment de la nourriture souillée qu'on lui offrait, et tomba mort à la renverse. La mère était trop mal pour s'apercevoir de ce qui se passait. J'ordonnai à mon domestique de la soulever. Elle respirait encore, mais d'une manière presque insensible; elle avait perdu toute connaissance, et ne tarda pas à expirer dans les bras de cet homme. Cette scène est une des plus tristes dont j'aie été témoin dans le cours de ma vie. La petite fille survécut à ses père et mère, et fut réclamée par quelques-uns de ses parents assez heureux pour avoir échappé aux ravages de la famine.

On ne peut se faire une idée des souffrances qu'endurent des masses entières de peuple dans l'Indostan, quand viennent à manquer les pluies périodiques, nécessaires pour fertiliser leur territoire. Soit que la sécheresse s'étende à tout le pays, soit qu'elle ne sé-

visse que partiellement, la famine générale ou locale ne tarde pas à se déclarer parmi ces populations pauvres, à qui leur indolence imprévoyante ne permet pas d'avoir en réserve des provisions pour un temps de calamité, dont le retour est si habituel. Aussi, quand le fléau se répand sur elles, est-il toujours accompagné de scènes horribles dont n'approchent jamais les plus rudes privations qui affligent accidentellement les classes pauvres dans les pays de l'Europe civilisée. Et, ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces scènes d'horreur n'excitent aucun acte de sympathie ni de bienfaisance parmi les classes opulentes du pays. Telle est la desséchante influence d'une religion fataliste qui ne commande pas la charité.

CHAPITRE VI.

Taureaux des Brahmines. — Seringapatam.

Au sortir de Salem, nous traversâmes le Cavery et prîmes la route de Seringapatam. Nous vîmes, sur le bord de la rivière, auprès d'une petite pagode, deux taureaux brahmines dont l'embonpoint luisant contrastait beaucoup avec la maigreur et la mine chétive de la population d'alentour. Tandis que la race humaine mourait, décimée par la disette, ces bienheureux animaux, consacrés à la divinité sévère appelée Siva, étaient choyés au point de ne toucher qu'avec une dent dédaigneuse et un appétit capricieux la nourriture la plus délicate et la mieux choisie. Du reste, ils étaient d'une belle race, quoique de petite taille. L'un des deux avait un fanon qui lui pendait entre les jambes de devant, depuis la gorge jusqu'aux pieds. Je ne pus songer, sans un mouvement d'indi-

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by R. Woodman.

gnation, à la cruelle indifférence avec laquelle les riches du pays contemplaient les poignantes misères de leurs compatriotes indigents, tandis qu'ils couraient offrir à des brutes vivantes, ou à des blocs insensibles taillés à l'image de leurs dieux, des aliments suffisants pour sauver de la mort des familles entières.

Les taureaux brahmines sont généralement de la taille d'un de nos taureaux de deux ans. Dans quelques districts pourtant, comme dans le Guzarate, on en trouve d'aussi gros que nos bœufs de Durham. Ils portent empreint sur la hanche, un emblème du dieu Siva à qui ils sont consacrés. La vénération qu'on a pour ces animaux est telle qu'il est défendu de les frapper ni de les empêcher de paître partout où ils se trouvent, ou de manger tout ce qu'ils rencontrent. On les voit ordinairement parcourir les bazars, entrer sans façon dans les boutiques, y manger le grain étalé pour la vente, et renverser tout sur leur passage, au grand désagrément du paisible marchand Indou, qui, toutefois, supporte toutes ces gentillesses avec une pieuse patience, tant qu'il plaît au saint animal de rester chez lui.

Nous ne séjournâmes pas long-temps dans le Mysore; le climat y est malsain. Cependant nous profitâmes de ce séjour pour aller visiter la fameuse statue Jain, près du village de Sravana-Belgula, à onze lieues au nord de Seringapatam. Il y a, tout auprès de l'endroit où s'élève la statue, un petit choultry. Nos porteurs s'y arrêtèrent avec les palanquins, tandis que nous allâmes examiner la gigantesque idole. Elle re-

présente Gomuta-Raya, divinité des Jains qui forment une secte distincte des brahmines et des bouddhistes, dont ils diffèrent sur quelques points de la liturgie. La partie du Mysore où nous étions est l'ancienne résidence de cette secte jadis fort étendue dans l'Inde méridionale. La figure dont il est question est un témoignage remarquable de l'influence exercée par les Jains dans le pays d'alentour. Elle s'élève de soixante-dix pieds et trois pouces au-dessus d'un immense piédestal qui lui sert de base et qui n'est autre qu'un monticule de granit de plus de deux cents pieds de haut.

L'idole est du même granit que ce monticule dont elle a été le sommet autrefois. On suppose du moins qu'il en était ainsi, et qu'un sculpteur habile aura taillé le faîte conique du rocher, jusqu'à ce qu'il en eût fait sortir cette figure majestueuse par la grandeur de ses proportions, si elle ne l'est pas par leur symétrie. Le fait est qu'au premier coup d'œil on s'aperçoit bien que l'artiste manquait totalement de connaissances anatomiques : aussi son œuvre, assez correcte dans les détails, ne laisse pas d'être grossière dans son ensemble. Cela n'empêche pas cependant qu'elle ne soit d'un effet imposant et grandiose, quand on l'aperçoit au débouché du jongle qui masque son approche. Les impressions que fait naître d'abord l'aspect de ce colosse portent l'esprit à une certaine exaltation. On oublie pour un moment qu'on est en présence d'une masse de pierre, et les idées de puissance, d'étendue, de grandeur, tous ces attributs de

la divinité, s'associent dans l'imagination et la frappent d'une sorte de terreur religieuse. Il faut un peu de temps et la réaction naturelle de l'esprit humain pour vous faire revenir de ces premières sensations, et pour vous rappeler qu'après tout, vous n'avez devant les yeux qu'un énorme quartier de roche taillé.

Il y a, dans les environs de Caboul, d'autres statues colossales du même genre que celle de Sravana-Belgula. Elles ont été fort bien décrites par le lieutenant Alexandre Burnes, dans la relation de son voyage dans le Bokhara. M. Burnes cite, parmi elles, les deux figures de Bamian, l'une d'homme appelée Silsal, l'autre de femme appelée Chahmama. Ces figures sont taillées en relief sur la face du rocher, et toutes deux colossales. Celle d'homme est la plus élevée; elle a environ cent vingt pieds de haut, et occupe un espace de soixante-dix pieds de largeur; sa niche est creusée dans le roc à une profondeur à peu près égale. Cette idole a été mutilée par le canon qui lui a fracassé les deux jambes et endommagé le visage, près de la bouche. Elle a les lèvres grosses, les oreilles longues et pendantes, et sur la tête on voit les traces d'une espèce de tiare. Elle est entièrement enveloppée dans un manteau formé d'une espèce de plâtre. Des chevilles de bois enfoncées en divers endroits paraissent avoir servi à fixer cette matière. Les proportions de cette image sont loin d'être correctes. La draperie tombe sans grace et sans goût, et les mains qui servaient à la soutenir sont brisées. L'autre statue est un peu plus soignée. Au reste elle est vêtue de la même

manière, taillée dans le même roc, à deux cents pas de la première dont elle a la moitié pour la hauteur.

« Je dois noter ici, dit encore M. Burnes, une particularité remarquable des idoles de Bamian. Les niches qui les renferment ont été, dans un temps, stucquées et ornées de peintures représentant des figures humaines qui ont aujourd'hui disparu totalement, à l'exception de quelques-unes au-dessus de la tête des idoles. Quant à celles-ci, elles ont conservé des couleurs aussi vives et un dessin aussi net que celles que l'on retrouve dans les tombeaux égyptiens. La figure de ces idoles varie peu; elle représente ordinairement le buste d'une femme avec une touffe de cheveux sur la tête, un *plaid* jeté autour de la taille, un cercle lumineux autour de la tête, et un autre autour du corps. J'ai remarqué quelque part trois figures de ce genre à la suite les unes des autres. L'exécution en était fort imparfaite et ressemblait aux imitations que font les Chinois des ouvrages d'artistes européens. Les traditions populaires sur les idoles de Bamian sont obscures et très-peu satisfaisantes. On prétend que leur origine remonte à peu près à l'ère chrétienne, et qu'elles furent taillées par des kaffirs ou infidèles, en l'honneur d'un roi nommé Silsal et de sa femme. Ce roi régnait sur des contrées éloignées et était révéré à cause de sa grande puissance. Les Indous assurent qu'elles furent l'ouvrage des Pandous, et qu'il en est parlé dans le grand poëme épique de Mahaburat. Ce qui est certain, c'est que les Indiens, aujourd'hui encore, ne passent jamais auprès de ces images sans

lever les mains en signe d'adoration. Il est vrai qu'ils ne leur font point d'offrandes, mais cette coutume a pu s'effacer depuis l'invasion de l'islamisme. Enfin, une autre conjecture attribue la naissance de ces figures aux bouddhistes : les longues oreilles de la plus grande des deux sembleraient confirmer ce sentiment. Je n'ai remarqué aucune ressemblance entre elles et les figures colossales des cavernes de Salsette, près de Bombay. Mais la forme de la tête a du rapport avec la grande idole à triple visage d'Élephanta. J'ai trouvé à Manikyala, dans le Punjab, un verre en cornaline antique dont la figure offrait une tête aussi à peu près semblable. J'ai observé, d'un autre côté, une grande analogie entre les peintures qui couvrent ces idoles et celles qu'on voit dans les temples des Jains, dans l'ouest de l'Inde, sur les monts Abou, Girnar et Polítana, dans le Kattywar. Je crois que ces figures sont du sexe féminin, autant qu'on peut en juger par leur forme grossière, et quoique leurs couleurs soient vives et belles. Rien dans les deux idoles de Bamian n'annonce un grand progrès dans les arts, rien n'y est au-dessus des forces intellectuelles de la nation la moins avancée.

« On ne peut certainement rapporter leur origine à l'époque de l'invasion des Grecs, et aucun des historiens d'Alexandre n'en fait mention. J'ai trouvé dans l'histoire de Tamerlan, écrite par Scherif-o-Din, une description de ces statues de Bamian. L'auteur dit qu'elles étaient si hautes qu'aucun archer n'avait pu atteindre leur tête. Il les appelle Lat et Munat,

noms de deux idoles célèbres dont il est question dans le Koran. Il parle aussi d'un conduit creusé dans le roc, à l'aide duquel on pourrait arriver jusqu'à leur sommet. Du reste, pas la moindre inscription qui puisse nous mettre sur la voie de leur origine; et quant aux traditions, les plus vieilles se mêlent au nom d'Ali, gendre de Mahomet, qu'on sait fort bien n'être jamais venu dans cette partie de l'Inde, et ne font ainsi que corroborer les incertitudes de l'observateur. »

Non loin de Sravana-Belgula, il existe un canton et une tribu remarquables par un usage aussi singulier qu'absurde. Lorsqu'il est question de fiancer la fille aînée d'une famille, la mère, en guise de cérémonial préparatoire, perce les oreilles de la future, opération par laquelle celle-ci est définitivement engagée à son prétendu. Mais avant de procéder à l'accomplissement de cette coutume, il faut que la mère subisse elle-même l'amputation des premières jointures du troisième et du quatrième doigt de la main droite. C'est avec cette main mutilée qu'elle doit, à son tour, opérer sur sa fille. Quant à l'amputation des doigts, elle se fait sans grand embarras. L'opérateur est ordinairement le maréchal du village. Il fait placer le doigt sur son enclume, y applique un ciseau émoussé, et d'un coup de marteau il fait voler le bout du membre amputé, sans que la patiente ait l'air plus ému que s'il s'agissait de lui couper un cor. Malgré la grossièreté de ce procédé chirurgical, la plaie ne tarde pas à se cicatriser. Il suffit pour cela d'un cataplasme de safran, et en quel-

ques jours la blessure et la douleur disparaissent. Cela tient à l'extrême pureté de sang chez les Indiens. Jamais on n'entend parler parmi eux de suppuration, même pour les blessures les plus graves. Mais ils sont sujets au tétanos, par suite de déchirures aux pieds, et il est rare qu'ils en réchappent.

La tribu dont je viens de parler n'occupe pas au-delà de deux ou trois districts du Mysore, et ne comprend pas plus de vingt mille ames. Je crois qu'elle forme une caste inférieure et ne communique avec aucune autre. Quand la fiancée est orpheline, c'est la mère de l'époux futur qui doit souffrir l'amputation des doigts, à moins qu'elle ne l'ait déja subie pour le mariage de sa propre fille. Dans ce cas, elle est dispensée de cette cérémonie barbare. Telle est d'ailleurs la folle joie des parents quand ils marient leurs enfants, qu'une mère, eût-elle cinquante doigts à perdre, les porterait tous avec empressement sur l'enclume du maréchal, tant elle est ravie de voir sa fille pourvue d'un mari. C'est qu'un mari est, pour une Indienne, la source du plus grand bonheur ici-bas. On voit des parents dépenser tout leur avoir aux noces d'un enfant, et condamner le reste de leurs jours aux plus dures privations, pour se procurer les jouissances vaniteuses et passagères d'une fête brillante en cette occasion.

Nous fûmes témoins d'une scène assez divertissante dans un petit village, sur la route du district de Courg où nous nous rendions après avoir quitté Sravana-Belgula. Dans un petit enclos attenant à une pauvre

chaumière, nous vîmes une femme attachée à un pieu, et près d'elle un homme qui lui administrait une rude correction avec un bambou. Les coups qu'il appliquait sur ses épaules nues arrachaient à cette malheureuse des cris perçants. Elle supporta quelque temps ce supplice sans manifester aucune envie de se venger. A la fin, pourtant, excédée par une souffrance trop prolongée, elle saisit tout à coup la jambe de son bourreau, au moment où il s'avançait pour la frapper de nouveau, et le mordit si violemment au mollet qu'il se mit à hurler comme un chien qu'on aurait battu. Puis, échappant à ses atteintes par un saut en arrière, il revint à la charge et redoubla ses coups d'une si furieuse manière que je crus les os de la pauvre femme en grand danger d'être rompus. Pour elle, ce nouveau supplice ne la fit pas sourciller; fixant sur lui ses grands yeux noirs, elle semblait lui dire avec l'expression calme du triomphe : « Tu peux me tuer maintenant, je me suis vengée! » Je crois qu'on aurait pu entendre à cent pas le retentissement du bois creux sur ses côtes. Mais plus elle affectait de souffrir avec résignation et fermeté, plus l'homme redoublait de rage et de coups.

Plusieurs passants assemblés autour de l'enclos contemplaient cette scène avec une parfaite indifférence. J'appris d'eux que le héros était un tyran domestique châtiant sa compagne pour quelques infractions aux lois de la fidélité conjugale. Désireux de mettre un terme à sa brutalité, je fis intercéder auprès de lui par un de mes domestiques indigènes. Mais celui-ci

n'eut pas plus tôt fait acte d'intervention dans cette guerre de ménage, que la femme, se dégageant de ses liens, se jeta sur le messager de paix, comme une tigresse en furie, et lui donna de sa tête dans la poitrine, en épuisant contre lui toute l'éloquence de son vocabulaire d'injures. Un léger sourire courut sur les visages des spectateurs, et je me rappelai la scène analogue de certaine comédie. Aussitôt que la Martine indienne eut mis en fuite le malencontreux pacificateur, elle reprit sa place contre le pieu, son rude époux l'y rattacha, et il continua de la battre à la grande satisfaction de la communauté.

C'est une étrange anomalie dans la nature humaine, mais il n'est que trop vrai que l'obéissance passive de la femme Indienne est, chez elle, en même temps une vertu et une obligation sociale. Elle estime son mari en proportion du soin qu'il prend de maintenir ce qu'elle regarde comme sa dignité d'homme. Il faut, pour cela, qu'il lui fasse sentir de temps en temps sa supériorité, et la traite en maître pour lui rappeler qu'elle est son esclave.

Rien ne dispose mieux une Indienne à secouer l'autorité maritale que de voir cette autorité exercée avec mollesse. Aussi l'homme qui souffrirait que sa femme mangeât en sa présence, serait dégradé aux yeux de celle-ci. Il en serait de même s'il lui permettait de s'approcher de lui quand il prend son repos. C'est en vertu de tels préjugés que la femme, dans ces contrées, se réduit elle-même à n'être pour l'homme qu'un instrument de plaisir et de servitude domestique.

L'ignorance profonde dans laquelle on élève les femmes, dans l'Inde, peut expliquer jusqu'à un certain point l'obstination avec laquelle elles sont attachées à des coutumes qui font peser sur elles une si cruelle oppression. Jamais elles ne reçoivent la moindre éducation, et, mineures toute leur vie, elles restent indéfiniment soumises à leurs parents mâles, si ce n'est dans certains cas où les passions, entrant en lutte avec la raison, finissent par prendre le dessus. C'est ce qui arrive de temps en temps parmi les classes inférieures les plus démoralisées. Un auteur Indien a dit : « La femme ne peut jamais être indépendante. « Dans son enfance elle dépend de son père; dans sa « jeunesse elle dépend de son époux; dans ses vieux « jours, elle dépend de ses fils. » Cela est rigoureusement vrai.

Et pourtant, n'est-il pas malheureux de voir ces créatures, souvent parées des graces et des charmes les plus séduisants que la nature puisse créer et l'imagination se peindre, de les voir, dis-je, réduites à une ignorance barbare qui matérialise leur beauté et les ravale, pour ainsi dire, à la condition des brutes? Si l'on cherchait une cause à l'état de dégradation sociale où sont tombés les Indiens, on la trouverait, je le crois, dans cette existence matérielle de leurs femmes et dans la tyrannie domestique à laquelle elles sont livrées. Car, on a partout observé que l'esprit de l'homme s'élève et se polit à mesure que l'intelligence de la femme se développe, et que là où manquent les égards délicats envers le sexe faible, il ne peut exister un degré par-

fait de civilisation. C'est ce que prouve tristement le désordre moral qui défigure aujourd'hui le caractère de la société indienne.

Au sein des vices de cette société, rien, cependant, n'égale la vive tendresse des mères pour leurs enfants. J'en vis un jour un exemple bien frappant.

Je suivais à cheval, un matin, les bords de la rivière qui baigne les murs de Pounah, dans le Deccan, lorsque je vis une jeune Indienne, d'une tournure agréable, descendre vers la rive, pour se baigner, avec un enfant d'environ deux ans dans les bras. Elle déposa ce fardeau précieux sur le bord du fleuve, élevé d'environ trois pieds en cet endroit, et se mit à l'eau. Le courant, gonflé par des pluies récentes, était très-rapide, surtout contre la rive, au pied de laquelle il avait une grande profondeur. De plus, il faisait un coude en cet endroit, et rencontrait une résistance qui augmentait encore son impétuosité. La jeune mère était tout occupée à laver ses longs cheveux noirs, quand tout à coup un cri perçant poussé par un des baigneurs, lui fit tourner les yeux vers l'endroit où elle avait laissé son enfant. A peine eut-elle le temps d'apercevoir un léger frémissement à la surface de l'eau; cet indice lui suffit pour lui faire comprendre le danger qui menaçait l'objet de sa tendresse. Aussitôt, rejetant en arrière ses cheveux humides, et dardant un regard où se peignaient à la fois ses angoisses et son généreux dévouement, elle se lança intrépidement dans les flots troubles et tourbillonnants. Elle revint au-dessus de l'eau, à l'endroit où

son enfant avait disparu; puis, plongeant de nouveau, elle remonta à la surface à une grande distance de là, et, regagnant la rive, elle s'y roula dans le plus affreux désespoir. Comme les consolations de ses compagnes semblaient n'avoir d'autre effet que d'irriter sa douleur, on la laissa s'y livrer seule et sans trouble. Je me gardai bien, pour ma part, d'aggraver, par la souillure de ma présence, un deuil si saint et si irremédiable.

Cet accident se termina par une catastrophe plus affreuse encore. Le corps de l'enfant fut retrouvé au bout de quelques heures. La malheureuse mère pleura sur lui nuit et jour, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une masse informe en putréfaction. La fièvre la saisit et elle mourut. C'était la femme d'un cipaye. J'allai la voir le lendemain de l'accident; elle déplorait la perte de son fils dans les termes les plus pathétiques. Je ne voulus pas l'interrompre et me contentai de l'observer en silence. Elle ne s'aperçut nullement de ma présence; tout son être était absorbé dans la violence de sa douleur. Il y avait auprès d'elle deux ou trois commères babillant ensemble avec une parfaite indifférence, et adressant seulement de loin en loin à cette mère inconsolable de ces consolations banales qui repoussent l'affligé au lieu de le calmer. C'est qu'en effet, chez les Indiens, l'amour des enfants est une sorte d'égoïsme. C'est du moins un sentiment qui ne s'étend pas au-delà du foyer domestique. Ainsi, dans la circonstance que je viens de citer, l'une des consolatrices faisait entendre ces paroles, sur un ton de reproche:

« Pourquoi pleurer? n'as-tu personne à qui tu t'inté-
« resses, depuis la perte de ton enfant? mérite-t-il
« tes larmes, après t'avoir causé tant de chagrin?
« pourquoi t'aurait-il quittée s'il avait eu quelque at-
« tachement pour sa mère? ou il n'était pas fait pour
« toi, ou tu n'étais pas faite pour lui, et de toutes
« les manières il valait mieux qu'il s'en allât. D'ail-
« leurs, c'est aussi ta faute, et tu dois prendre pa-
« tience. Il faut que tu aies fait quelque méchante
« action dans une vie précédente [1], ceci en est le châ-
« timent. Allons, allons, sèche tes larmes et console-
« toi! »

Ces dures paroles frappaient l'oreille de la pauvre mère affligée sans y laisser de trace, comme les flocons de neige qui tombent dans la rivière. Je m'arrachai à ce pénible spectacle, après avoir donné au mari quelques roupies pour payer les frais des funérailles de l'enfant. Cet homme était fort affecté; mais il se montra beaucoup plus sensible à la perte de son fils qu'à celle de sa femme, envers qui pourtant il s'était toujours conduit, au dire public, sinon avec tendresse, du moins avec indulgence. Car la tendresse est rarement au nombre des vertus conjugales parmi les classes inférieures de l'Inde.

C'est un triste tableau que celui de la famille, dans ce pays. L'indulgence excessive et peu judicieuse des parents rend les enfants intraitables et rebelles. Le moindre obstacle opposé à leurs volontés les met en

[1] On sait que les Indiens croient à la métempsycose.

fureur, et à chaque instant ils bravent l'autorité paternelle pour suivre aveuglément leurs caprices sauvages. Aussi ne doit-on pas s'étonner des crimes contre nature qui souillent les eaux du Gange, où l'on voit journellement des fils étouffer dans la vase sacrée ceux auxquels ils doivent l'existence.

CHAPITRE VII.

Seringapatam. — Hyder-Ali. — Tippou-Saïb.

Avant de poursuivre mon récit, je crois à propos de donner place ici à une description succincte de la capitale du Mysore.

A peu de distance de cette ville, la rivière de Cavery se partage en deux bras, qui s'écartent d'abord, en faisant un angle, puis se rapprochent, et se réunissent après un cours d'environ trois lieues et demie. L'espace de terrain compris dans cet intervalle forme une île de figure conique, large d'une demi-lieue dans sa partie supérieure, et longue d'une lieue et demie : c'est dans cette île qu'est située la ville de Seringapatam. Le Cavery est très large en cet endroit, et coule avec rapidité dans un lit profond, interrompu par d'énormes masses de rochers au travers desquelles le courant, surtout après les pluies, se précipite avec des flots d'écume et un grand bruissement.

L'île de Seringapatam est basse et extrêmement malsaine. Les exhalaisons du sol humide y produisent la fièvre des jongles dont il est fort difficile de se guérir complétement, une fois qu'on en a été atteint. Tout le pays d'alentour est coupé de canaux alimentés par le fleuve. Des digues, élevées à travers le courant, font refluer les eaux dans ces canaux, et forment un système d'irrigation qui s'étend à une assez grande distance.

Le fort est situé à l'extrémité ouest de l'île. C'est une vaste construction très-solide, mais due plutôt à l'art de l'ingénieur qu'à celui de l'architecte. Durant le fameux siége de Seringapatam, le glacis du fort, à cause de son inclinaison considérable, servit sur plusieurs points d'abri aux assiégeants contre le feu des assiégés.

Dans l'intérieur de la ville, tous les édifices publics sont d'une construction irrégulière et n'offrent aucune trace d'un dessin d'architecture un peu remarquable. Leur aspect est mesquin et même grossier. Ils sont, pour la plupart, entourés d'un grand mur de terre et de cailloux. Il faut pourtant excepter le palais d'Hyder-Ali, appelé par ce prince le Laul-Baugh, et situé à l'extrémité est de l'île. Bien que construit entièrement en terre, il a toute la légèreté aérienne qui distingue les édifices mahométans, et toutes les commodités, comme tous les agréments des palais modernes. A côté de ce palais on voit le tombeau du célèbre Hyder-Ali, renfermant, avec son corps, ceux de sa femme et de son fils le sultan Tippou. Tous trois sont recouverts d'une pierre de marbre noir

élevée à quelques pouces du sol. Le gouvernement anglais entretient à ses frais un collége de prêtres indigènes chargés d'accomplir journellement le rituel indien pour le salut des ames de ces grands personnages.

Les faubourgs de la capitale sont bâtis dans la partie la plus élevée de l'île, à peu près vers le centre. Ils se composent, en grande partie, de chétives habitations répandues dans un espace d'environ cinq stades. On y voit un palais appelé Dôlut-Baugh, ou le jardin des richesses, construit, je crois, par Hyder, mais embelli par Tippou. C'est un édifice assez vulgaire et actuellement en ruine. Lorsque le capitaine Basil-Hall visita Seringapatam, il coucha dans ce palais. « Mais, dit-il, je payai chèrement ma hardiesse. Je crois qu'il n'y a pas d'endroit plus malsain dans toutes les Indes orientales. Ce qu'il y a de remarquable, néanmoins, c'est que je ne ressentis pas les atteintes de la *Malaria*, tant que je fus sur le plateau du Mysore. Mais je n'eus pas plus tôt atteint la côte de Malabar que je fus attaqué de la fièvre des jongles dont je ressens encore aujourd'hui les effets. Le duc de Wellington, alors colonel Wellesley, étant gouverneur de Seringapatam, habita aussi ce palais. Mais il en fit un séjour plus commode qu'il ne l'avait jamais été sous Tippou-Saïb et même sous son père Hyder-Ali. Il le fit meubler à l'européenne, et le rendit beaucoup plus sain, en faisant fermer toutes les fenêtres par des carreaux de vitre, afin d'empêcher l'introduction du mauvais air pendant la nuit. »

Les édifices publics de cette capitale, si puissante jadis, ont été convertis par le gouvernement de la compagnie des Indes à l'usage des administrations militaires et des fonctionnaires civils. Le palais d'Hyder-Ali est devenu la demeure du chirurgien résident. Son harem est aujourd'hui un hôpital pour les troupes européennes. Un résident anglais occupe les appartements intérieurs du harem de Tippou-Saïb; le reste sert de caserne à l'artillerie. Quoique tous ces édifices fussent la demeure habituelle des premiers personnages de l'état, au temps le plus florissant de la domination mahométane, il n'en est pas moins vrai qu'ils offrent fort peu de commodités à nos compatriotes, surtout pour ce qui est de l'air et du jour. L'un et l'autre, en effet, pénètrent difficilement dans ces bâtiments, aussi massifs en dehors qu'ils sont mal clos et mal distribués en dedans.

Sous le règne de Tippou-Saïb, la population de Seringapatam était estimée à plus de cent quarante mille ames, ce qui était considérable en raison de l'espace borné qu'occupait cette ville. Le sultan avait une armée nombreuse et bien commandée, et telle était son inimitié contre les Anglais, que leur entière expulsion eût à peine suffi pour la satisfaire. Hyder-Ali avait, à l'exemple du père d'Annibal, transmis à son fils son implacable haine contre ces étrangers qui avaient osé poser le pied sur le sol indien et s'y établir.

Ce fut précisément cette inimitié qui causa la chute de sa famille et l'extinction d'une dynastie dont l'éta-

blissement lui avait coûté tant de travaux et tant de sang. L'énergie de caractère qui lui permit de fonder et de déléguer à son successeur un royaume si puissant dans l'Inde méridionale, portait en elle les éléments de ruine qui détruisirent la puissance plus faible de Tippou-Saïb. Doué d'une grande sagacité, Hyder-Ali péchait sous le rapport de l'honnêteté et de la véritable sagesse. Il fit tout servir à son ambition, et rendit les inspirations de son génie tributaires de la férocité de ses passions. Nul homme ne réalisa si bien cet adage indien : « Le méchant, quelle que soit son in-« telligence, ne mérite pas plus de confiance que le « serpent dont la tête serait ornée d'un beau joyau. » La fidélité de Tippou-Saïb aux traditions de la haine paternelle fut la seule cause de sa perte. S'il avait voulu rechercher l'alliance au lieu de braver le pouvoir du gouvernement de la compagnie, ses bannières flotteraient encore aujourd'hui sur les murs de Seringapatam.

La prise de cette ville est un événement des plus mémorables dans les annales de l'Inde anglaise. Elle fut bombardée le 4 mai 1799, par le corps d'armée sous les ordres du général Harris. En moins de sept minutes, après la sortie de la tranchée, le drapeau de la Grande-Bretagne fut planté au sommet de la brèche. Il fut convenu qu'aussitôt que les assiégeants auraient gravi le rempart, ils se partageraient en deux corps, dont l'un tournerait à droite et l'autre à gauche, pour aller se rejoindre au-dessus de la porte de l'Est. Le corps de droite, sous la conduite du colonel

Baird, ne rencontra qu'une faible résistance, l'ennemi ayant peur de se voir couper, et le rempart intérieur étant exposé à une enfilade de feux sur sa face sud-ouest. Le corps de gauche éprouva plus de difficulté. Le lieutenant Dunlop, qui le commandait, reçut un coup de feu à l'escalade, et le sultan en personne se jeta derrière la traverse la plus proche au moment où la colonne anglaise franchit la brèche. Plusieurs autres traverses fort bien construites furent successivement défendues avec acharnement, et un feu de flanc de mousqueterie, partant du rempart intérieur, fit beaucoup de mal aux assaillants. Tous les officiers attachés aux compagnies d'élite furent tués ou mis hors de service, et la perte eût été bien plus grande sans une ressource opportune qui vint sauver le reste. En franchissant d'abord la brèche, les assiégeants virent, non sans surprise, un fossé profond et qui parut infranchissable, creusé entre les deux lignes de défense. Un détachement du 12e régiment, ayant découvert une langue étroite du remblai laissé pour l'usage des ouvriers, gravit sans beaucoup de résistance le rempart intérieur. Puis, tournant à gauche, il chassa devant lui les fusiliers qui faisaient feu sur le corps de gauche, et arriva bientôt en flanc de la traverse que défendait le sultan en personne. Les deux colonnes anglaises marchèrent alors, par un mouvement combiné, sur les deux lignes parallèles du rempart, de manière à battre les traverses, les unes après les autres, de front et de flanc, poussant toujours l'ennemi devant elles, jusqu'à ce qu'elles

aperçussent le corps de droite stationné au-dessus de la porte de l'Est. Les assiégés se voyant pris, de ce côté, par derrière, renoncèrent à se défendre plus long-temps, rompirent leurs rangs, et prirent la fuite. Le sultan continua de se défendre durant tout le temps, combattant à pied, plutôt en simple soldat qu'en chef, et il fit feu à plusieurs reprises, de ses propres mains, sur les assiégeants. Un instant seulement avant la retraite des siens, il se plaignit d'une douleur à l'une de ses jambes blessée dans sa jeunesse, et il se fit amener un cheval. Quand il se vit abandonné, au lieu de fuir par la porte d'eau qui se trouvait à proximité, ce qui lui était très-facile, il se dirigea vers la porte du fort intérieur. Au moment où il passait du rempart extérieur à cette porte, il reçut une balle au côté droit, à la hauteur de la poitrine : il doubla le pas pour atteindre la porte. Les fuyards du dedans et du dehors s'y pressaient en foule de toutes parts, tandis que le détachement du 12e régiment s'était établi dans le corps de la place, pour la garantir de leur invasion. Les deux colonnes anglaises, placées l'une au dedans, l'autre au dehors de la porte, faisaient pleuvoir sur elle une grêle de balles. Ce fut en ce moment que le sultan arriva, et chercha à pénétrer dans l'intérieur, d'où une autre balle partit aussitôt, et lui fit une seconde blessure. Son cheval, atteint du même coup, s'abattit sous lui. Il perdit son turban, et tous ses amis ne tardèrent pas à tomber autour de lui. Les gens de sa suite le placèrent dans un palanquin; mais l'endroit où il était tombé était si encom-

bré de morts et de mourants, qu'il fut impossible de l'enlever. Sur l'avis donné par un de ses esclaves survivants, quelques soldats anglais pénétrèrent, quelques minutes plus tard, sous le guichet, et l'un d'eux ayant fait mine d'arracher au sultan son ceinturon orné de pierreries, Tippou-Saïb, qui tenait encore son sabre à la main, en frappa cet homme avec tout ce qui lui restait de forces. Celui-ci, blessé au genou, lui appliqua son fusil sur l'épaule. Le sultan reçut la balle dans la tempe, et expira.

Dès que la ville fut prise, et qu'on eut mis en lieu de sûreté les fils du sultan, on se mit à chercher ce prince dans tous les coins du palais, après y avoir introduit un corps de troupes anglaises, et avoir désarmé les indigènes vaincus. On parcourut en vain plusieurs appartements, et on somma le *kelledar*, sous peine de la vie, de déclarer le lieu où son maître devait être caché. Cet officier protesta, dans les termes les plus solennels, que le sultan n'était pas dans le palais, qu'il avait été blessé pendant l'assaut, et qu'il était resté sous le guichet de la porte du Nord. Il offrit de servir de guide aux hommes préposés à la recherche, se soumettant à toute espèce de châtiment, si on venait à le convaincre de mensonge. Le colonel Baird, accompagné de ses officiers, se rendit sur les lieux, où il trouva entassés un grand nombre de morts et de blessés. On commença par retirer les corps de dessous le guichet, pour procéder à leur reconnaissance, car il faisait déja fort obscur. Néanmoins, comme l'opération ne laissait pas d'être encore diffi-

cile, on fit apporter de la lumière, et le major Allen rentra, avec le *kelledar*, sous le guichet, où l'on ne tarda pas à découvrir le palanquin du sultan, sur lequel était étendu un homme blessé mais en vie. On le reconnut pour le rajah Khan, l'un des serviteurs de confiance de Tippou : cet homme n'avait pas quitté son maître pendant toute la fatale journée. Informé de l'objet des recherches, il indiqua l'endroit où le sultan était tombé. Dès qu'on eut reconnu son corps, on le transporta au palais dans un palanquin. Il était encore chaud quand on le trouva; il avait les yeux ouverts, et ses traits étaient si peu altérés, que le major Allen et le colonel Wellesley doutèrent un instant s'il était réellement mort.

En nous éloignant de l'ancienne capitale du Mysore, nous nous dirigeâmes vers la côte de Malabar, espérant y trouver un navire en partance pour le golfe Persique, et comptant nous y embarquer et nous rendre au plus vite à Mascat. Les défilés qui séparent le Malabar du haut pays sont extrêmement pittoresques et d'un aspect on ne peut plus varié. A l'approche d'une petite ville de ce pays, mon attention fut attirée par un grand bassin entouré d'un très-beau quai en maçonnerie, et terminé par un choultry spacieux et richement décoré, à l'une de ses extrémités. Dans le lointain, on apercevait la tour pyramidale d'une pagode. Près du choultry, nous vîmes une jeune dame indienne appuyée contre un mur surmonté de la figure d'un taureau sacré : elle était vêtue richement, et son extérieur annonçait une per-

sonne de haute caste; elle portait autour du cou plusieurs colliers de pierreries, sur le front un ornement semblable à une *féronnière*, et de longues et riches boucles d'oreilles; de larges bracelets d'or ceignaient ses poignets, et de son épaule gauche tombait, en travers de sa taille, une écharpe de la plus fine mousseline brodée, qui se rattachait sur sa hanche droite; elle avait au cou le *tali* ou nœud de mariage, qui annonçait sa condition. Je fus frappé de la grace aisée et naturelle qui respirait dans sa personne et dans son attitude. Nous passâmes près d'elle à l'ombre du mur, et à quelques pas nous vîmes deux charmants enfants de cinq à six ans, absolument de la même taille, et si ressemblants qu'il eût été difficile de les distinguer en les prenant à part. Ils étaient évidemment jumeaux, et appartenaient à la belle Indienne. Au bruit de notre approche, ils s'éveillèrent et coururent vers leur mère, pour chercher un abri auprès d'elle. Ils étaient tous deux parfaitement droits et admirablement tournés; leurs petits membres étaient pleins de grace et dessinés avec une précision de contours qui annonçait que leur développement n'avait été contrarié par aucun de ces soins raffinés dont l'enfance des grands est exclusivement entourée dans les pays plus civilisés de l'Europe.

Frappé de l'intelligence précoce qui se peignait sur la physionomie de ces enfants, je m'étais arrêté; ils étaient réservés, mais non timides, et, bien qu'ils reculassent lorsque je m'avançai vers eux, c'était plutôt parce qu'ils considéraient mon action comme une fa-

Drawn by W. Daniell, R. A. Engraved by R. Woodman.

Printed by J. Moyes.

miliarité hardie, que par suite d'aucune appréhension. J'exprimai à la mère mon admiration; elle garda le silence, et ne répondit à mes compliments qu'en me faisant d'un air gracieux une légère inclination; cependant j'eus la satisfaction de lire dans le regard dilaté de ses yeux, que mes éloges ne lui déplaisaient pas. Ensuite, comme pour montrer le prix qu'elle attachait à mon approbation, elle fit retourner ses enfants, et, à mon grand étonnement, je m'aperçus que tout leur corps, depuis la nuque jusqu'aux talons, était couvert d'un poil court et touffu, d'un noir aussi brillant que les plumes qui garnissent le gosier du corbeau. A la portion antérieure du corps, leur peau avait le même poli que la joue d'une jolie femme, et n'offrait aucune trace de cette difformité; mais leurs jambes étaient velues par derrière comme celles d'un épagneul de race pure, et rien ne peut donner une idée du singulier contraste que présentait leur petit individu vu des deux côtés opposés. Ils étaient venus au monde, ainsi que leur mère me l'apprit à la fin, avec ce même manteau de duvet dont je les voyais alors revêtus. Quelque étrange que cela puisse paraître, l'aspect de ce dos velu n'avait rien de désagréable, car le poil était si court qu'il ne défigurait aucunement les formes du corps, et si moelleux qu'il paraissait dans ces deux jolis frères plutôt un ornement gracieux qu'un attribut de bestialité.

Dans la journée qui suivit notre rencontre avec ces deux enfants et leur aimable mère, un accident sé-

rieux vint retarder pendant quelque temps notre marche. Un des *coulis* employés à porter notre bagage, s'étant, à notre première halte, étendu par terre à l'ombre d'un bouquet d'aloës, pour y prendre, comme d'ordinaire, quelques moments de repos, fut mordu au côté par un serpent venimeux. En peu d'instants, il devint très-malade; l'écume lui sortait de la bouche, et tous les symptômes de l'agonie se manifestaient en lui. Il se trouva par malheur qu'aucune des personnes présentes n'était en état de lui administrer les remèdes qui auraient pu réellement le soulager; il restait donc gisant dans cette déplorable situation, agité par de violentes convulsions, et les effets du venin devenant plus puissants de minute en minute, il semblait en proie aux plus vives souffrances, et se tordait d'une manière effrayante. A tout hasard, je lui versai dans le gosier quelques gouttes d'eau-de-vie, ce qui, pour le moment, fit cesser la contraction des muscles, et lui procura une sorte de repos; mais les spasmes reparurent bientôt avec une nouvelle violence, et tout espoir de le sauver s'évanouit. Il demeura un jour entier dans cet affreux état; durant la nuit, il fut pris d'un accès de délire qui se calma au bout de quelques heures, après quoi il tomba dans une stupeur léthargique, et perdit l'usage de la parole.

Voyant son cas désespéré, quelques-uns de ses compagnons envoyèrent chercher dans le village voisin une espèce d'inspiré qui s'attribuait le pouvoir de guérir tous les maux par des paroles magiques, et

prétendait que le poison du reptile le plus venimeux ne pouvait résister à l'efficacité de ses charmes mystérieux, mais curatifs. Le pauvre *couli*, au moment où cet homme arriva, était couché sur le dos, respirant encore à la vérité, mais complétement insensible à ce qui se passait autour de lui, et réduit visiblement à toute extrémité. Le docteur, sans se montrer nullement déconcerté par l'apparente impossibilité de ressusciter un homme mort, ou du moins un homme qui l'était plus d'aux trois quarts, annonça audacieusement aux assistants qu'ils allaient voir le malade se relever, en possession de toutes ses forces, dans l'espace de quelques minutes : telle fut la formule de sa déclaration. Il commença, en conséquence, à gesticuler, à parler tout bas, à murmurer des sons inintelligibles, à prendre des attitudes bizarres et mystérieuses; mais, au milieu de son inspiration, le *couli* poussa un soupir, et mourut. Aussitôt qu'il devint évident, aux yeux de l'empirique Indou, que son patient avait cessé de vivre, il n'exprima ni surprise ni émotion, mais il affirma gravement que cet homme s'était rendu coupable de quelque crime irrémissible, et que son ame, devant entrer dans le corps d'un serpent pour y commencer une nouvelle existence, en punition de ses péchés dans cette vie, le ministre du grand Siva avait vu l'efficacité de ses charmes échouer contre la destinée du pécheur; « mais, » continua-t-il en montrant le corps, « si c'eût été un homme ver-« tueux, j'aurais rendu le venin du reptile aussi in-« offensif que du lait. »

On peut s'étonner que ces imposteurs n'aient jamais excité la moindre défiance. La non réussite de leurs opérations n'entraîne pour eux aucun discrédit : ils ont en pareil cas une excuse toujours prête qu'on se hâte d'accueillir, et l'opinion de leur infaillibilité est si bien établie parmi leurs dupes superstitieuses, qu'ils n'ont pas cessé jusqu'à présent d'exercer une influence aussi pernicieuse à la morale que dégradante pour l'humanité.

M. Forbes, dans ses Mémoires sur l'Orient, rapporte un fait qui éclipse complétement les prodiges magnétiques de Mesmer, et laisse indécise la question de savoir si d'autres mortels que Faust n'ont pas leur Méphistophélès. « Étant à Baroche, dit-il, je m'étais intimement lié avec un Banian nommé Lullabhy, l'homme le plus riche de la ville, et qui jouissait d'une grande influence dans le Purgunna. On le croyait universellement en possession de guérir la morsure des serpents venimeux, à l'aide d'un secret connu de lui seul, et qu'il n'avait jamais communiqué à qui que ce fût. Il est certain qu'il avait eu l'art de tirer d'un état désespéré un grand nombre d'indigènes mordus par la *cobra di capello*, ou serpent écarlate de Cubbir-Bur, et cela sans toucher le patient, ni lui prescrire aucun remède intérieur. Le talent de Lullabhy ne semblait pas avoir la moindre affinité avec celui des anciens psylles ou des modernes enchanteurs des serpents; mais il n'était probablement pas étranger à la science professée par Mesmer et le docteur de Maino-

duc. Quoi qu'il en soit, la réputation qu'il s'était acquise dans ce genre de cures était partout bien établie. M. Perrot, alors second membre du conseil, ainsi que plusieurs autres autorités civiles de Baroche, eurent lieu de se féliciter personnellement un jour de l'une de ces guérisons dont ils avaient été fréquemment témoins.

« De tous les Européens que je connaissais dans l'Inde, M. Robert Gambier, à cette époque premier magistrat de Baroche, était peut-être le plus incrédule en ce qui touchait les talismans, les charmes, les divinations et le pouvoir surnaturel auquel prétendaient les brahmines. Son opinion sur le talent de Lullabhy était publiquement connue; mais un événement arrivé dans son propre jardin lui offrit bientôt l'occasion de voir par ses yeux combien elle était erronée. Un des sous-jardiniers, étant occupé à travailler dans l'espace de terrain compris entre les pavillons, fut blessé par une *cobra di capello*, dont la morsure mit ses jours en danger. M. Gambier tenait précisément alors une séance du conseil dans le haut d'un des pavillons, et, conformément au désir de M. Perrot, il envoya chercher Lullabhy, mais sans l'informer de l'accident survenu, qu'on ne lui fit connaître qu'après l'avoir introduit en présence du magistrat. On lui montra le jardinier qui gisait étendu sur un petit lit en cordes de coir[1], sous un verandah atte-

[1] Espèce de corde faite avec l'écorce extérieure de la noix de coco.

nant à la salle du conseil; on lui demanda s'il se chargeait d'effectuer cette cure. Lullabhy répondit modestement qu'avec l'aide de Dieu, il espérait y réussir. Le pauvre malheureux, dans cet instant, torturé par d'horribles souffrances, était en proie au délire; un peu après, il perdit la parole : cependant Lullabhy n'avait pas encore reçu la permission de commencer son opération. Les membres du conseil attendaient impatiemment l'autorisation du chef, et leur anxiété redoubla lorsque Lullabhy annonça que, pour peu qu'on perdît encore du temps, cette autorisation arriverait trop tard. M. Gambier examinait le pouls du malade avec le secours d'une montre, et lorsqu'il se fut enfin convaincu que l'instant d'une inévitable dissolution approchait, il permit à Lullabhy de mettre en œuvre son savoir-faire. Après avoir prié un moment tout bas en présence de toute la compagnie, Lullabhy prit son *catarra*, sorte de poignard à lame courte, et l'agita au-dessus du moribond, mais sans le toucher aucunement. Le patient demeura pendant quelque temps dans une complète immobilité; au bout d'une demi-heure, son cœur parut battre de nouveau, son sang circula plus rapidement; une heure ne s'était pas écoulée qu'il remuait les jambes et avait recouvré l'usage de ses sens : à l'expiration de la troisième heure, Lullabhy avait achevé sa guérison. L'homme fut renvoyé à sa famille, et en quelques jours il sortit de l'état de faiblesse où l'avaient réduit les violentes convulsions qu'il avait éprouvées, et qui probablement

n'auraient pas été si douloureuses ni d'une aussi longue durée, si elles avaient été plus tôt combattues par le remède capable d'en triompher. » Ces Indiens sont en vérité d'étranges fourbes!

CHAPITRE VIII.

Courg. — Les voleurs pendus. — Les Phanségars.

Nous descendîmes les ghauts, au travers d'une contrée on ne peut plus pittoresque, et nous vînmes dresser nos tentes sur les terres du rajah Courg. Ce prince étant allié du gouvernement britannique pour lequel il montrait un grand attachement, nous comptions sur un accueil bienveillant de sa part, et notre attente en cela ne fut point trompée. Dans la matinée du jour suivant, je me promenais à cheval un peu après le lever du soleil, lorsque tout à coup, en tournant un angle de la route, ma monture se cabra à la vue d'un objet qui semblait lui barrer le passage. Comme il ne faisait pas encore grand jour, le brusque mouvement de l'animal, qui avait fait volte-face, m'empêcha pour le moment de distinguer ce qui l'avait alarmé; mais, après y avoir plus attentivement regardé, je vis que

c'était le corps d'un homme, suspendu à un arbre dont les branches s'étendaient jusqu'en travers de la route. Il était dans un affreux état de dissolution; mais les odeurs infectes de toute espèce sont si communes dans l'Inde, que le voyageur, qui s'en trouve à moitié suffoqué, ne s'étonne en aucune manière de ne pouvoir assigner une cause visible à l'inconvénient qu'il éprouve. Ainsi, quoique j'eusse pendant quelque temps respiré dans une atmosphère qui n'était ni salubre ni agréable, j'étais loin pourtant de me soupçonner à portée d'un aussi affreux voisinage. Je tournai bride, et m'éloignai de ce dégoûtant spectacle avec un frisson d'horreur; mais je n'avais pas fait quatre pas que je me retrouvai en face d'un objet pareil, effroyablement mutilé, et dans toute la difformité d'une horrible décomposition. Il était pendu si bas, que les chakals lui avaient rongé la chair des jambes jusqu'aux genoux; et l'épouvantable contraction des traits que produit le mode expéditif et simple de strangulation adopté par les exécuteurs du pays, offrait un tableau qu'il m'est impossible d'oublier. Je me hâtai de passer outre; mais les tribulations qui m'attendaient sur cette route n'étaient pas à leur terme.

J'avais à peine parcouru l'espace de quelques centaines de verges, qu'un troisième spectacle du même genre, mais encore plus révoltant que les deux premiers, vint frapper mes yeux : c'était le corps d'une femme attachée par les jambes à un informe gibet qui s'élevait sur le bord du chemin. Cette créature avait

été pendue d'après le mode habituel, mais la corde s'étant rompue, quelques passants avaient sans doute renversé la position du cadavre, pour exprimer l'indignation que leur inspirait son crime, dont je vais parler tout à l'heure. Le visage était horriblement défiguré par les chakals, qui en avaient arraché toute la chair, et offrait à la vue le masque grimaçant d'un hideux squelette. Le passage continuel des voyageurs dans cet endroit en écartait les vautours ; autrement les corps n'y seraient pas demeurés deux heures sans être totalement dévorés : quand je les vis, ils étaient pendus depuis le matin du jour précédent. Je n'en comptai pas moins de huit dans le cours de ma promenade.

Après avoir pris quelques informations, je sus que ces malheureux avaient fait partie d'une bande de brigands appelés *phanségars*, et qu'on les avait saisis au moment où ils tentaient de commettre un meurtre sur la personne d'un sujet du rajah Courg, à quelque distance de la côte. Seize individus de la bande avaient été pris et exécutés, huit à chacune des extrémités du territoire appartenant au rajah : parmi eux se trouvait une femme. J'appris les détails de toute l'affaire de la bouche d'un intelligent Indien, qui était présent à l'exécution des huit brigands dont j'avais vu les corps, et ce récit ne sera peut-être pas dépourvu d'intérêt pour le lecteur, comme peinture caractéristique des mœurs du pays, et comme un exemple de la justice sommaire qui attend les criminels hors des limites de la juridiction anglaise.

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. C. Armytage.

Printed by J. Ellis

Au bord de la rivière Balliapatam, sur une haute éminence, s'élevait le palais d'un chef indépendant qui passait pour protéger plusieurs associations de voleurs dont il recevait un tribut considérable. Cette coutume n'est pas rare, dans divers cantons de l'Inde, parmi les petits princes, qui accroissent par là leur revenu d'une manière assez notable, car les bandits tolérés par eux leur abandonnent toujours une large part du butin, en retour du bénéfice qu'ils retirent de leur protection. Dans le district de Madura, ce honteux système de brigandage fut porté jusqu'aux plus infames excès, au milieu du dernier siècle, par les Polygars de cette province et des districts limitrophes.

L'édifice dont j'ai parlé était situé sur une hauteur solitaire, mais d'un aspect romantique, presque partout inaccessible, excepté d'un côté où l'on y arrivait par un chemin hérissé de fortifications, et au pied de laquelle coulaient les eaux calmes et profondes de la rivière. L'isolement de la campagne environnante en faisait le théâtre de vols fréquents et même de plus d'un meurtre.

Il advint un jour qu'un voyageur, passant près de cet endroit, se vit accoster par une jeune fille d'une physionomie intéressante, qui, après lui avoir fait un récit lamentable de la manière dont elle avait été dépouillée et maltraitée par des brigands, réclama son assistance pour l'aider à sortir de l'embarras où elle se trouvait. Ému par cet appel d'une jolie femme en détresse, il offrit de la prendre en croupe pendant

l'espace de quelques milles. Elle accepta sans hésiter la proposition, avec mille protestations de reconnaissance, et monta aussitôt sur le cheval. Elle entra ensuite en conversation avec le confiant voyageur, et, tandis qu'il parlait, elle lui jeta soudain un nœud coulant autour du cou; puis, tirant la corde de toute sa force, elle essaya de le faire tomber en bas de la selle. Dans cet instant, plusieurs individus sortirent des bois voisins et l'entourèrent; mais cet homme, doué d'une force peu commune et d'une grande résolution, fit tous ses efforts pour tromper les intentions diaboliques des malfaiteurs. Par bonheur, au moment même où le nœud coulant l'avait saisi, il venait de baisser la tête, de manière que lorsque la méchante femme serra l'instrument de mort, la corde passa au-dessus de sa bouche, au lieu de tomber autour du cou, et il la retint avec force entre ses dents. La scélérate, croyant avoir fait tout ce qui était nécessaire pour s'assurer de sa victime, se laissa glisser en bas du cheval; mais le Courg ayant enfoncé les talons dans les flancs de l'animal, celui-ci lança une violente ruade à la jeune fille qu'il renversa par terre, et qui lâcha aussitôt la corde. Le voyageur, se voyant libre, dégagea sa tête du nœud fatal, tira son épée, et, se frayant un passage à travers les bandits, il parvint à s'échapper, après avoir blessé deux d'entre eux grièvement. Ces individus furent pris peu de moments après, et, par leur moyen, douze de leurs confrères tombèrent entre les mains des officiers de justice du rajah, entre autres la fille par qui l'un des sujets de ce prince avait

été attiré dans une si périlleuse embuscade. Ils furent exécutés, ainsi que je l'ai rapporté.

Nous ne serons point surpris du grand nombre de malfaiteurs qui fourmillent dans tous les cantons de l'Inde, si nous considérons l'état de dégradation civile auquel est soumise une grande portion de ses habitants. Les préjugés de caste sont trop inflexibles et trop exclusifs pour ne pas produire des effets désastreux sur le moral des populations; effets qui ne sauraient disparaître, tant que ces préjugés mêmes ne sont pas effacés. Quand les hommes sont réduits à un degré d'abjection incompatible avec la dignité de leur espèce, leurs dominateurs doivent naturellement s'attendre à subir des représailles de leur part, car celui qui sème la tyrannie est condamné à en recueillir les fruits. L'opprimé regarde l'oppresseur comme son ennemi né; et lorsque les liens qui le rattachent aux conditions de tout gouvernement dans les sociétés civilisées, sont rompus par la force de quelques coutumes arbitraires, s'il a en son pouvoir les moyens de se venger, il manque rarement d'en faire usage au gré des inspirations d'un esprit vicieux et sans frein. Dans l'Inde, des milliers d'individus sont exclus de l'association commune soumise aux dispositions de certaines lois civiles et sociales qu'on ne saurait enfreindre sans encourir la honte. Repoussés du sein de la société, et entourés comme d'un vaste réseau d'infamie, ils se précipitent bientôt dans la carrière de l'erreur et du crime. Faut-il s'étonner que, privés ainsi forcément de tout contact avec la vertu, et jetés dans

une atmosphère empestée, ils se laissent aller à la contagion, et qu'ainsi les progrès du mal continuent de s'étendre, au lieu de céder à la douce influence de la morale? Le brigandage organisé, qui, dans l'Inde, est porté au plus redoutable excès, est l'un des fruits amers de cette exclusion particulière aux lois de castes, les plus pernicieuses de toutes celles qui furent jamais introduites parmi les sociétés humaines.

Quelque temps après qu'on eut pris ces phanségars, je passai au lieu même où ils avaient tenté d'assassiner le voyageur. C'était un endroit écarté, situé sur le bord de la rivière, mais d'un aspect tellement pittoresque, que je me demandai presque avec surprise comment on avait pu le choisir pour en faire le théâtre d'un tel crime. Chaque objet, dans ces lieux, tendait à dégager l'esprit de toute pensée vulgaire, et à le transporter du spectacle de la création à la contemplation du créateur. On y voyait un mangrove élever au-dessus de l'eau ses racines flottantes, par une de ces anomalies apparentes de la nature qui inspirent autant d'étonnement que d'admiration. Cet arbre singulier est sans contredit l'une des productions les plus extraordinaires du règne végétal : il croît à la hauteur de vingt ou trente pieds, et se trouve principalement sur le bord des rivières peu éloignées de la mer, où ses racines s'abreuvent d'eau salée. On le rencontre également dans les terrains bas que viennent inonder les flots de la mer. Un nombre infini de branches latérales s'étendent de tous côtés à une grande distance du tronc; elles sont garnies de feuilles luisantes d'un vert

clair et de forme elliptique, longues d'environ un demi-pied.

Rien ne peut donner une idée de l'étrange effet que produit cet arbre quand les yeux l'aperçoivent pour la première fois. Ses racines ont l'apparence d'un filet grossier flottant à la surface de l'eau, au-dessus de laquelle le tronc s'élève de plusieurs pieds. Ce tronc lui-même donne naissance à une foule de rameaux flexibles qui retombent en berceau tout à l'entour, et qui, par leur croisement continuel, forment un réseau de verdure qu'une imagination poétique prendrait aisément pour la demeure de quelque dryade ou de quelque esprit des eaux. L'entrelacement de ces rameaux est parfois tellement serré, que le plus mince reptile peut seul glisser au travers. Ils sont fréquemment recouverts d'une couche d'huîtres, et il n'est pas rare de voir les équipages des embarcations qui passent près de là, recueillir sur ces bancs d'une nouvelle espèce une abondante provision de ce friand coquillage.

La semence du mangrove commence à germer lorsque le fruit est encore suspendu à la branche. A l'extrémité supérieure de la capsule qui la renferme, on voit pousser une fibre menue qui parvient graduellement jusqu'à la longueur de dix ou douze pouces. Cet accroissement ne cesse, dans le fait, qu'au moment où le fruit, emporté par son propre poids, se détache de la branche mère, et tombe verticalement dans la vase. La semence, dégagée de sa prison, reste alors confiée à cette terre grasse, dont la chaleur humide accélère les progrès de la germination.

Ces arbres croissent souvent en bouquets tellement touffus, qu'ils finissent par former un bois impénétrable. Sur l'une des branches de celui qu'on a représenté dans la vignette, était perché, quand je le vis, un gros adjudant, oiseau du genre grue, très-commun dans l'Inde, mais dont les Européens qui n'ont pas voyagé ne seront peut-être pas fâchés de lire la description.

Cet oiseau a cinq pieds de haut, et, lorsque ses ailes sont étendues, il atteint jusqu'à quinze pieds d'envergure. Son bec, qui prend naissance fort avant dans la tête, est d'une telle dimension, qu'il peut facilement engloutir une oie parvenue à toute sa croissance. Il a près de trois pieds de long; la tête et le cou sont entièrement nus, mais défigurés par de petites excroissances d'une chair spongieuse, semblables à des verrues, et semés par place de rares bouquets de plumes très-frisées; une longue poche tombe de l'extrémité du cou jusque sur la poitrine : elle est couverte en partie d'un court duvet, et terminée par une touffe de longs filaments, qui ressemble à une queue de cheval. Ses épaules, lorsqu'il a les ailes fermées, font une saillie considérable à l'endroit où le cou et le corps se rejoignent, et sont garnies de plumes blanches et légères; les ailes et le dos sont bleus.

A quelque distance, on prendrait ces oiseaux pour des êtres humains, en les voyant se promener çà et là sur le rivage, où ils demeurent continuellement en sentinelle, prêts à saisir tout ce que la marée peut leur apporter pour satisfaire leur vorace appétit. Ils sont

si avides, qu'ils avalent les plus grands os sans les broyer, et plus d'une fois on a retrouvé des tortues entières dans leur estomac. Ils se nourrissent indifféremment de lièvres, de rats aussi gros que des chats de petite taille, de serpents, de lézards, de grenouilles et de toute espèce de vermisseaux. Les aliments traversent si rapidement leur gosier, qu'on a vu retirer de leur corps des serpents encore vivants quelques heures après avoir été avalés. Je vis une fois un adjudant apprivoisé, appartenant à un cuisinier, dévorer tout le quartier de derrière d'un chevreau que son maître avait, par inadvertance, laissé à sa portée. Cet oiseau est naturellement timide; mais quand sa colère est excitée, il ouvre son large et formidable bec avec un air de menace, et fait entendre une voix rauque et discordante, aussi forte que le rugissement d'un ours ou d'un buffle. Ce nom d'adjudant paraît lui avoir été donné à cause du singulier effet que produit son plumage, qui, de loin, ressemble à l'uniforme d'un militaire en négligé: ce genre de tenue consiste, dans l'Inde, en un justaucorps blanc et en larges culottes de même couleur. La gravité de sa démarche, la roideur de son attitude, lui donnent assez bien la tournure d'un officier; mais, en approchant davantage, l'illusion se dissipe, et l'œil n'aperçoit plus que l'un des plus disgracieux oiseaux qui soient dans la nature.

Ces oiseaux peuvent, à juste titre, être appelés les *boueurs* de l'Inde; car, sur les côtes de la mer en particulier, ils servent à faire disparaître une immense

quantité d'immondices qui deviendraient une cause perpétuelle de contagion, si on les laissait pourrir en amas sur la terre.

C'est une idée reçue parmi les Indous, que le corps des adjudants est habité par les ames des brahmines; leur tirer un coup de fusil est, en conséquence, regardé comme le fait d'une impardonnable méchanceté : quelques personnes même affectent de croire que leur vie est protégée par un charme, et peut résister à l'influence meurtrière de la poudre et du plomb. Par déférence pour ces préjugés, les Européens s'abstiennent assez généralement de leur faire aucun mal.

CHAPITRE IX.

Les Phanségars.

Tandis que les Européens peuvent, en général, voyager au travers de l'Inde avec sécurité, grace à la crainte inspirée par la puissance et l'autorité du gouvernement britannique, l'habitant du pays ne saurait porter ses pas en aucun lieu, sans courir les plus grands périls de la part des hordes de brigands qu'on rencontre partout, depuis les plus hautes régions de l'Himalaya jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Indostan.

Ces dangers sont un des plus tristes fruits d'une législation imparfaite qui, en raison de la tolérance condamnable accordée aux malfaiteurs par les petits souverains entre lesquels est partagé ce vaste empire, laisse la foi publique exposée aux plus audacieuses infractions. L'impunité sert d'encouragement au crime,

et tant que la justice qui émane des tribunaux indiens ne verra point ses lois exécutées avec une stricte et impartiale sévérité, l'homme dépouillera son semblable avec cette férocité sanguinaire que la nature semblait n'avoir donnée en apanage qu'aux monstres des forêts.

Protégés par l'apathie générale des princes indigènes, les bandits qu'ils tolèrent exercent leurs déprédations, pour ainsi dire, en toute sécurité; et, en beaucoup d'occasions, leur dextérité extraordinaire ne peut être égalée que par la brutalité sauvage avec laquelle ils commettent leurs sanglants méfaits. Méprisés, mais craints de toutes les classes de la société, hormis de la race d'hommes désespérés dont ils font partie, la seule avec laquelle ils entretiennent quelques relations, ils se regardent comme les ennemis communs du genre humain, et, poussés par un esprit d'atroce vengeance, à l'aspect de la haine universelle dont ils sont l'objet, ils ne manquent pas de la satisfaire, chaque fois qu'ils le peuvent, par d'infames représailles.

Parmi les plus détestables bandes de brigands qui infestent l'Inde, on distingue les phanségars, qui ne sauraient, je crois, trouver leurs pareils dans aucune partie du monde, pour le sang-froid et la basse férocité qu'ils apportent dans l'exercice de leur criminelle profession. Leur système de brigandage est aussi unique qu'horrible. Pour eux, un vol ne va pas sans un meurtre, et il est extrêmement rare que la victime parvienne à s'échapper.

Ces voleurs tirent leur nom de *phanségars* de l'instrument qui leur sert à commettre leurs assassinats. *Phanségar* signifie étrangleur, et l'arme qu'ils emploient est le phansi ou nœud coulant, qu'ils jettent subitement autour du cou de ceux qu'ils veulent dépouiller, et à l'aide duquel ils les étranglent. Par cet abominable moyen, leurs victimes sont dans l'impossibilité de se relever ou de crier; car la compression que le nœud produit autour du gosier suffit pour empêcher la voix d'arriver jusqu'aux lèvres. Ils s'emparent ainsi de leur butin sans résistance et avec peu de chance de se voir découverts, puisqu'ils agissent invariablement d'après cette maxime : « que les morts ne parlent point. »

Il est à remarquer que ces bandes n'appartiennent à aucune caste en particulier, mais se composent également d'Indous et de mahométans, de parias et de chaudessahs : des brahmines même en font fréquemment partie. Ce mélange provient de l'habitude où sont ces brigands d'épargner les enfants des malheureux qu'ils dépouillent après les avoir assassinés. Ils prennent soin de ces pauvres petits, et leur donnent une éducation conforme à leur horrible genre de vie; ce qui explique l'étrange pêle-mêle de leur association. Il arrive quelquefois cependant que des brahmines, dégradés par leur propre classe, se joignent volontairement à eux; mais ce cas est très-rare.

Le nombre d'individus qui forment une bande varie depuis douze jusqu'à soixante et soixante-dix. Ils commettent toujours leurs brigandages loin de l'endroit

qui leur sert de repaire commun, et dont ils restent souvent absents plusieurs mois, ne retournant chez eux que pour dépenser, dans les plus infames débauches, l'argent mal acquis qu'ils ont retiré de leur butin. Leurs victimes sont d'ordinaire les voyageurs que le hasard amène sur la route. Déguisés en pèlerins, ou sous l'apparence de quelques familles qui se rendent vers un canton éloigné, ils savent, par leurs manières simples et pacifiques, endormir la défiance de l'imprudent qui, dans la sécurité où il est plongé, devient aisément leur victime. Chaque compagnie d'assassins a un chef auquel elle obéit scrupuleusement. Ce chef dirige toutes les opérations, mais n'y prend généralement aucune part active, excepté lorsqu'il est question de reconnaître les lieux, et dans les occasions moins hasardeuses qui réclament plus d'astuce que de courage et de promptitude d'exécution.

Quand ils sont de service pour quelque expédition, ils ont coutume de se séparer en troupes de huit à douze individus, qui se subdivisent encore en fractions de deux ou trois, et qui restent toujours soigneusement en vue l'une de l'autre, afin de profiter immédiatement de toute rencontre accidentelle qui pourrait favoriser leurs projets sanguinaires. Ils se rassemblent alors en un moment, et, grace à leur nombre, ils réduisent sans peine leurs victimes à un éternel silence. Ces diverses divisions, dont se compose le corps principal, ont soin, en pareil cas, de le suivre à des distances rapprochées : ainsi, lorsqu'une troupe a besoin de renfort, elle en obtient à l'instant, et ils ont, pour

communiquer entre eux, une sorte de signaux télégraphiques, connus d'eux seuls, par lesquels leur chef est aussitôt informé de tous leurs mouvements.

Ces bandits se rejoignent souvent comme par hasard dans de petites villes, dans des villages, où ils unissent leurs forces suivant que l'occasion l'exige; mais ils commettent plus habituellement leurs meurtres dans les lieux éloignés de tout endroit fréquenté, où ils courent peu de risque de voir troubler leurs opérations. Ils ont avec eux un certain nombre d'enfants de différents âges, dont la présence écarte d'eux tout soupçon. Ces petites créatures, n'ayant aucune idée de leurs manœuvres, ne sauraient les trahir par leur babil indiscret, et leur innocence est en général, pour le voyageur, la garantie présumée de sa propre sûreté. Avant de commettre un assassinat, les phanségars ont soin d'éloigner du lieu de la scène leurs jeunes compagnons.

Deux ou trois d'entre eux se postent quelquefois en sentinelle dans un choultry, et, dès qu'une victime vient à paraître, ils en informent aussitôt leurs camarades; ces derniers arrivent alors un à un, déguisés en voyageurs, lient conversation ensemble comme s'ils étaient parfaitement inconnus l'un à l'autre, et lorsqu'ils ont banni toute espèce de crainte de l'esprit du confiant étranger, ils consomment leur crime pendant son sommeil. D'autres fois, ils l'éveillent brusquement, et au moment où il se redresse en sursaut, ils lui jettent un nœud autour du cou, et l'étranglent.

Un voyageur isolé n'est jamais attaqué par moins

de deux phanségars; et si ceux-ci rencontrent la moindre résistance, un troisième arrive toujours à leur aide: mais telle est l'habileté qu'ils déploient dans leur sanglante profession, qu'ils ne courent que peu de risque de voir échouer leurs entreprises.

La manière habituelle dont ils pratiquent leurs assassinats est celle-ci : tandis que leur victime est en pleine sécurité, quelqu'un de la troupe lui passe subitement au-dessus de la tête un nœud formé avec un mouchoir tordu ou une bande de mousseline claire, et, après l'avoir glissé adroitement autour du cou, il le serre aussitôt de toute sa force. Au même instant, un de ses compagnons frappe par derrière à l'endroit du jarret le malheureux qui lutte contre la mort, l'oblige à tomber en avant, et accélère ainsi l'acte de la strangulation. Lorsque la personne assassinée est étendue sur la terre, ils lui donnent de violents coups de pied dans les tempes, jusqu'à ce que ses souffrances soient arrivées à leur terme, ce qui a généralement lieu dans l'espace d'une minute. Toute l'opération s'exécute avec tant de promptitude et d'adresse, qu'il n'est pas au pouvoir de la victime d'opposer la plus légère résistance, et quelle que soit d'ailleurs sa force, elle ne lui est d'aucun secours contre ces hommes si profondément versés dans la science du meurtre.

Ces monstres agissent avec tant de prudence qu'ils ne commettent jamais leurs vols, dont le meurtre est l'invariable complément, ainsi que je l'ai déja dit, sans avoir au préalable pris les plus minutieuses précautions pour se mettre à l'abri de toute surprise, et pourvu,

par tous les moyens que peut suggérer la prévoyance humaine, au danger de manquer leur coup. On les a vus suivre leur victime pendant plusieurs semaines, avant de trouver l'occasion de la frapper, et leur patience en pareil cas ne peut être comparée qu'à la lâche férocité avec laquelle ils exécutent à la fin leur crime. Aucune considération divine ou humaine ne peut les détourner de leur atroce profession, et la vie de leurs semblables est de si peu de valeur à leurs yeux, qu'ils la prennent souvent pour les misérables haillons qui couvrent le corps du plus pauvre voyageur. Si quelqu'un vient à passer sur la route avant que le cadavre de leur victime en ait été enlevé, ils jettent un drap par-dessus, et se mettent à pousser des gémissements lamentables, comme s'ils déploraient la perte de quelque parent; ou bien encore, l'un d'entre eux se laisse tomber et se tord sur la terre, comme dans les angoisses de l'agonie, afin de distraire l'attention des passants importuns de l'objet de leurs prétendus regrets. Quand les circonstances le permettent, ils accomplissent d'habitude leur œuvre de sang à la portée de quelque jongle, et, comme je l'ai rapporté plus haut, loin de tout chemin fréquenté. Ils cherchent de préférence le voisinage d'un nullah, ce qui leur donne le moyen de faire disparaître le corps plus aisément; mais, autant que possible, ils enterrent celui-ci dans un endroit écarté, là où la nature du sol, légère et sablonneuse, favorise la célérité qu'ils doivent apporter dans toutes leurs opérations. Ils y creusent à la hâte une fosse dans laquelle ils jettent

le cadavre, la tête en bas, après l'avoir mutilé d'une horrible manière. Ils lui font partout de larges entailles, pour l'empêcher de se gonfler, et de soulever ainsi la terre qui le couvre, ou de produire de faibles craquements qui pourraient attirer les chakals, ainsi que d'autres animaux carnassiers, et dévoiler leur crime aux yeux des passants. Quelquefois, quand la nécessité de se hâter ne leur permet pas de creuser un trou assez grand ni assez profond, ils replient les jambes et les cuisses en-dessous du corps, après en avoir coupé les articulations, et comblent ensuite la fosse avec précipitation. Mais, lorsqu'ils n'ont à craindre aucune interruption, les meurtriers dressent assez souvent une tente au lieu même de l'inhumation, et célèbrent un festin au-dessus du cadavre qu'ils viennent d'ensevelir d'une manière si lugubre et si peu cérémonieuse.

La prudence calculée de ces assassins, dans des circonstances si révoltantes pour notre nature, forme un caractère distinctif de leur système de brigandage. Ils semblent ne négliger aucun des moyens qui peuvent servir à cacher leurs crimes sous le voile d'un profond mystère; ils préparent toutes choses avec une prévoyance presque philosophique; et leurs mesures, pour échapper au danger d'être découverts, sont si bien prises, qu'il est tout à fait impossible de retrouver leurs traces dans la carrière de sang qu'ils parcourent.

Lorsqu'ils ont commis un meurtre dans un lieu peu favorable à l'inhumation de leur victime, ils enferment le corps dans un sac, et le jettent au fond d'un

puits, ou le cachent dans quelque réduit solitaire d'un jongle voisin, à l'abri des vautours, des chakals et des autres bêtes sauvages, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un endroit plus commode, où ils le transportent et l'enterrent de la façon que j'ai décrite. Si, par hasard, un chien accompagne la personne assassinée, ils ne manquent jamais de le tuer, de peur que le fidèle animal ne fasse découvrir le corps de son maître. Ils exercent leur détestable métier dans un esprit tellement systématique, que, s'il leur arrive d'omettre la moindre particularité des réglements établis parmi eux, les phanségars Indous croient avoir commis une offense envers la divinité sanguinaire qui reçoit chaque jour leurs hommages, et s'empressent de l'expier par des offrandes sur ses autels. Ils regardent comme une action méritoire de présenter à leur dieu une portion des trésors qu'ils ont achetés par la mort de l'un de leurs semblables, et, en vérité, on ne peut s'étonner qu'ils se réconcilient avec l'habitude de répandre le sang humain, s'ils se persuadent en effet que la divinité qu'on leur a enseigné à honorer comme la source première de toutes choses, peut accepter, en tribut de reconnaissance et d'adoration, d'aussi abominables offrandes.

Bien que les phanségars attaquent le plus ordinairement les voyageurs isolés, on les a vus détruire des caravanes de huit ou dix personnes. Quelquefois le gain qu'ils retirent de leurs excursions est très-considérable; en d'autres occasions, il est si mince, qu'il peut à peine servir à leur procurer les premières né-

cessités de la vie, durant leurs tournées aventureuses. Dès qu'ils ont rassemblé leur butin, on en fait le partage régulier : la plus grosse part est mise en réserve pour les Polygars, petits princes qui tolèrent leurs brigandages, et qui reçoivent ainsi une rémunération libérale de la protection qu'ils leur accordent. Une autre portion est destinée aux offrandes pieuses qu'ils ne manquent jamais de faire au retour d'une expédition heureuse; et les prêtres, avec une lâche avidité qui n'est surpassée que par celle des donateurs, se font largement payer leurs bons offices auprès des dieux que les brigands désirent se rendre favorables.

Après qu'on a prélevé sur le butin ces deux importantes parts, le reste est partagé dans de certaines proportions, suivant la validité des prétentions de chacun. Le chef, étant considéré comme l'ame de l'association, a droit à une double part; celui qui a jeté le nœud coulant et opéré la strangulation de la victime, reçoit une part et demie; il en est de même de celui qui a mutilé le corps. On donne une part entière à chacun de ceux qui se trouvaient présents à l'assassinat, mais sans y jouer un rôle actif, et une demi-part à ceux qui n'en étaient pas témoins. Ce partage se fait avec une telle régularité, qu'il n'en résulte jamais ni querelles, ni murmures. Chaque individu dispose de sa portion comme il lui plaît, et la vend en général au premier amateur venu pour le douzième de la valeur. Afin d'écarter tout soupçon, ils ont soin de ne s'en défaire qu'à des endroits éloignés du théâtre de leur crime.

La raison que donnent ces assassins pour mutiler et enterrer les corps de ceux qu'ils ont tués, est celle-ci : ils rapportent qu'une certaine déesse, à laquelle ils rendent un culte spécial, avait coutume de les débarrasser du soin d'inhumer les cadavres de leurs victimes, en les dévorant, ce qui mettait les meurtriers à l'abri du danger de se voir découverts.

Un jour, après avoir dépêché un voyageur pour l'autre monde, on laissa, comme d'habitude, le corps sans sépulture. Un des phanségars s'étant retourné par mégarde, aperçut la divinité carnivore occupée à s'en repaître. Irritée de voir sa voracité exposée aux regards indiscrets, elle fit le vœu (et les vœux des divinités païennes sont irrévocables) de ne plus dévorer à l'avenir un seul des corps tués par les phanségars, leur audacieuse curiosité les ayant rendus indignes de sa protection. Cependant, pour compenser jusqu'à un certain point le patronage qu'elle leur retirait, elle voulut bien arracher un des crocs de sa céleste mâchoire, et la leur donner en guise de pioche, leur promettant que jamais cet outil ne s'userait. Ensuite elle ouvrit son flanc divin, et en retira une côte qu'elle leur donna également en guise de coutelas, lequel ne devait jamais perdre son fil, n'importe avec quels matériaux terrestres il fût mis en contact. Enfin, après qu'elle leur eut fait ces dons généreux, elle se baissa, et, détachant la bordure de sa robe, elle la leur donna encore comme un moyen infaillible de strangulation contre leurs victimes. C'est sur cette tradition bizarre que s'appuient les phanségars pour

colorer d'une sanction divine les horribles attentats qu'ils commettent tous les jours contre la sécurité sociale.

Telle est l'aberration morale de ces misérables, qu'ils n'attachent même aucune idée de dégradation à leur barbare profession. Quand on leur demande comment ils peuvent se rendre coupables d'un crime aussi horrible que celui de verser le sang humain, leur unique réponse est celle-ci : « Mon père et ma « mère étaient phanségars, je fais ce qu'ils m'ont « appris à faire. De quoi voulez-vous que je vive, si « j'abandonne le seul métier que je sache? »

Ils n'admettent pas un instant qu'il y ait plus de mal à tuer un homme qu'à tuer une bête brute; et, comme ils sont fatalistes, quand on parvient à les saisir, ils ne témoignent pas la moindre crainte du supplice. Pour eux, le moment fatal est venu, voilà tout ce qu'ils comprennent, et ils en concluent que ce qui leur reste à faire est de préparer leur ame à envisager la mort sans faiblesse, et de se soumettre sans murmure à la destinée qui attend tout homme ici-bas, sous une forme ou sous une autre.

Un phanségar, quand il est pris, n'hésite pas à avouer ses meurtres; il les dénombre sans rougir; il tire une vanité sauvage de la célébrité qu'il a pu acquérir dans sa tribu par son adresse à lancer le fatal cordon.

CHAPITRE X.

Les Phanségars. Continuation.

Les phanségars élèvent leurs enfants dans leur métier, à moins que ceux-ci n'y soient impropres par suite d'un vice de conformation ou de la faiblesse de leur constitution. Dans ce cas, on les abandonne à leurs penchants, qui les conduisent assez généralement à vivre dans une inaction complète.

Le mode d'initiation est progressif. Quand un enfant mâle a atteint l'âge de dix ans, on lui permet, pour commencer, de marcher à la suite d'une expédition. On a eu soin, dès qu'ont jailli les premières lueurs de son intelligence, de familiariser ses regards avec toutes sortes d'actes de cruauté, même en dehors de l'exercice de la profession commune. Enfin, quand il s'agit de lui ouvrir la carrière, on le place sous la conduite d'un *ustède,* espèce de tuteur choisi ordinai-

rement parmi ses plus proches parents. On lui enseigne à respecter ce guide et à lui obéir en tout. Il commence par remplir à son égard tous les devoirs domestiques, porte ses vêtements, fait ses commissions, prépare sa nourriture, blanchit son linge, etc. Quelquefois c'est le père qui se charge de l'éducation de son fils, et celui-ci n'en est pas moins soumis, car, dans l'un et l'autre cas, son obéissance doit être entièrement passive.

Si l'enfant est questionné en chemin par quelque voyageur, sa leçon est si bien faite qu'il ne laisse pas échapper le plus petit signe capable de faire reconnaître les desseins et les habitudes de ses compagnons. Il leur prête des motifs toujours plausibles, et cela avec cette ingénuité de l'enfance qui détourne toute défiance. Il passe ainsi son chemin sans encombre; d'ailleurs, si le voyageur venait à se douter de quelque chose, comment vérifier ses soupçons? Les phanségars ont toujours soin, à la moindre alerte, de changer de route et de se mettre promptement à l'abri des regards trop scrutateurs. C'est un point fondamental de leurs réglements, de ne jamais s'exposer à être découverts aussi long-temps qu'ils peuvent l'éviter. Ils sont si fidèles observateurs de cette règle, que l'appât du gain, quelque grand qu'il soit, ne peut les déterminer à l'enfreindre, pour peu qu'ils y voient du danger. Au reste, la protection qu'ils trouvent dans d'autres brigands, les Polygars, les garantit, en beaucoup de circonstances, contre toute molestation.

L'enfant qui subit son initiation apprend à consi-

dérer son intérêt comme opposé à celui de la société, qui le déteste, et avec laquelle il doit, par conséquent, vivre dans un état d'hostilité perpétuelle. Oter la vie à son semblable, n'est pas plus un crime, lui dit-on, que tuer un reptile qui rampe sous ses pas et menace de le piquer s'il passe auprès de lui. On ne lui permet pas tout de suite d'assister au meurtre des voyageurs. Tandis que le coup se fait, on a soin de l'envoyer à quelque distance avec les éclaireurs de la troupe. On craint que la première vue de ce spectacle ne révolte en lui l'humanité compatissante, et ne le détourne de la carrière qu'il s'agit de lui faire entreprendre. On l'accoutume d'abord à contempler de sang-froid un corps mort, et ce n'est que par des transitions insensibles qu'on en vient à lui dévoiler l'horrible mystère de sa profession. En attendant, on lui donne une légère part du butin, pour exciter en lui l'appétit du meurtre. Il apprend ainsi à désirer le moyen en goûtant le résultat. Peu à peu on le laisse prendre une part plus active aux préparatifs de l'assassinat, et enfin on lui permet d'en être témoin; mais ce n'est que quand il a atteint l'époque de la virilité qu'il est définitivement admis à user du fatal cordon. Il ne lui faut pas moins de huit à dix ans d'épreuves pour arriver là.

Quand le moment est venu, son *ustède* lui fait présent d'un *dhoute* (cordon à nœud coulant) : c'est le signe de son industrie future et de la fin de son noviciat; c'est son diplôme de meurtrier en titre. On choisit, pour la remise du *dhoute,* un jour de bon augure; c'est ordinairement celui de la grande fête de

Dusserah. Quand tous les préparatifs sont faits, le tuteur prend son pupille à part et lui offre un cordon neuf, en lui faisant promettre solennellement d'user avec adresse et prudence de cette arme qui doit pourvoir à sa fortune future, et dont le sage emploi, d'ailleurs, est une condition de sa sûreté personnelle. Du moment qu'il a reçu le *dhoute*, un jeune homme est affranchi de toute dépendance, et rien ne l'empêche d'essayer son adresse d'*étrangleur* à la première occasion qu'il rencontre.

Un phanségar conserve durant toute sa vie la plus grande vénération pour le tuteur qui l'a initié aux abominables mystères de sa vocation. Toutes les fois qu'il le revoit, après une absence, il lui touche les pieds en signe de respect profond; souvent il partage avec lui le butin, fruit d'une heureuse excursion. Quand son Mentor devient vieux et incapable de gagner sa vie, il prend soin de lui avec une sollicitude qui ferait honneur à de moins grands criminels, et ne l'abandonne que quand la mort vient les séparer.

Le système d'éducation des phanségars est si progressif et si excitant, les avantages qu'elle offre en perspective sont si séduisants, l'émulation est si vivement éveillée, la carrière des aventures s'y peint en couleurs si romanesques, que leur cœur s'ouvre insensiblement à l'amour des choses qui révoltent le plus la nature humaine, et qu'ils conçoivent pour leur détestable métier un attachement dont rien au monde ne peut les détourner. Quelques-uns de ces hommes ont été incorporés dans les armées de la Compagnie, mais

aucun d'eux n'a renoncé irrévocablement à son premier genre de vie, et tous sont retournés à leur profession aventureuse dès qu'ils ont pu en trouver l'occasion.

Les phanségars ne quittent pas le service de la troupe, même quand l'âge a voûté leur taille et affaibli leur bras. Ils font alors l'office d'éclaireurs, d'espions; ils attirent le voyageur par quelque histoire lamentable, dans les lieux écartés, où il périt ignoré et loin de tous les regards humains. Les vieux servent les jeunes, préparent la nourriture, et se livrent à toutes les occupations domestiques auxquelles ne peuvent vaquer les membres actifs de la société. Du reste, les liens qui les unissent les uns aux autres sont si étroits qu'aucun d'eux ne cherche à s'élever dans une sphère sociale moins criminelle et moins abjecte. Ils resserrent encore ces liens par des mariages qui créent des relations de parenté entre tous les membres de cette race étrange.

Cependant, en dépit de leur vie déréglée, les phanségars trouvent souvent à se marier dans des familles qui passent pour respectables. Il est vrai que les femmes, dans l'Inde, n'ont pas coutume de s'enquérir scrupuleusement de la réputation des hommes qu'elles se proposent de prendre pour époux. Du reste, les femmes de ces brigands ignorent rarement leurs expéditions, et, bien qu'elles ne les aident pas à commettre leurs crimes, elles en goûtent les résultats avec autant de satisfaction que s'ils étaient gagnés par des moyens honnêtes. Enfin, on se garde bien d'admettre dans la

communauté des personnes étrangères d'un âge mûr, à moins d'avoir soumis, au préalable, leur discrétion et leur fidélité aux plus rudes épreuves.

Ce qu'il y a de plus odieux dans la vie des phanségars, c'est qu'ils étranglent souvent leurs victimes par pure inhumanité ou pour exercer leur adresse, sans même avoir pour excuse la tentation de les voler. Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'indifférence avec laquelle ils se voient mettre au ban de l'humanité. Ils n'hésitent pas à convenir qu'ils ne sont autre chose que des brutes à face humaine, n'usant de leur raison que pour se rendre plus redoutables à la société; ils se comparent sans honte aux tigres, qui ne font que suivre un penchant irrésistible et remplir le but de leur création, en faisant leur proie des autres animaux; déduction logique, digne en tout de la profession immorale de ces brigands. D'ailleurs, ils se justifient en soutenant que les individus qu'ils étranglent étaient prédestinés à périr par un meurtre, et que pour eux, ils ne sont que les exécuteurs des décrets de la destinée. C'est un article de foi parmi eux qu'ils sont mis au monde pour être Étrangleurs, de même que certaines gens pour être étranglés; aussi sont-ils fort surpris de s'entendre appeler assassins. En un mot, je le répète, ils sont fatalistes et croient obéir, dans toutes leurs actions, à l'impulsion d'une invincible nécessité; aussi ne faut-il pas s'étonner si le remords est étranger à leurs cœurs.

Ils contemplent avec un imperturbable sang-froid les tourments de leurs victimes, et font même de leurs contorsions un objet de plaisanteries grossières. Comme

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by W. J. Cooke.

Printed by J. Yates.

toutes les classes d'hommes livrées à un genre de vie condamné par les lois, les phanségars poussent à l'extrême la licence des mœurs. Les fruits de leurs rapines sont consommés incontinent en honteuses orgies. Ils ne partent pour une nouvelle expédition que quand il ne leur reste plus rien. L'ivresse est leur état habituel. Ils n'y font trève que dans les intervalles où ils sont en quête d'un butin; alors leurs habitudes de prudence leur interdisent tout ce qui pourrait leur occasionner le moindre risque d'indiscrétion. Ils séjournent communément à l'entrée d'un jongle, près d'une rivière ou d'un étang, afin de pouvoir faire leurs ablutions, et dans le voisinage de quelque temple consacré à leur divinité favorite. C'est là que leurs femmes et leurs filles, qui prennent rarement part à leurs brigandages, vont jouir des plaisirs d'un bain matinal, ou accomplir les purifications prescrites par leurs croyances. Dans ces retraites romantiques, ils vivent ensemble, loin de la société honnête qui les méprise; mais comme ils ont toujours soin de n'exercer leur horrible métier qu'à une certaine distance de leur demeure, ils n'inspirent aucune crainte aux habitants du pays qui les avoisine. Cette tactique de leur part a pour but d'épargner à leur foyer domestique les investigations des officiers de la justice; aussi, quand un individu de cette race tombe dans leurs mains, c'est toujours aux environs du théâtre du meurtre qu'il est pris.

Les phanségars ne composent leurs troupes que d'hommes seuls. Quelquefois, pourtant, ils admettent des femmes, et même leur permettent de se servir du

dhoute, ainsi qu'on l'a vu plus haut dans le récit de la tentative commise contre le voyageur courg. Un de leurs stratagèmes est de faire placer sur un lieu de passage une jeune fille dont la beauté et les adroits récits de misère intéressent le voyageur sans défiance et l'attirent dans un guet-apens. S'il est à cheval, la traîtresse lui persuade bientôt de le prendre en croupe avec lui; puis, au moment opportun, elle lui jette son nœud coulant autour du cou, saute à bas du cheval, entraîne le malheureux à terre et l'étrangle.

Il existe encore dans l'Inde d'autres tribus de voleurs non moins nombreuses que les phanségars, mais dont aucune ne pousse aussi loin les habitudes sanguinaires. Les Pindaries, devenus si formidables dans ces dernières années qu'il a fallu une armée pour les réduire, sont aujourd'hui sinon entièrement, du moins à peu près détruits. Mais on a encore à redouter une race de brigands audacieux dans les Bhills, tribu montagnarde qui habite les contrées montueuses de Candeisch, de Malwa et de Rajpoutana. Placés, comme ils l'ont toujours été, sous le joug des gouvernements despotiques, et rejetés par eux du sein de la société civile; privés de toute protection, de tout encouragement; livrés comme une proie aux officiers fiscaux les plus subalternes qui se faisaient un jeu de leur vie; se regardant comme une race méprisée et proscrite; abrutis par une déplorable ignorance; imbus des erreurs grossières de la sorcellerie; soumis aveuglément aux caprices de leurs propres chefs; exposés à des privations extraordinaires, aux poursuites meur-

trières des autres hommes, aux attaques des bêtes féroces dont ils partagent les sombres retraites, les Bhills pouvaient-ils ne pas devenir les ennemis jurés de l'ordre, de la paix, et du genre humain ?

Ces hommes se sont adonnés au brigandage comme à leur unique moyen de vivre; et, se voyant l'objet du mépris et de la persécution, ils ont obéi à une impulsion naturelle en cherchant à venger leurs injures. Le temps a amalgamé leurs habitudes d'existence et leurs ressentiments avec leurs superstitions, au point qu'ils en sont venus à croire que la nature les a créés pour faire leur proie de leurs voisins. « Je suis un voleur maharedas, » telle est la réponse ordinaire d'un Bhill pris en flagrant délit. Et si la promesse d'une réforme lui est arrachée par la crainte du châtiment, elle est toujours renfermée dans les limites d'un temps donné, de sorte que c'est plutôt une trève qu'une garantie de bonne conduite ultérieure. Cependant, à en juger par les progrès de cette tribu depuis qu'elle est passée sous l'autorité du gouvernement anglais, on est porté à croire à la réforme graduelle et complète de son caractère et de son genre de vie. Les hommes qui en font partie, malgré leurs habitudes de rapine, ne sont pas sanguinaires. Quant aux femmes, dont l'influence est grande sur ces hommes, leur naturel est fort doux, et beaucoup d'entre elles se font remarquer par leur intelligence et leur amour du travail.

Les Bhills conservent au milieu de leur rapacité certaines idées d'honneur. Leur fidélité à ces idées

est tellement notoire, qu'un voyageur n'hésite jamais à se mettre sous leur protection. Avec un Bhill pour guide, on peut parcourir tous les districts habités par cette tribu, sans avoir à craindre la moindre molestation. Celui d'entre eux qui oserait vous dépouiller, en pareil cas, serait à l'instant mis à mort par ses camarades. Du reste, ils déploient une adresse extraordinaire dans leurs larcins. Ils savent pratiquer un trou dans le mur d'un *bungaló*, et extraire tous les objets mobiliers d'un appartement si subtilement, qu'ils enlèvent jusqu'aux couvertures d'un lit sans éveiller la personne qui l'occupe. Quand ils pénètrent dans une maison ou dans une tente, c'est toujours nus, et le corps si bien frotté d'huile qu'il est presque impossible de les saisir. En outre, ils ont soin d'attacher à chacun de leurs bras une lame de couteau bien affilée, de sorte que quiconque les empoigne dans l'obscurité est aussitôt contraint de les lâcher; aussi les prend-on rarement.

Un officier de ma connaissance faillit trouver la mort en voulant se rendre maître d'un Bhill qui le volait. Le fait se passa dans les environs de Guzarate. Cet officier dormait dans sa tente, quand tout à coup il se réveilla, croyant sentir qu'on tirait légèrement sa couverture; pour s'assurer si quelqu'un était réellement auprès de son lit, il feignit de se rendormir et de ronfler. Le mouvement de sa couverture ne tarda pas à se reproduire avec un peu plus de force. Convaincu qu'il y avait un voleur dans ses environs, il sauta à bas de son lit. Un Bhill, au même instant, se

leva et se mit en devoir de fuir par une ouverture qu'il avait pratiquée dans la toile de la tente. L'officier, homme alerte et robuste, empoigna le voleur par les talons et le fit tomber. Il voulut le saisir ensuite par le bras, mais une blessure soudaine le força de lâcher prise. En un clin d'œil le Bhill fut sur ses pieds et courut de nouveau vers l'ouverture. Mon ami, perdant de vue sa blessure, fit un second effort pour s'emparer de son visiteur suspect. Mais celui-ci détachant une des lames qu'il portait aux bras, l'en frappa au visage et parvint à s'échapper, le laissant la joue ouverte et baigné dans son sang. La blessure était tellement dangereuse que le malheureux officier fut pendant plusieurs jours en danger de mort.

CHAPITRE XI.

Le Chien sauvage. — Le Rajah Courg.

A une halte que nous fîmes dans un village, sur la route de la capitale du pays de Courg, un indigène offrit de me vendre un chien sauvage des ghauts, que j'examinai avec curiosité. Cet animal avait été pris récemment et mis dans une cage; aussi son air était-il sombre et féroce. Il était de la taille d'un chien de chasse de la petite espèce, avec une tête étroite, allongée, et une queue longue et très-velue. L'ouverture des mâchoires était placée beaucoup plus avant dans le crâne qu'aux autres espèces de chiens connues. Par suite de la prolongation du front, les yeux paraissaient très-rapprochés du museau, ce qui ajoutait encore à sa physionomie repoussante. Quand on approchait de sa cage, il faisait entendre un grognement sauvage accompagné de signes de frayeur, et si on lui

jetait un morceau de viande, il le dévorait à l'instant avec une sorte de rage.

Je refusai l'emplette, connaissant la difficulté d'apprivoiser ces sortes d'animaux, surtout quand ils sont pris à un certain âge. Même quand on les prend tout petits, ils ne dépouillent jamais leur férocité naturelle.

Ces chiens sauvages se réunissent en troupes pour chasser le gibier. Ils détruisent ainsi les daims, les sangliers et les buffles. On prétend même qu'ils donnent la chasse au tigre, l'entourent, et lui font jaillir dans les yeux leur urine, à l'aide de leur queue touffue. Tandis que le tigre se débat contre la douleur que lui cause l'âcreté de cette sécrétion, ils se jettent en masse sur lui et en font aisément leur proie. Si je rapporte cette particularité, c'est, je dois le dire, d'après le témoignage des indigènes, qui la citent comme un fait notoire et généralement admis.

Ces animaux ont les ongles extrêmement forts et aigus, et présentant une certaine analogie avec les griffes de la race féline. Grace à ces armes naturelles, à leur grande force et à leur férocité, ils sont redoutables même aux bêtes les plus indomptables des forêts. Quand ils ont fait une proie, ils ne manquent jamais de lui arracher les yeux; aussi attaquent-ils toujours leur ennemi par la tête.

Quoiqu'ils ne soient pas très-rapides à la course, telle est leur patience et leur force contre la fatigue, qu'ils suivent facilement la piste de leurs victimes au travers des jongles, sans désemparer, jusqu'à ce qu'elles tombent d'épuisement en leur pouvoir. Ils font, de

cette manière, un horrible carnage parmi les troupeaux d'animaux paisibles. On les a vus aussi, pressés par la faim, attaquer les voyageurs; mais le bruit des armes à feu les épouvante tellement qu'il suffit d'un coup de pistolet chargé à poudre pour les mettre en fuite.

On rencontre ces chiens dans la plupart des contrées montagneuses, mais surtout, à ce que l'on dit, dans les ghauts (défilés) de l'ouest. On ne connaît que peu de chose de leurs mœurs particulières, et je doute que cette espèce ait été jusqu'ici observée par les naturalistes d'Europe. Cela vient de ce qu'on en rencontre rarement les individus, et de ce qu'il a été impossible de les réduire à l'état de domesticité. Les indigènes en ont grand'peur, et racontent à leur occasion une foule d'histoires fabuleuses. C'est toujours avec joie qu'ils en prennent et en détruisent quelques-uns.

L'animal qui me fut offert, comme je l'ai dit plus haut, avait été pris au piége, et sans doute il ne tarda pas à être tué, si son maître n'eut pas la chance de trouver un acheteur mieux disposé que moi. La voracité de son captif était un trop lourd fardeau pour le budget d'un pauvre Indou.

Nous arrivâmes, sans autre aventure, dans la capitale du rajah, qui nous accueillit et nous fêta avec une magnificence et une hospitalité dignes en tout d'un prince libéral et éclairé.

Nous avions choisi un endroit commode pour dresser nos tentes, à environ une petite demi-lieue de la

ville. Dès le lendemain matin, nous reçûmes la visite d'un officier du rajah qui nous remit un message fort poli de la part de son maître. C'était une invitation de nous rendre à son palais le jour suivant. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Le prince nous reçut dans une grande salle d'audience où il tenait habituellement ses levers, et où se traitaient, dans le fait, toutes les affaires de son gouvernement. Autour de cette vaste pièce étaient suspendus les portraits de plusieurs personnages anglais qui s'étaient distingués dans l'Inde, entre autres ceux de lord Clive et du colonel Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington. L'ameublement était élégant et composé de produits de l'industrie européenne réunis avec profusion. Des fusils et des pistolets anglais, dans leurs boîtes, étaient placés en divers endroits de la salle. Les boîtes étaient ouvertes pour que les visiteurs pussent juger de l'origine de leur contenu.

Le rajah était un bel homme dans la force de l'âge. Il avait un regard vif et perçant qu'il fixait sur son monde au point de le rendre embarrassant. Sa réputation était celle d'un bon prince, et il me parut confirmer dans sa personne cette comparaison fort juste d'un de ses compatriotes : « Le cœur d'un homme « excellent ressemble à la noix de coco, qui, bien que « rude à l'extérieur, contient une liqueur d'une fraî- « cheur et d'une saveur délicieuses. »

Il semblait particulièrement jaloux de nous montrer sa prédilection pour les produits de l'ébénisterie anglaise. Il recevait avec un plaisir non dissimulé nos

compliments sur son bon choix, et il était beaucoup plus au courant que nous des noms des célèbres artisans européens dont il rassemblait, par goût, les ouvrages autour de lui. Il avait des glaces très-belles, et cinq ou six pianos de Clementi, dont il détaillait les qualités comme si ce grand maître eût visité sa cour et lui eût dévoilé tous les mystères de la science harmonique. Il était surtout fier de ses fusils, à côté desquels il avait, néanmoins, fait placer deux ou trois arquebuses indigènes d'un travail très-soigné, comme pour montrer l'adresse et les talents des ouvriers du pays en ce qui touchait l'ornement des armes, tout en reconnaissant leur infériorité sous le rapport de la construction.

Le rajah conversa quelque temps avec nous, et nous congédia ensuite, en nous invitant à réitérer nos visites aussi souvent que cela nous serait agréable. Le lendemain matin, nous allâmes nous promener dans une espèce de parc où il nourrissait un grand nombre d'animaux rares et curieux, parmi lesquels nous remarquâmes deux daims de la petite espèce de Ceylan, les plus jolies bêtes que j'eusse jamais vues. Ces daims n'étaient pas plus grands que des renards ; leur pelage était d'un brun rougeâtre, parsemé de taches plus claires. Ces petits animaux, par leur gentillesse, méritaient bien de faire l'amusement d'un roi. Cette espèce de daims est la plus petite du genre cerf; elle est dépourvue de cornes, et présente de grandes analogies avec le *cervus guineensis* de Linné. Ils abondent dans l'île de Ceylan. On ne peut se faire une idée de

Drawn by W. Daniell R. A.

Engraved by J. Stephenson.

Printed by J. Rose.

l'exquise délicatesse de leurs formes. Leurs jambes, fines et élégantes, ne sont pas plus grosses que le doigt d'une jolie femme. Leur chair est regardée comme une friandise et passe pour être très-saine. On les prend au piége, en grand nombre, dans l'intérieur de l'île, et chaque jour on en conduit à Colombo et dans les autres villes, où on les vend, comme objets d'agrément, pour environ deux schellings (2 fr. 40 c.) par tête. Dans la péninsule on les regarde comme une rareté, et on les recherche bien plus pour la beauté de leurs formes que pour le goût de leur chair, quoiqu'elle soit supérieure à celle de toutes les autres espèces de daims. Le rajah en possédait plusieurs dont il faisait grand cas. Il avait, au surplus, un goût prononcé pour les animaux. Ceux dont il est question, et que l'on nous fit voir, étaient si privés qu'il était facile de les approcher à quelques pas de distance sans les effaroucher aucunement.

Le rajah avait, en outre, dans sa ménagerie, une collection de bêtes féroces dont il n'était pas moins fier. C'étaient des lions et des tigres enfermés dans des cages, et dont quelques-uns étaient apprivoisés au point qu'il était dans l'habitude, à ce que l'on m'affirma, de les faire paraître en présence de ses hôtes, même sans gardien. Ce prince avait une grande passion pour les combats d'animaux. Il ne se faisait pas faute de ce spectacle. On nous prévint même qu'il se proposait de nous en régaler dans quelques jours, curieux de nous faire voir l'adresse de ses sujets aux prises avec d'aussi redoutables adversaires. En

effet, dès le lendemain matin, un messager vint nous annoncer, de la part de son royal maître, le jour du spectacle, et nous invita à y assister. Ces combats sont fréquents dans tout le Mysore pendant la durée de la fête appelée *Dusserah*. Les athlètes orientaux qui combattent avec le ceste, appartiennent, je crois, exclusivement à ce district. Ce sont des Indous de caste inférieure, mais non mélangée. L'organisation de ces hommes est robuste et intrépide. Ils passent d'ailleurs toute leur vie à acquérir et à perfectionner leur adresse dans les exercices gymnastiques. On les appelle *jetties*. Leurs tours de force sont aussi surprenants par leur variété que par la manière dont ils font ressortir la souplesse des muscles du corps humain. Rien n'égale non plus la beauté mâle de leurs formes, la régularité de leurs proportions, et leur souplesse ne le cède en rien à leur vigueur.

Nous nous rendîmes au palais au jour indiqué. Après un régal splendide, dans lequel figurèrent plusieurs plats accommodés à l'européenne, ainsi que des vins de Porto, de Madère et de Bordeaux, nous passâmes dans une galerie qui donnait sur une vaste arène d'au moins cent pieds carrés. Les jeux commencèrent aussitôt après l'arrivée du rajah. On amena d'abord dans l'enclos un bouc de petite taille, mais très-vigoureux. Sur son front était fixé un éperon d'acier, semblable à ceux dont on arme les pieds des coqs que l'on veut faire battre. Cet instrument, long de quatre pouces, était gros comme le doigt à sa base et extrêmement acéré à son extrémité. Il occu-

pait le milieu du front entre les deux cornes. Ces dernières avaient été coupées pour laisser plus de jeu à l'arme artificielle qui les remplaçait. L'animal se mit à parcourir l'arène d'un pas ferme et assuré, comme s'il eût su qu'il allait avoir pour témoin de sa prouesse le souverain de la contrée.

Quand tout fut prêt, on ouvrit la porte d'une grande cage, et il en sortit un sanglier qui fit entendre par un grognement bruyant combien il eût été plus aise de reprendre sa liberté que de déployer sa vaillance en public. On le chassa aussitôt du côté où se tenait le bouc. Celui-ci l'accueillit en se dressant sur ses pieds de derrière, en présentant son front armé, et reculant d'un pas, soit par frayeur, soit par une feinte et pour attirer son adversaire dans une position plus favorable à l'attaque. Le sanglier demeura immobile, se contentant de frapper ses mâchoires l'une contre l'autre avec un claquement rapide, et couvrant ses défenses d'une écume abondante dont les flocons tombaient à terre de temps en temps. Comme le bouc battait en retraite, un des assistants du combat le ramena en face de son ennemi qui continua de mâcher son écume, sans bouger, en dardant sur le pauvre bouc ses petits yeux étincelants. Ce dernier, enhardi à la fin par l'immobilité de son antagoniste, lui porta un coup de tête. Le sanglier para en se jetant de côté, et reçut l'éperon dans l'épaule; mais, en même temps, il frappa le bouc d'un coup de ses défenses au flanc, lui fit une large blessure et le mit hors de combat.

On fit venir un deuxième bouc qui eut bientôt le

sort du premier. Enfin, un troisième, de plus grande taille, se présenta. La partie ne paraissait plus égale, car le sanglier, grace à ses efforts et à la douleur de sa blessure, avait perdu beaucoup de sa vigueur. Cependant il avait combattu jusqu'alors avec tant d'énergie et de vivacité, que je m'attendais bien à le voir vainqueur une troisième fois. Le bouc marcha fièrement à son ennemi, reçut et para les premiers coups, et en fut quitte pour une légère égratignure à la hanche gauche. A l'instant, comme exaspéré par sa blessure, il se retourna avec furie contre le sanglier, et lui enfonça son éperon tout entier dans le corps, juste au défaut des côtes. Le sanglier roula sur le flanc, reçut un second coup mortel, et le bouc fut emmené en triomphe et couronné d'une guirlande par son gardien.

Le spectacle qui suivit fut plus imposant. Un homme entra dans l'arène, armé seulement d'un couteau courg, et vêtu d'un simple pantalon descendant jusqu'à mi-cuisse. Son arme, qu'il brandissait de la main droite, n'était qu'une lame épaisse, à peu près semblable à un coutre de charrue, longue de deux pieds environ, et large de trois pouces. Elle allait en diminuant vers le manche dans lequel elle était fixée obliquement. Les Courgs font un usage très-adroit de cette espèce de coutelas, qu'ils font tournoyer avant de frapper, et à l'aide duquel ils portent des coups d'une telle violence, qu'ils ne manquent pas d'étourdir leur ennemi.

Cet homme devait se battre contre un tigre. Il était grand, svelte; il avait la poitrine large et les bras

longs et nerveux. Quoiqu'il eût la jambe mince, tous les mouvements des muscles y étaient sensibles. L'ensemble de sa personne annonçait autant d'agilité que de force. Il donna d'un air imposant le signal pour qu'on lâchât le tigre. Sur son visage se peignait en même temps toute l'énergie humaine appliquée à une haute résolution. Son corps était frotté d'huile, pour donner à ses membres robustes une plus grande élasticité. A son signal, qui consistait à lever le bras au-dessus de sa tête, on ouvrit la grille d'une vaste cage, et il en sortit un énorme tigre royal, qui s'arrêta tout court en face du Courg, agitant lentement sa queue hérissée et faisant entendre un sourd grognement. Après avoir regardé alternativement son adversaire et la galerie où était assis le rajah entouré de sa cour, il parut intimidé par la nouveauté du spectacle; puis tout à coup il fit volte-face et rentra en bondissant dans sa cage, d'où ses gardiens essayèrent vainement de le déloger. On laissa retomber la grille, et comme sa queue passait entre deux barreaux, on y attacha plusieurs pétards. On passa une mèche au Courg, on releva la grille et il mit le feu aux pétards. Alors le tigre s'élança, avec un hurlement terrible, dans l'arène, et à mesure que les pétards faisaient explosion, il se mit à bondir, à tournoyer, à se tordre comme dans un accès de frénésie. A la fin, il alla se tapir dans un coin, en rampant et en grondant comme un chat effrayé. Dans cet intervalle, on lui coupa toute retraite en fermant sa cage. Le Courg, qui l'avait attendu de pied ferme pendant l'explosion, s'avança vers lui d'un pas lent mais

assuré. Le tigre se leva et recula encore. Le poil de son dos était hérissé de même que celui de sa queue, qui semblait grossie de moitié. Il ne paraissait nullement disposé à commencer les hostilités ; mais il avait affaire à un ennemi décidé et auquel il ne pouvait échapper. Celui-ci continua d'avancer avec précaution, les yeux toujours fixés sur la bête qui reculait toujours sans cesser de lui faire face. Tout à coup l'homme s'arrête et fait à son tour un pas en arrière. Le tigre se dresse de toute sa hauteur, courbe son dos en agitant sa queue ; on voit qu'il médite une attaque et qu'il va s'élancer. L'homme recule toujours, et quand il arrive à une distance où l'intensité de son regard a dû échapper à son ennemi, celui-ci fait un bond en avant et pousse un hurlement bref et aigu. Le Courg, en garde de longue main, saute de côté, et, au moment où l'animal touche la terre, il brandit son pesant coutelas, et lui coupe la jointure de la jambe de derrière. Le tigre, désormais hors d'état de s'élancer, se retourne furieux, marchant sur trois pattes, et va droit à son ennemi qui a reculé de quelques pas et l'attend de pied ferme et le couteau levé. Dès que le féroce animal est à portée, son ennemi laisse tomber sur sa tête son lourd instrument avec une violence irrésistible, lui ouvre le crâne, et l'étend roide mort à ses pieds. Puis, après avoir essuyé avec le plus grand sang-froid son coutelas au cuir de la bête, il fait un majestueux *salaam* au rajah, et se retire au milieu des bruyantes acclamations des spectateurs.

Le rajah nous apprit que cet homme avait déja tué

plusieurs tigres de cette manière, et qu'il n'avait jamais reçu d'autres blessures dans ce genre de combats, que deux ou trois égratignures assez fortes. Au surplus, les Courgs sont généralement connus pour attaquer le tigre dans les jongles avec leur couteau, et toujours avec succès. Dans le combat que je viens de raconter, rien n'eût pu égaler le sang-froid, la prudence et la précision du coup d'œil dont fit preuve notre vaillant Indien.

Dans l'intention de varier les amusements, on introduisit dans l'arène plusieurs hommes armés de bâtons courbés en forme de croissant, pointus par un bout, et garnis de fer à l'autre bout, longs de vingt-six à trente pouces, et gros comme le poignet d'un enfant. Ceux qui ont l'habitude de cet instrument le lancent avec une adresse extraordinaire; nous en eûmes bientôt la preuve. Un cadre de deux pieds carrés, rempli de terre glaise à une épaisseur de quatre pouces, et formant une surface plane, fut placé, comme but, à la distance de quarante-cinq pas. Au centre, était clouée une plaque ronde de fer, à peu près du diamètre d'une petite assiette. Le premier joueur qui s'avança était un musculeux Indou, à la taille courte et plus robuste que bien proportionnée. L'œil fixé sur le but, la jambe gauche en avant, le corps légèrement courbé, il fit tournoyer son morceau de bois avec prestesse et le lança. L'instrument sillonna l'air en sifflant, alla frapper la plaque de fer et l'emporta, à travers la couche de glaise, à plusieurs pas plus loin. Le vainqueur, tout fier de sa prouesse,

fit son *salaam* et céda la place à l'un de ses rivaux. Celui-ci, avec une adresse non moins merveilleuse, lança son bois à travers l'ouverture du cadre, et l'envoya frapper un mur qui se trouvait derrière, avec une force qui nous fit croire que, dans une bataille, cette arme ne ferait pas moins de ravage que l'arquebuse ou le mousquet. Quatre autres joueurs essayèrent leur adresse avec des succès divers. Tous les quatre touchèrent et percèrent le cadre, mais aucun n'atteignit l'ouverture centrale. Un cinquième, pourtant, en approcha beaucoup. Ils n'en parurent pas moins persuadés qu'ils avaient droit aux applaudissements à l'égal les uns des autres, et le plus maladroit sembla fort mécontent du peu d'enthousiasme qu'il excitait.

Après que ces hommes se furent retirés, nous vîmes paraître un individu armé d'un bâton de six pieds, gros comme le pouce, arrondi et garni d'un bourrelet de coton à chaque bout. Il était suivi de trois Indous d'assez chétive tournure, portant aussi chacun un bâton de deux à trois pieds de long. Ils commencèrent bientôt leur jeu. L'homme armé du grand bâton se défendait contre les attaques des trois autres avec beaucoup d'agilité et d'adresse. Telle était la rapidité de ses évolutions, qu'il paraissait faire face simultanément à chacun de ses adversaires. En même temps il faisait le moulinet avec son bâton, d'une manière si rapide, pour protéger sa tête, qu'il évitait sans peine tous les coups qu'on cherchait à lui porter; grace à la violence de cet exercice, tout son corps ne tarda pas à se couvrir d'écume. Il resta quelque temps sur

la défensive; puis, quand il vit ses agresseurs hors de garde, d'un coup rapide comme l'éclair il frappa l'un d'eux à la tête avec l'extrémité rembourrée de son bâton; puis, ramenant ce bâton en arrière avec le même mouvement rapide, il atteignit un deuxième combattant à la tempe, et l'étendit à terre comme son camarade. Quant au troisième, il lui échappa par un saut de côté, et lui porta sur les côtes un coup qui retentit dans toute l'arène. L'adroit jouteur reculant d'un pas, fit tournoyer son long bâton avec une incroyable vitesse. Son antagoniste s'esquiva d'abord en se baissant; mais il ne fut pas plutôt debout, qu'il reçut le coup d'aplomb sur le front, et tomba à la renverse comme frappé par une balle. Le vainqueur, après ce triple exploit de force et d'habileté, reçut du rajah un signe d'approbation, et se retira avec les trois champions fort humiliés de l'issue du combat. Cette lutte d'adresse est ce que j'ai vu de plus étonnant dans ce genre. Je ne saurais peindre la merveilleuse agilité de l'homme qui se jouait avec son grand bâton, car il ne paraissait pas faire autre chose. D'ailleurs, ce spectacle eut l'avantage de ne pas faire répandre de sang, et de n'offrir, par conséquent, rien de pénible. Il est vrai pourtant que les jouteurs s'en allèrent avec des blessures assez sérieuses.

Deux lutteurs vinrent ensuite briguer le sourire approbateur du prince; récompense qui n'avait pas moins de prix pour eux que la couronne murale pour les anciens Romains. L'un était grand et svelte, et offrait le parfait modèle d'un Apollon Indien. Il avait

la poitrine développée, et la taille droite et faite au tour; sa démarche était à la fois ferme et pleine de grace; il avait les bras longs et les mains petites comme une femme. Son adversaire, moins grand de trois pouces, n'en était pas moins robuste; seulement ses jambes étaient mal faites, courtes, arquées et sans muscles apparents; ses bras, plus musculeux, longs et velus comme sa large poitrine, étaient des signes non équivoques de vigueur, et promettaient un redoutable combattant. L'expression de sa physionomie était douce, mais résolue. Il regarda son gracieux adversaire avec un sourire qui semblait un aveu de ses avantages personnels, et en même temps une protestation contre la supériorité de ses forces.

Le beau lutteur avait dans le regard une inquiète mobilité qui pouvait passer aux yeux des spectateurs pour une preuve de défiance dans ses moyens. Cependant, loin de laisser échapper aucun signe de faiblesse, il s'avança dans l'arène d'un pas ferme et d'un air intrépide. Les deux champions avaient la tête rasée, à l'exception d'une houppe de cheveux qui tombait avec assez de grace sur l'oreille gauche. Tous deux portaient pour tout vêtement une pièce d'étoffe étroite serrée autour des reins.

Ils restèrent quelque temps à distance, faisant toutes sortes de sauts et de contorsions étranges, comme pour montrer la merveilleuse souplesse de leur corps, et la facilité extraordinaire avec laquelle ils lui faisaient prendre les positions les plus contraires à la nature. On voyait bien que ces exercices préliminaires

n'avaient d'autre but que de distraire leur attention de part et d'autre, et de se mettre réciproquement hors de garde. Mais, comme ils se prolongeaient un peu trop, le rajah ayant fait un signe d'impatience, les combattants avertis se hâtèrent d'en venir aux mains. D'abord ils se saisirent vivement par les poignets, et, s'appuyant front contre front, ils commencèrent à se pousser, comme pour essayer leurs forces respectives. Jusque-là le plus grand, plongeant sur son adversaire, paraissait avoir tout l'avantage, d'autant plus qu'il le maintenait à distance, grace à la longueur de ses bras, et l'empêchait ainsi de faire usage de son adresse. A la fin, celui-ci ayant réussi à se rapprocher, lui jeta autour du cou son bras d'Hercule, et le tint serré fortement. Dès lors, le combat offrit un spectacle des plus animés. Les lutteurs s'étreignaient et entrelaçaient leurs bras et leurs jambes sans apparence de supériorité de part ni d'autre. Cependant le plus petit paraissait le plus fort : tout à coup, frappant d'un coup de talon le jarret de son adversaire, et l'empoignant fortement par la hanche, il le fit tomber rudement. Le bel Apollon, pour éviter ce qui, dans l'Inde comme en Angleterre, est le signal de la défaite, c'est-à-dire une chute complète sur le dos, fit un mouvement du corps qui lui permit de ne tomber que sur son épaule. Malgré la violence du coup, il fut sur ses jambes en un clin d'œil, saisit vigoureusement son adversaire que son récent avantage mettait un peu hors de ses gardes, et le fit voler par-dessus sa tête avec la vitesse de l'éclair. Mais

le petit homme retomba sur ses pieds comme un chat.

Alors la lutte recommença avec plus d'énergie que jamais, mais à l'avantage évident du plus petit des combattants. Le grand paraissait manquer d'haleine. Bientôt on le vit chanceler, et plus il faiblissait, plus ses efforts devenaient désespérés. Enfin, dans un dernier effort, pour lequel il avait rassemblé toutes ses forces, il perdit l'équilibre. L'autre s'en apercevant, passa la main gauche sous sa cuisse, appuya la main droite sur sa poitrine, et l'étendit par terre sur le dos, avec une violence qui parut ébranler tout son corps.

Toutefois, le vaincu se releva tout de suite, puis il fit son *salaam* au rajah, d'un air un peu déconcerté, et sortit de l'arène en bondissant avec la rapidité d'une antilope, comme pour prouver, malgré sa défaite, que ses forces n'étaient rien moins qu'épuisées.

Le vainqueur attendit un nouvel adversaire. En effet, quelques minutes après, on vit paraître une espèce de géant de plus de six pieds, à la membrure athlétique, mais dont les muscles, bien que saillants, n'annonçaient pas cette contexture serrée et cette ferme tension, signes infaillibles de la vigueur unie à la souplesse. Cet homme avait passé l'âge moyen et n'était plus dans la primeur de ses forces physiques. Cependant, rien que par sa lourde masse, il paraissait avoir toutes les chances contre un adversaire bien inférieur en taille et affaibli par une lutte longue et laborieuse. Il s'avança d'un air bourru qui prévint

tout le monde contre lui, et le combat commença par des exercices assez gauches de sa part, auxquels son adversaire répondait par des tours d'agilité surprenants. A la fin ils en vinrent aux mains, et le petit lutteur se cramponna si bien à ce colosse qu'il n'y eut pas moyen de le jeter à terre. Celui-ci se consumait en vains efforts : sa force d'Hercule n'était rien auprès de la souplesse de l'autre. Il rugissait de colère, car il avait été dans ses beaux jours un champion heureux, et il lui en coûtait beaucoup de céder à des adversaires plus jeunes les palmes qu'il avait conquises autrefois. Ses membres ne tardèrent pas à se roidir et à laisser voir qu'il n'avait dû jadis ses avantages qu'à sa vaste corpulence. Cependant, par un tour de jambe assez heureux, il réussit à ébranler son rival et le fit tomber la face contre terre. Mais celui-ci, étendant ses bras et ses jambes comme les rais d'une voiture, et roidissant ses membres avec vigueur, défia tous les efforts que l'autre faisait pour le mettre sur le dos. Il se maintint dans cette position pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il sentît un peu de relâchement dans les efforts de son adversaire. Alors il se remit sur pied et recommença la lutte corps à corps avec une nouvelle énergie. Le temps qu'il avait passé à terre lui avait suffi pour reprendre haleine, tandis que l'autre avait épuisé la sienne dans ses efforts. De ce moment, l'issue cessa d'être douteuse.

Tout à coup, à notre grande surprise, nous vîmes le gigantesque Indien enlevé de terre, voler par-dessus son adversaire, retomber la tête en bas, et rester

étendu sur le dos et sans mouvement. Le sang lui sortait par les oreilles et par le nez, et pour un instant je le crus mort. Mais une minute après il se releva, salua tristement l'assemblée et disparut. Le vainqueur reçut un sourire du rajah, y répondit sans beaucoup de grace, et se retira à son tour. Là se terminèrent les jeux de la première journée.

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by R. Brandard.

Printed by J. Tate.

CHAPITRE XII.

Suite. — Combats d'animaux féroces. — Les Jetties. — Les Jongleurs.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous retournâmes au palais. Le rajah nous attendait. Après une légère collation, nous reprîmes nos places dans la galerie pour assister aux jeux de la seconde journée. On nous avait annoncé un spectacle extraordinaire : on devait mettre aux prises ensemble un lion et un buffle d'Afrique acheté par le rajah quelques mois auparavant, et qui avait conservé toute sa férocité sauvage.

Le buffle d'Afrique est beaucoup plus grand et plus fort que celui de l'Inde. On dit qu'il a souvent l'avantage sur le lion, dans leurs rencontres au milieu des jongles de leur pays natal. Le plus souvent, pourtant, c'est lui qui succombe. D'autres fois la lutte se termine par la mort de tous les deux. Le buffle indien

ne laisse pas d'être redoutable aussi. Quand il est chassé de son troupeau, ce qui arrive fréquemment, sans qu'on ait pu en découvrir la cause, il court en furieux à la poursuite de tout ce qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il tombe victime de sa propre violence ou de la force supérieure de quelque autre bête sauvage.

Je vis un jour un de ces animaux, exilé par ses pareils, se jeter tête baissée sur un éléphant monté par un de mes amis. L'animal prudent l'attendit sans bouger, et lui présenta ses défenses. Le buffle dans sa rage vint s'y embrocher. L'éléphant secoua son cadavre pantelant, posa son large pied dessus pour en retirer ses défenses, et passa tranquillement son chemin.

A peine étions-nous installés dans la galerie, qu'on chassa dans l'arène le buffle en question. C'était un fort bel animal. Dès qu'il se vit libre dans l'enceinte, il se mit à la parcourir en mugissant, la tête basse, et faisant voler le sable à douze pieds de haut, avec ses pieds de derrière. Quelques moments après, on leva la grille de la cage où était enfermé le lion, et le royal animal s'élança dans l'arène. Il était d'une magnifique encolure. Un philosophe indien a dit : « L'éléphant, le « lion et l'homme sage cherchent leur salut dans la « fuite ; mais le corbeau, le daim et l'homme lâche « meurent dans leur nid. » Le lion dont il est question fit mentir cet apophthegme, comme on va le voir.

Il fit d'abord quelques pas d'un air noble et fier. Mais dès qu'il eut aperçu le buffle, il se mit à ramper à plat ventre, balayant le sol de sa queue, avec des

rugissements sourds. Puis, sans autre préambule, il fit deux ou trois bonds, s'élança sur son rival, et s'accrocha à son cou à l'aide de ses dents et de ses griffes puissantes. Ce choc inattendu fit plier le buffle sur ses genoux de devant; mais se redressant aussitôt, il rejeta la tête en arrière avec tant de force, qu'il obligea le lion à lâcher prise, le poussa avec une violence prodigieuse contre les pieux de l'enceinte, et lui fit, d'un coup de corne, une large blessure dans le flanc. Le lion resta un moment étourdi; mais avant que son ennemi pût profiter de son avantage, il se remit sur pied, lui sauta une seconde fois au cou, et le déchira à belles dents. Une lutte terrible s'établit entre eux; mais le buffle, répétant sa première manœuvre, se débarrassa encore de son mortel ennemi, et le poussa avec plus de force et de rage que jamais contre l'enceinte. Le lion, couvert de blessures, fut bientôt hors de combat.

Quant au buffle, il était tellement épuisé qu'il tomba lui-même à côté du vaincu. Les gardiens le remirent sur ses jambes avec quelque peine et l'emmenèrent. On traîna le lion dans sa cage, non sans difficulté non plus. Au bout de quelques jours il fut tout à fait rétabli; le buffle mourut le lendemain du combat. Il est vrai que les déchirures qu'il avait au cou étaient très-profondes; aussi la douleur le rendit furieux, et il fut impossible de l'approcher pour lui appliquer des remèdes. Ce combat fut suivi de quelques autres entre des animaux de moindre force. Ils n'offrirent qu'un médiocre intérêt.

part et d'autre, et qu'accompagnait de temps en temps le retentissement de leur main droite frappant de sa paume le bras gauche, l'un des deux lutteurs trouva enfin moyen d'atteindre son adversaire à la joue, et d'un coup de ceste la lui déchira jusqu'à l'os. Le blessé se courba et enleva de terre son agresseur; mais, dans l'intervalle, celui-ci lui assena sur le sommet de la tête un second coup qui fit jaillir le sang sur sa nuque et sur ses épaules. Il ne put, toutefois, parer une chute, et reçut à son tour, sur la tempe, une blessure qui le renversa. Il se releva avec une agilité surprenante. Alors les deux champions se prirent corps à corps, et se portèrent de si terribles coups qu'ils ne tardèrent pas à être totalement défigurés. Ce spectacle nous devint extrêmement pénible, et quelqu'un de la suite du rajah ayant intercédé pour ces malheureux, nous appuyâmes vivement la requête, et le rajah fit signe aux combattants de se séparer. En même temps, il les fit récompenser libéralement, et tous deux se retirèrent fort satisfaits et prêts à recommencer tous les jours, disaient-ils, un exercice aussi profitable pour eux. Nous vîmes avec plaisir que le combat n'avait pas altéré la bonne intelligence entre ces deux hommes. Ils restèrent étendus par terre dans l'enceinte, à regarder les jeux, jasant ensemble comme si de rien n'était. On me dit qu'il en était ainsi d'habitude et que les coups réciproques s'oubliaient toujours au sortir de la lutte.

A la suite des lutteurs parurent les jongleurs, dont

les exercices furent pour moi, je l'avoue, la portion la plus intéressante des jeux. Après divers tours de force des plus connus, même dans nos foires, tels que de s'enfoncer une épée dans le gosier, d'avaler du feu, etc., l'un des jongleurs prit un grand vase de terre fort large à son embouchure. Il l'emplit d'eau, le renversa, et toute l'eau s'écoula; puis il le remit sur pied, et le vase se trouva plein comme s'il n'en avait pas perdu une goutte. Après avoir répété cette étonnante expérience, il vida le vase et le fit voir à tous les curieux. Il pria ensuite l'un d'eux de le remplir. Cela fait, il le renversa, et pas une goutte d'eau ne s'échappa. Il le redressa de nouveau, et, à notre grande surprise, pas une goutte d'eau n'y restait. Chacun de nous fut admis à contrôler ce tour de véritable magie. Moi-même je renversai plusieurs fois le vase plein sans qu'il perdît son eau, et en le retournant je le trouvai vide chaque fois. Je l'examinai dans tous les sens, mais sans trouver l'explication du mystère. Rien ne put me faire découvrir par quel moyen l'eau pouvait s'échapper et pourtant se retrouver dans le vase. Ce vase était en terre commune du pays, et de forme assez grossière. D'ailleurs, afin de nous convaincre qu'il n'avait pas été fabriqué exprès pour la circonstance, le jongleur le fit briser sous nos yeux, et l'on en passa les fragments de main en main jusqu'en celles du rajah.

Le tour suivant fut encore plus extraordinaire. On apporta un grand panier sous lequel on mit une petite

chienne paria, maigre et affamée. Au bout de quelques minutes on leva le panier et on la vit entourée d'une portée de sept petits. On recouvrit la mère et sa famille, et quand on enleva le panier magique, ce fut une chèvre qui s'offrit à nos yeux étonnés. Après la chèvre, ce fut un porc vivant, qui reparut ensuite le cou coupé, et finit par ressusciter sain et sauf, toujours à l'abri du panier enchanté. Ce qui ajoutait beaucoup au merveilleux de ces illusions, c'est que le jongleur ne s'éloigna pas un seul instant. Il levait et baissait tour à tour son panier sans bouger de sa place, et la dernière fois qu'il le leva, il ne se trouva plus rien dessous. Qu'avait-il fait de tous les animaux qu'il nous avait montrés, et d'où ces animaux étaient-ils venus? C'était un problème que nul de nous ne comprenait et que nous n'eûmes pas le temps de résoudre.

Un homme prit ensuite un petit sac contenant trente-cinq billes de cuivre qu'il lança en l'air les unes après les autres : aucune ne nous parut retomber. Après qu'il eut lancé la dernière, il fit une pause de quelques secondes, pendant laquelle il fit différents gestes de ses mains en murmurant une sorte de chant sauvage; puis toutes les billes retombèrent d'en haut une à une dans son sac. Il répéta cette expérience cinq ou six fois, sans, toutefois, permettre à personne d'approcher de lui durant tout ce temps.

Un Indou de chétive apparence annonça ensuite qu'il allait avaler un serpent. En effet, ayant ouvert une boîte, il en tira un de ces animaux long de cinq

pieds et de la grosseur d'un poignet d'enfant. Il prit la précaution de se tenir à une certaine distance, défendant, comme celui qui l'avait précédé, qu'on l'approchât, ce qui rendit la mystification évidente. Il introduisit alors la queue du serpent dans son gosier, et fit glisser peu à peu la bête jusque dans son estomac; quand il ne resta plus que la tête, il acheva, par un mouvement de gosier, l'œuvre fort rebutante de sa déglutition, et attendit quelques secondes. Ce temps écoulé, il rouvrit la bouche, retira petit à petit le serpent, le replaça dans sa boîte, et fit son *salaam* au rajah. Bien que ce spectacle ne fût pas très-agréable à voir, ce prince se mit à rire de bon cœur, et jeta au faiseur de tours une poignée de roupies, en signe du plaisir qu'il lui avait procuré.

Un tour d'adresse non moins curieux captiva ensuite notre attention. Une femme, nue jusqu'à la ceinture, prit un bambou de vingt pieds de haut, le posa perpendiculairement sur une pierre plate, puis, avec la plus grande agilité, grimpa tout le long de ce mât mobile, et se posa debout sur un pied, à son extrémité, en lui imprimant un mouvement continu d'oscillation. Elle avait un bout d'étui de fer fortement fixé à sa ceinture. Tout à coup, quittant sa position verticale, elle fit un saut et se laissa retomber horizontalement, de manière à recevoir le bout du bâton dans son étui, puis elle se mit à tournoyer sur ce pivot avec une telle rapidité que les yeux se fatiguaient à suivre son mouvement. Pendant tout ce temps, le bambou se soutenait

perpendiculairement comme par une force surnaturelle. Elle se plia bientôt en deux, touchant ses épaules de ses talons, et prenant ensuite ses chevilles dans ses mains; puis, elle imprima à son mouvement de rotation une telle rapidité, que les formes de son corps s'effacèrent à la vue pour offrir l'apparence d'un ballon lancé dans l'air. Après plusieurs autres tours non moins extraordinaires, cette femme se laissa glisser en bas de son bambou, le dressa et le balança sur son menton, puis sur son nez, et finit par le jeter au loin sans le secours de ses mains. C'était une personne d'un âge assez avancé et d'un extérieur peu prévenant. Ce fut sans doute pour cette raison que le rajah, tout en applaudissant à sa dextérité, ne jugea pas à propos de lui donner une marque de sa libéralité. Nous lui jetâmes quelques roupies avec lesquelles elle se retira d'un air fort satisfait.

Le jongleur suivant étendit à terre une pièce d'étoffe de la grandeur d'un drap de lit. Bientôt on la vit se soulever graduellement; on la retira et l'on aperçut dessous trois pommes de pin qui paraissaient fraîchement poussées. On les coupa et on les offrit aux spectateurs. Ce tour passe pour un des plus communs, et cependant il est tout aussi inexplicable que beaucoup d'autres. Il fut encore suivi d'un grand nombre d'autres que ma mémoire ne me rappelle pas. Mais celui qui couronna la série est trop remarquable pour être oublié.

Un homme à la taille élevée et athlétique s'assit à

terre et préluda par quelques tours de bouffonnerie. Tout à coup, il se dressa sur la tête, les jambes en l'air, les bras libres, et resta quelques minutes à se balancer dans cette position. On lui mit dans les mains une coupe contenant seize billes de cuivre qu'il se mit à lancer les unes après les autres, de telle sorte que toutes étaient en l'air à la fois, et décrivaient différentes courbes sans jamais tomber. Après qu'il eut montré de la sorte sa dextérité, un autre homme, plus mince que lui, grimpa le long de son corps avec une singulière agilité, et se tint debout sur la plante des pieds de son camarade toujours perpendiculaire sur sa tête. On donna aussi au second jongleur une coupe contenant seize billes de cuivre, et il les lança, comme le premier, les unes à la suite des autres. Il y en eut alors trente-deux en mouvement simultanément, et comme le soleil les frappait de ses rayons, les deux jongleurs paraissaient être au milieu d'une pluie d'or. Ce spectacle était des plus singuliers, et l'adresse de ces deux hommes tenait vraiment du prodige. Ils se tenaient aussi fixes que s'ils eussent été changés en pierre; l'on ne voyait que le mouvement de leurs bras et le balancement de leurs têtes. A la fin, celui de dessus ayant remis ses seize billes dans leur coupe, sauta à terre, et, dans le même instant, son compagnon se remit sur ses pieds.

Après un peu de repos, le jongleur qui s'était d'abord tenu la tête en bas, rapprocha ses pieds et se mit droit comme un piédestal; son petit camarade monta

une seconde fois le long de son corps, se renversa la tête sur la sienne, et dressa ses jambes en l'air, de sorte que tous deux se trouvèrent précisément dans la position inverse de celle qu'ils avaient prise précédemment. Ils se tinrent par les mains quelques instants, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé leur équilibre; ils se lâchèrent ensuite, et l'homme de dessus agita ses bras dans tous les sens pour montrer son aplomb : quelquefois il écartait les jambes, en pliait une, tandis que l'autre restait verticale; mais tout cela sans que le corps fît un seul mouvement. Les deux jongleurs recommencèrent alors leurs exercices avec les trente-deux billes de cuivre, et, ce qui était merveilleux et prouvait bien l'extrême adresse de ces hommes, c'est que, durant tous ces exercices, jamais les billes ne vinrent à s'entre-choquer. Aussi, faut-il l'avouer, les jongleurs indiens l'emportent de beaucoup en talents sur tous les faiseurs de tours du reste du monde.

Quand ils eurent fini le jeu des billes, celui d'en haut prit un certain nombre de petits cylindres d'acier de deux pouces de long. Il les mit sur son nez, superposés les uns aux autres, de manière à former une verge de plus d'un pied de long, qu'il balança ensuite sans qu'il en tombât une seule pièce. Il plaça sur la dernière, en forme de T, un morceau de cuivre plat, large d'un demi-pouce et long de quatre. Puis il appuya encore sur le tout un de ses cylindres qu'il surmonta d'une petite lance, et il fit osciller tout cet échafaudage avec la même adresse. Enfin, il reprit

chaque pièce tour à tour, en les jetant par terre, et joignant les mains une seconde fois avec son camarade, il sauta en bas lestement et termina cette série de merveilles par un salut.

Les jeux étant finis, nous saluâmes à notre tour le rajah, et nous nous retirâmes.

CHAPITRE XIII.

Le Rajah Courg et son successeur.

Nous eûmes beaucoup à nous louer des bontés du rajah courg durant le peu de temps que nous séjournâmes dans sa capitale. Quand nous allâmes prendre congé de lui, il nous fit présent de plusieurs châles. Nous le quittâmes avec la plus haute idée de sa générosité et de son hospitalité. Du reste, ce prince a témoigné jusqu'à son dernier jour la plus grande estime pour les individus de la nation anglaise, et ceux-ci n'ont jamais visité ses domaines sans être l'objet des attentions les plus délicates de sa part. Bien que passionné et prompt à s'irriter, il s'apaisait facilement; son ressentiment n'était qu'un éclair. Son alliance avec le gouvernement britannique fut singulièrement cordiale et sincère, et j'ai entendu dire qu'à cette occasion, il se plaisait à répéter cette maxime aussi vraie que

belle, d'un philosophe de sa nation : « L'amitié de « l'homme bon se perd facilement, mais se regagne « de même, ainsi qu'un bol d'or se brise et se répare « avec une égale facilité; mais l'amitié du méchant « une fois perdue ne se regagne qu'avec effort, ainsi « qu'un bol de terre une fois brisé ne peut plus se « raccommoder. »

Le fils et successeur de ce prince fut loin de marcher sur ses traces. Ayant eu la témérité d'armer contre une domination qui, jusqu'ici, n'a cédé à aucune puissance indigène, il a vu passer son royaume dans les mains de la Compagnie des Indes, et il est aujourd'hui prisonnier d'état. Ce rajah est précisément cet intéressant jeune prince dont parle le capitaine Basil Hall, en racontant sa tournée dans les états courgs. Le jeune homme, en avançant en âge, est devenu un tyran cruel, dont la mauvaise fortune n'a aucun droit à notre respect ni à notre sympathie.

Le départ du rajah, quand il fut emmené captif, donna lieu à un trait de sagacité animale que je ne puis m'empêcher de rapporter. J'en tiens le récit d'un témoin oculaire. Ce prince avait dans ses écuries un éléphant qu'on avait dressé à porter un flambeau devant son maître, quand celui-ci se retirait pour prendre son repos, et à remplir quelques autres emplois de la domesticité. Quand le prince courg sortit de sa capitale, l'éléphant s'approcha du palanquin, se jeta à genoux, fit plusieurs *salaams* fort respectueux avec sa trompe, et parut prendre la part la plus vive à la disgrace de son maître. Ce n'est pas tout : après le

départ du rajah, la pauvre bête tomba en langueur et ne tarda pas, sans doute, à périr. On sait d'ailleurs que l'attachement de ces animaux, quand on les traite avec douceur, fait honte à toutes les amitiés humaines.

Je ne m'arrêterai pas aux particularités de notre voyage vers la côte : elles sont dépourvues d'intérêt. Nous résolûmes d'aller jusqu'à Cochin, espérant trouver là quelque navire qui nous embarquerait pour la mer Rouge. Nous nous arrêtâmes quelques jours à Tillicherry, et là eut lieu un incident curieux que je crois digne d'être mentionné, puisque M. Daniell a cru devoir en faire le sujet d'une de ses charmantes vignettes.

On rencontre dans les jongles de ce pays, de gros singes que les indigènes s'amusent à apprivoiser. Ce fut dans un village, à peu de distance de Tillicherry, qu'un de ces animaux nous offrit un spectacle vraiment fort divertissant. Il était attaché, à quelques pas de la maison de son maître, au tronc d'une grosse perche de trente pieds de haut, le long de laquelle il pouvait grimper au moyen d'un anneau en fer assez large pour glisser du haut en bas, et auquel sa chaîne était attachée. Il allait ordinairement se poser sur le sommet de cette perche, comme pour y planer sur les beautés pittoresques du pays d'alentour. Les corbeaux, qui sont très-nombreux et très-hardis sous les climats de l'Inde, profitant de son éloignement, avaient pris l'habitude de piller les aliments que l'on plaçait pour lui au pied de son bambou. Vainement avait-il expri-

Drawn by W. Daniell. R. A.

Engraved by R. Brandard.

Printed by J. Tober

mé son déplaisir par un caquetage de mauvaise humeur, rien n'avait pu intimider les corbeaux ravisseurs qui continuaient de le mettre à la diète malgré ses gestes menaçants. A la fin, pourtant, il s'avisa d'un stratagème aussi efficace qu'ingénieux.

Un matin que les corbeaux avaient été plus insolents que jamais, il feignit tout à coup de se trouver mal; il ferma les yeux, laissa pencher sa tête, et fit voir tous les symptômes d'une souffrance aiguë. On n'eut pas plutôt déposé au pied du bambou sa ration ordinaire, que les corbeaux, qui guettaient ce moment, fondirent dessus comme une nuée, et se mirent à dépecer les aliments. Le singe se laissa glisser le long de sa perche peu à peu, comme si le reste de ses forces épuisées lui eût à peine suffi pour supporter cet effort. Dès qu'il fut à terre, il courut çà et là pendant quelque temps, comme en proie à une douleur mortelle, jusqu'à ce qu'il se trouvât tout près du vaisseau d'où ses voleurs avaient déja extrait la presque totalité de ses provisions. Quelque reste, pourtant, tentait la voracité d'un corbeau écarté de la troupe. Enhardi par l'apparent état de souffrance du singe, l'oiseau gourmand allongea le cou pour saisir l'appât. Le singe, qui était couché tout près du vase, comme engourdi par son mal, l'empoigna par la tête avec la rapidité de la pensée, et se mit à caqueter et à grimacer avec un air de joie et de triomphe indicible, tandis que les corbeaux volaient tout autour de lui, remplissant l'air de leurs croassements, et paraissant demander grace à grands cris pour leur compagnon

captif. Le singe continua de leur faire la grimace pendant quelque temps; puis, prenant le corbeau tranquillement entre ses genoux, il se mit à le plumer avec la gravité la plus amusante. Après l'avoir entièrement dépouillé, à l'exception des longues plumes des ailes et de la queue qu'il lui laissa, il le jeta en l'air de toute la force de son bras. L'oiseau plana pendant quelques secondes au moyen du reste de ses ailes, et retomba lourdement sur la terre. Ses camarades, assez heureux d'échapper à un châtiment semblable, se réunirent autour de lui et l'achevèrent à coups de bec. La mine joyeuse du singe ne peut se décrire. Il remonta promptement sur sa perche pour y jouir en paix des fruits de sa victoire. Dès qu'on lui eut rapporté de la nourriture, plus un corbeau n'osa en approcher, et je suis certain qu'il fut pour toujours à l'abri de leurs molestations. Ce fut vraiment plaisir d'assister à cette scène tragi-comique.

Nous suivîmes la côte dans la direction de Cochin, à travers un pays extrêmement pittoresque. Souvent nous rencontrions des chaumières indiennes ensevelies sous des masses touffues de palmiers, de mangoliers, de jaquiers et de plantains, qui poussent au pied des collines dont tout le paysage est varié. Sur les hauteurs croissent de magnifiques forêts de grands arbres dépourvus de ces plantes grimpantes qui nuisent ordinairement à leur croissance et détruisent la qualité de leur bois. Le chêne et l'ébène abondent dans ces forêts. Le premier y atteint fréquemment une hauteur de cent cinquante pieds. Il y a très-peu de ces

collines qui soient cultivées. Les plus basses sont couvertes d'une herbe épaisse et frisée, et de plantes parasites et luxuriantes.

Les Tiers de ce district, et ceux du Malabar en général, sont une belle race d'hommes. Ce sont eux qui cultivent la terre. Rien n'égale la beauté de leurs femmes, dont les formes et les traits sont dignes de servir de modèles. Leur teint est d'un brun clair, à peu près comme celui des Italiennes, mais plus égal et plus éclatant. Les personnes du sexe, dans les hautes classes, ne se couvrent pas la partie supérieure du corps; cependant leur tournure ni leurs gestes n'ont jamais rien de contraire à la modestie; au contraire, elles regardent leur nudité comme une marque de pudeur. Les femmes de mauvaise vie ont seules l'habitude de se couvrir le cou et les épaules, et font consister en cela le signe distinctif de leur profession.

Les individus des classes aisées se coiffent d'un chapeau de bois tressé, avec de larges bords. Ils portent cette coiffure avec grace, et l'inclinent sur l'épaule droite, pour mieux laisser voir, du côté opposé, leur visage aux traits fins et élégants. Cependant les hommes n'ont rien de remarquable dans leur tenue, si ce n'est l'air de propreté qui les distingue de toutes les tribus environnantes. Au nombre de ces dernières, est celle des Niadis, proscrite et peu nombreuse, et dont les habitudes sont fort sales. Aussi regarde-t-on ses membres comme si impurs, qu'un esclave de caste ne voudrait pas en toucher un. Ils habitent de misérables huttes construites sous l'ombrage des arbres, et le

plus souvent ils vont errant en petites troupes, à l'écart des grandes routes. Quand ils voient venir un passant, ils l'accueillent avec des hurlements, comme une meute de chacals affamés. Ils se nourrissent de charognes et de débris d'animaux de toute espèce, et mènent, en général, une vie des plus misérables.

Les Tiers, quoique rarement riches, jouissent presque tous d'une certaine aisance. Ils vivent du produit de leurs champs, qu'ils cultivent avec plus de soin que d'intelligence. Les Nairs forment une caste supérieure à celle des Tiers. Ce sont les purs Sudras du Malabar. Ils prétendent tous être nés militaires, quoiqu'ils embrassent des professions très-différentes. Ceux de haut rang exercent la noble profession de cuisiniers; car, comme chaque Indou ne veut manger que des aliments préparés par des mains plus pures que les siennes, il s'ensuit que la cuisine est un emploi de la plus haute distinction.

Les Nairs sont divisés en onze classes, et c'est leur caste qui fournit la milice du Malabar. Ils sont gouvernés par des rajahs, à qui ils rendent les hommages les plus abjects, et qui les tyrannisent tout à leur gré. Un Nair n'hésite pas à *abattre* un Pariah qui a le malheur de passer près de lui à la distance de son bras.

Les Nairs sont fiancés dès leur bas âge; mais la femme reste toujours avec ses parents, et cohabite avec tout homme qui lui convient, pourvu qu'il soit d'un rang égal au sien. Cette pratique n'a rien qui leur répugne, et l'époux ne rejette jamais les enfants

de sa femme, quand même il n'y en aurait pas un seul de lui dans le nombre. Ces mœurs, plus que faciles, comme on le pense bien, ne tendent pas à relever le caractère de cette caste. Aussi offre-t-elle l'exemple de tous les vices qu'engendre une immoralité systématique. La tribu des Nairs est donc une tribu dégradée, quoiqu'elle se place au-dessus des Tiers, qui lui sont bien supérieurs par leur dignité morale et l'honnêteté de leurs liens sociaux.

Une circonstance singulière m'a été rapportée par un officier de mes amis qui avait été en garnison à Cannanore, ville de cette province, située au bord de la mer. Une troupe d'enfants, dont le plus âgé n'avait pas plus de douze ans, en menant paître leurs chèvres près de l'esplanade où le régiment anglais faisait ses exercices, eurent occasion de voir appliquer le mode de justice sommaire qui maintenait la discipline dans le cantonnement. Vivement frappés de la moralité de l'exemple, ils conçurent à l'instant l'idée d'établir parmi eux un réglement disciplinaire analogue. Parce qu'ils avaient vu un soldat puni du fouet et de la corde, ils décidèrent, sans égard à l'échelle des délits, que tout vol découvert parmi eux entraînerait la mort du coupable. Peu de temps après, l'un d'eux, surpris au moment où il s'appropriait quelques graines de jaquier, fut traduit devant une sorte de cour martiale, déclaré coupable et condamné à être pendu à un arbre. La sentence fut mise à exécution sans délai, et quelques heures après on trouva l'enfant mort. Cet événement causa une grande sensation ; mais, en considéra-

tion de la jeunesse et du nombre des délinquants, on ne jugea pas à propos de sévir contre eux. Toutefois, on les obligea à rompre leur association, à abroger leur code enfantin, et on prévint, par la crainte de châtiments rigoureux, tout retour à leurs essais de justice extra-légale.

Les villages du Malabar sont, dit Hamilton, les plus propres de la péninsule; l'habillement gracieux et élégant des jeunes filles brahmines ajoute encore à l'agrément de leur aspect. Les maisons sont bâties l'une contre l'autre sur une ligne droite, et des deux côtés d'une espèce de place carrée dont le sol est bien battu et sans herbes. La terre qui sert à les bâtir est de bonne qualité, bien crépie, et blanchie à la chaux ou peinte. Mais comme elles n'ont pour couverture que des feuilles de palmier, elles sont très-sujettes à brûler. La mode des bazars et des maisons de plaisance a été introduite par les étrangers. Les Nambouris, les Nairs et toutes les tribus aborigènes vivent dans des maisons détachées et entourées de jardins dont l'agglomération s'appelle Desa. Les membres des hautes classes font peu d'usage de linge, ce qui ne les empêche pas d'être extrêmement propres sur leurs personnes. Les maladies cutanées sont rares dans ce pays, si ce n'est parmi les esclaves et les castes inférieures.

Nous rencontrâmes dans les environs de Cochin un grand nombre d'individus attaqués de l'éléphantiasis, dont on voit peu d'exemples sur les autres points de la côte.

Nous achetâmes dans cette ville un navire pour la somme de huit mille roupies (vingt mille francs). Son nom hollandais était *Yong Vrow Jacomina;* nous le changeâmes en celui de *Cornwallis*. C'était un sloop de quatre-vingts tonneaux.

Nous abandonnâmes l'idée de gagner la mer Rouge, parce qu'on nous dit que la peste affligeait ces parages, et nous nous dirigeâmes vers le golfe Persique. Nous levâmes l'ancre par une belle matinée et une brise légère, et nous rangeâmes la côte, ayant en perspective les montagnes de Taramore, qui s'élevaient majestueusement au-dessus des vastes plaines du Malabar. Dans la longueur de plusieurs milles, nous vîmes la mer couverte d'une sorte d'écume épaisse et verdoyante. Après vérification, nous trouvâmes qu'elle était formée d'une quantité prodigieuse de petites feuilles oblongues et d'un vert jaunâtre. Nous côtoyâmes la terre pendant trente jours sans faire beaucoup de chemin, nous amusant tous les jours à prendre des dauphins qui abondent dans ces parages, mais qui sont peu agréables à manger, même en mer où le poisson est ordinairement un régal.

Les cocotiers croissent en grand nombre sur cette côte. Ils sont un don précieux pour les indigènes pauvres qui font servir à une foule d'usages toutes les parties de cet arbre et vendent ses noix avec grands bénéfices. Au moyen d'une incision, ils extraient du tronc une liqueur appelée *Toddy,* fort agréable à boire avant le lever du soleil. Il en coule plusieurs pintes dans l'espace d'une seule nuit. Si on la laisse fermenter,

elle devient spiritueuse et très-forte. C'est dans cet état que les Indiens en boivent le plus. Aussi la vente en est-elle facile.

Les Indous retirent de la noix de coco une huile excellente, dont ils font un usage habituel, et qu'ils emploient dans les cérémonies de leur culte, ainsi que pour oindre leur corps. Cette huile est devenue aujourd'hui un objet de consommation considérable en Europe, où on la fait entrer avec succès dans la fabrication du savon et de la chandelle comme une matière plus pure et meilleure que le suif. L'écorce de la noix se façonne en câbles et en cordages de moindre dimension, qui ont la propriété particulière de se conserver sans avarie dans l'eau salée.

Les feuilles du cocotier servent à couvrir les maisons, et le bois s'utilise pour mille usages divers. En un mot, cet arbre est l'une des plus précieuses productions du règne végétal dans l'Inde. Il est fréquemment en butte aux ravages de deux animaux aussi opposés dans leurs mœurs que différents pour la taille. L'un d'eux est l'éléphant, qui, sortant parfois des jongles, vient commettre d'affreux dégâts au milieu des plantations. Il entre dans un plant de cocotiers, choisit l'arbre qui lui semble le plus en rapport avec sa force puissante, et, le saisissant avec sa trompe aussi haut qu'il peut l'atteindre, il le secoue de çà et de là, d'après le calcul le mieux raisonné de la résistance qu'il lui faut vaincre. Si l'arbre tient bon contre ses efforts, le subtil animal le quitte et va d'un palmier à l'autre, jusqu'à ce qu'il en trouve un qui veuille lui

céder. Lorsque l'arbre, arraché du sol, est sur le point de tomber, l'éléphant pose son pied sur la racine et abaisse doucement le tronc avec une sagacité si consommée qu'on serait tenté de le croire familiarisé avec les lois de la mécanique.

L'autre ennemi du cocotier, qui n'est pas moins à craindre pour lui, est un crabe de grande espèce, ou plutôt une écrevisse de mer, longue de vingt-quatre à trente pouces, et qu'on rencontre en abondance sur le rivage des îles qui forment l'archipel indien. Cet animal, muni de pinces d'une taille prodigieuse, monte sur un palmier, et, lorsqu'il est parvenu au sommet, il coupe la queue du fruit à l'aide de ses énormes antennes, le sépare du reste de la grappe, et le laisse tomber au pied de l'arbre. Le crabe redescend alors, dépouille la noix de sa coque extérieure avec une dextérité et une promptitude étonnante, la casse, et se met à sucer la pulpe molle qu'elle renferme. Cette espèce de crabe est un mets d'une grande délicatesse.

Six semaines après notre départ de Cochin, nous essuyâmes une violente bourrasque qui nous causa quelques dommages; d'un autre côté, nos munitions tiraient à leur fin : pendant plusieurs jours, un canard accommodé au *curry* fut le seul aliment frais que nous goûtâmes, et un dindon à demi affamé était tout ce qui nous restait de nos provisions. Heureusement, les poissons volants abondaient dans ces parages, et il en tombait en grand nombre sur le pont, ce qui nous procurait de temps en temps un régal inattendu. Enfin nous jetâmes l'ancre devant Dagomar, petite ville si-

tuée sur la côte de l'Arabie, où nous reçûmes à bord un pilote qui devait nous conduire à Mascat.

Le second jour après que nous eûmes quitté Dagomar, nous atteignîmes le port de Mascat : ce port est protégé par d'énormes rochers, entre lesquels se trouve un étroit passage qui n'est pas sans danger, quand on n'est pas guidé par un pilote habile. Sur la droite de ce canal, on voit un rocher curieux par sa forme conique, isolé des masses rocailleuses qui s'élèvent derrière lui, et entouré de tout côté par la mer, au milieu de laquelle il semble se tenir en sentinelle pour garder l'entrée du port. A sa base, on aperçoit une large fente, pareille à un immense coup de sabre, qui paraît l'avoir fait dévier légèrement de la ligne perpendiculaire. Ce roc est d'un effet pittoresque, mais il augmente encore les dangers que présentent les abords de Mascat dans les gros temps. Au moment même où nous arrivions en vue du port, cinq bâtiments se dirigèrent sur nous, et, d'après leurs manœuvres suspectes, nous jugeâmes que nous avions affaire à des corsaires mahrattes. A l'approche de ces navires, qui sont toujours montés par des équipages très-nombreux, nous démasquâmes huit canons, et nous agitâmes nos armes à feu de manière à leur faire croire que notre bâtiment était armé en guerre. Ces démonstrations belliqueuses parurent leur avoir imposé, car, voyant que nous ne nous disposions nullement à la fuite, ils s'éloignèrent en cinglant vers la côte de Malabar.

Les vaisseaux que montent ces pirates sont longs

No. 13.

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by W. J. Cooke.

Printed by J. Nice.

et étroits; ils portent généralement cinquante à soixante hommes, la plupart du temps Arabes. Ils naviguent à l'aide d'une immense voile latine attachée à une vergue légère, longue de cinquante pieds, et sont excellents voiliers. Deux de ces bâtiments auraient pu facilement s'emparer de nous; mais le voisinage de Mascat, dans lequel nous nous trouvions alors, joint à la fermeté de notre contenance, fut sans doute la raison qui les empêcha de nous attaquer. Ces pirates sont très-redoutés et rendent le trajet du golfe Persique dangereux dans tous les temps. Ils sont excessivement féroces et commettent parfois d'atroces cruautés sur ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Le célèbre Angria, qui se rendit si formidable dans la dernière partie du dix-septième siècle, fut le premier qui donna aux pirateries des Mahrattes le droit d'occuper une place dans l'histoire. Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails abrégés sur ce forban et ses successeurs.

CHAPITRE XIV.

Les Angrias.

Vers le milieu du dix-septième siècle, Canojie-Angria fut nommé gouverneur de Severndroug. C'était un simple soldat qui avait réussi à s'élever jusqu'aux plus hauts grades par sa valeur et sa bonne conduite. Il servit le rajah son maître, soit comme amiral de ses flottes, soit comme général de ses armées; mais lorsqu'il fut devenu gouverneur de Severndroug, il affecta une autorité indépendante de celle de son souverain, et, à la première occasion qui se présenta, il se saisit des vaisseaux qui avaient été placés sous son commandement, en confia la conduite à des individus préalablement gagnés à sa cause, et commença dès lors à se livrer à la piraterie. Il se borna d'abord à l'exercer dans le voisinage de l'île soumise à sa domination, jusqu'au moment où, grace à des avantages

répétés, il se fut rendu suffisamment formidable pour étendre plus loin ses entreprises. Bientôt après il réussit à s'emparer de presque toute la flotte mahratte.

Alarmés des succès de cet audacieux aventurier, les Mahrattes construisirent trois forts sur la terre ferme, à la distance d'une portée de canon, en face de son petit état, qui consistait en une île rocailleuse, soigneusement fortifiée et d'un difficile accès. Cependant il se rit de toutes leurs précautions, et, poursuivant le cours de ses brigandages, il s'empara d'une grande partie de leur territoire, qui renfermait plusieurs ports d'une grande commodité. Il y bâtit des forteresses, et s'y établit d'une manière si sûre que les Mahrattes ne purent parvenir à l'en déloger. Il fortifia tous les passages et tous les défilés voisins; et, comme il recevait en foule à son service les vagabonds qui ne pouvaient trouver à s'employer ailleurs, son nom devint bientôt l'effroi de toute la contrée exposée à ses déprédations. Sa puissance s'accrut à un tel point sur les mers, que ses navires osèrent s'emparer de deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, *le Darley*, monté par cent cinquante hommes, et *la Restauration*, bâtiment armé de vingt canons, qu'on avait lancé à leur poursuite. Ils se saisirent également d'un vaisseau français de quarante canons, ayant à bord quatre cents esclaves, et ne craignirent pas même d'attaquer le commodore Lisle, qui commandait une petite flotte, parmi laquelle se trouvaient un vaisseau de soixante canons et un autre de cinquante, sans compter plusieurs frégates et divers bâ-

timents de moindre dimension. Depuis cette époque, la famille du pirate continua de jouir d'un pouvoir indépendant, et fut pendant près d'un siècle la terreur de ces mers. Une suite non interrompue de succès rendit même ces forbans redoutables aux établissements anglais et hollandais.

En 1754, le prince régnant Tullagie-Angria captura plusieurs vaisseaux appartenant à ces deux nations, et cette insulte, jointe à la rigueur extrême qu'il déploya envers les prisonniers tombés en son pouvoir, décida enfin le gouvernement de Bombay à venir l'assiéger dans sa forteresse. Cette détermination fut encore précipitée par le bruit d'un nouvel avantage remporté par le pirate sur trois vaisseaux hollandais qu'il avait pris et brûlés. Ce succès avait tellement enflé son orgueil, qu'il se vantait insolemment d'étendre bientôt sa domination sur toutes les mers de l'Inde. Il commençait déja à faire construire deux vaisseaux de haut-bord, dont l'un devait être armé de quarante canons, lorsque, en exécution des ordres qu'il avait reçus du gouvernement de Bombay, le commodore James fit voile vers le repaire du pirate, avec quatre vaisseaux, *le Protecteur*, de quarante-quatre canons, *l'Hirondelle,* de seize, et deux bombardes; le tout dans le meilleur état possible.

Dans la matinée qui suivit le jour de son départ, le commandant anglais rencontra sept *grabs* et onze *gallivats*, appartenant à Angria, et leur donna la chasse. Le lendemain, il fut rejoint par la flotte mahratte, qui consistait également en sept *grabs* et onze

gallivats, et qui s'unit à lui dans la poursuite de l'ennemi commun. Mais ces bâtiments ne tardèrent pas à quitter le commodore, et jetèrent l'ancre dans la baie Commoro, où leurs équipages descendirent à terre et demeurèrent dans l'inaction pendant l'espace de trente heures, pour se conformer aux prescriptions de leur culte, d'après lesquelles il leur est interdit de prendre aucune nourriture à bord de leurs vaisseaux, et qui les obligent en même temps à un certain nombre d'ablutions et à d'autres pratiques religieuses qui ne peuvent avoir lieu que sur terre.

Le jour suivant, tandis que les Mahrattes étaient encore à terre occupés de leurs dévotions accoutumées, le commodore James reçut l'avis que la flotte ennemie était mouillée dans le port de Severndroug. Après avoir attendu quelque temps ses tardifs auxiliaires, le commandant anglais les rallia enfin et cingla aussitôt vers la forteresse du pirate. Dès que l'amiral d'Angria vit s'approcher des forces si considérables, il donna l'ordre de lever l'ancre et de gagner le large, en faisant remorquer les plus gros bâtiments par les *gallivats*. Cette manœuvre lui donna un avantage marqué sur nos vaisseaux qui ne pouvaient avancer que lentement, à cause du calme presque plat qui régnait alors sur la mer. La chasse continua toute la journée; mais les Mahrattes étaient si loin de vouloir engager le combat avec leur formidable ennemi sans le concours du commodore, qu'ils se laissèrent gagner de vitesse par nous, bien que, pendant plusieurs jours, ils nous eussent constamment devan-

cés, grace à la légèreté de leurs vaisseaux qui naviguent sous une seule voile d'immense dimension, et qu'on tourne à volonté, de manière à profiter du moindre souffle de vent. Maintenant que l'heure était venue de manifester leur habileté et leur courage contre un ennemi dont ils avaient reçu tant d'outrages sanglants, au lieu de saisir cette occasion avec toute l'ardeur que devait naturellement leur inspirer le désir de la vengeance, ils se tenaient bien loin en arrière de nos vaisseaux, tandis que les pirates déployaient dans leur fuite une persévérance et une adresse aussi étonnantes qu'efficaces. Ils jetaient à la mer tout ce qui aurait pu contribuer à embarrasser ou à ralentir leur marche; et comme l'air était à peine agité d'un léger souffle, non-seulement ils avaient mis toutes leurs voiles au vent, mais ils attachaient encore à leurs mâts de pavillon des justaucorps, des turbans, en un mot tout ce qui pouvait servir tant soit peu à favoriser la célérité de leur fuite. Par ce moyen, ils trompèrent tous les efforts du commandant anglais, et l'entraînèrent si loin de la station, qu'il fut obligé d'abandonner leur poursuite et de retourner à Severndroug.

Cette forteresse s'élevait sur une île située à un quart de mille de la terre ferme, dont elle était séparée par un bras de mer où l'eau était si basse qu'aucun navire d'un port supérieur à celui de cent tonneaux ne pouvait y passer. La place était protégée par des fortifications solides mais irrégulières. De même qu'à Gibraltar, la majeure partie des ouvrages avait été

taillée dans le roc vif à l'aide d'un immense travail, et ceux où l'on avait employé la maçonnerie étaient construits en blocs de pierre de dix à douze pieds de longueur, scellés ensemble par un ciment qui leur donnait toute la solidité d'une masse compacte. Chaque bastion était défendu par une batterie de cinquante-quatre canons. De tous les forts qu'Angria possédait sur le continent, le plus important était le fort Goa, bâti précisément de la même manière que celui de Severndroug, également bien fortifié, et muni d'une formidable batterie de quarante canons.

Il peut sembler étrange que ce pirate redouté eût pu, pendant un si grand nombre d'années, poursuivre le cours de ses déprédations avec impunité. Depuis long-temps, il est vrai, le gouvernement de Bombay avait résolu d'y mettre un terme, mais rien d'efficace n'avait encore été tenté dans ce but, et bien que plusieurs expéditions eussent été dirigées contre ces forbans, aucune n'avait jusqu'alors réussi. Le commodore Mathews, à la tête de son escadre, ainsi que d'une petite armée de Portugais qui s'y était jointe, tenta, à l'aide de toutes les forces de terre et de mer de Bombay réunies sous ses ordres, de s'emparer de l'un des forts appartenant à Angria; mais sa tentative échoua à cause de la trahison de ses alliés, les Portugais, qui, craignant pour eux la vengeance de leur puissant ennemi, jugèrent prudent de conclure la paix avec le pirate, et laissèrent leurs associés, ainsi affaiblis, soutenir seuls les chances, désormais douteuses, de la guerre. L'expédition ayant manqué par suite de cette

défection, la flotte et les troupes qu'elle portait revinrent à Bombay, à l'exception du vaisseau de ligne *le Shoreham*, qui donna contre les rochers et s'y brisa.

Il devint alors évident qu'aucun avantage décisif ne pouvait être remporté sur ce hardi flibustier, devenu plus que jamais la terreur des mers de l'Inde, à moins qu'on ne se fût préalablement assuré de la coopération des Mahrattes. On entra donc en négociation avec le souverain de cette nation, qui promit d'unir ses forces à celles du gouvernement britannique aussitôt qu'on serait convenu d'un plan praticable pour se rendre maître des forts que possédait Angria. Ce fut pendant la durée de cette alliance que le commodore James dirigea sa petite escadre contre le gouverneur de Severndroug, ainsi que je l'ai déja rapporté. Indigné de la lâche pusillanimité de ses alliés mahrattes, il résolut d'attaquer seul et sans leur secours la principale forteresse. En conséquence, le lendemain du jour où il avait donné la chasse aux *grabs* et aux *gallivats* du forban, il commença de grand matin à canonner vivement la place; mais le bombardement, quoique exécuté avec vigueur, ne fit que peu ou point d'effet sur des murailles qui avaient près de vingt pieds d'épaisseur et cinquante-quatre de hauteur. Le commodore prit alors une autre position, et manœuvra de manière à placer le fort Goa sous le feu des batteries inférieures, tandis qu'il dirigeait sur Severndroug celui de ses batteries supérieures. Les moyens de défense se trouvant plus faibles de ce côté, il réussit, après une

canonnade de plusieurs heures, à détruire l'un des bastions avec une partie du parapet voisin.

Enfin, vers midi, une bombe étant venue tomber sur une maison située dans l'intérieur du fort, le feu s'y déclara soudain, et bientôt les flammes, poussées par la violence du vent, se communiquèrent de proche en proche à toutes les habitations voisines. Le bombardement continuant toujours avec la même vigueur, empêcha la garnison de s'opposer aux progrès de l'incendie qui fit partout de rapides ravages. Le feu finit par prendre à l'un des magasins à poudre et le fit sauter. Cet événement fut suivi d'un effroyable désordre, et, peu de minutes après, d'un embrasement général. On ne saurait peindre la consternation qui se répandit alors de tous côtés : hommes, femmes, enfants, se précipitaient hors de leurs habitations, couraient vers le point le plus éloigné du théâtre de l'incendie, et s'embarquaient à la hâte, espérant pouvoir gagner en sûreté le rivage; mais le vaisseau *l'Hirondelle* intercepta leur fuite et les fit en grande partie prisonniers. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper, et allèrent au loin semer la terreur parmi leurs adhérents.

Le commandant anglais dirigea dès lors tout le feu de ses batteries contre le fort Goa, qui se rendit après une résistance opiniâtre. A peine le vaisseau du commodore eut-il donné le signal de cesser le feu, que le gouverneur d'Angria traversa le détroit, accompagné de quelques hommes d'élite, et vint s'établir dans l'île de Severndroug, dont l'évacuation totale

avait eu lieu immédiatement après l'explosion du second et principal magasin à poudre, qui venait de ruiner la ville de fond en comble.

Quoique l'île eût extrêmement souffert du feu de nos bâtiments et de cette explosion successive des deux magasins, les fortifications naturelles dont elle était munie lui servaient encore de remparts puissants, et le gouverneur résolut de s'y maintenir jusqu'à ce qu'il pût recevoir les secours qu'il attendait d'heure en heure. Le commodore était alors maître des trois forts situés en terre ferme, tandis que l'ennemi n'avait plus en sa possession que la forteresse de Severndroug. On continua de bombarder cette dernière, et le gouverneur reçut sommation de se rendre. Mais, comme il persistait dans son refus de capituler, on mit à terre un certain nombre de matelots qui, protégés par le feu de nos vaisseaux et des batteries du rivage, montèrent résolument à l'assaut, enfoncèrent à coups de hache les portes de la forteresse, dont ils nous ouvrirent l'entrée, après avoir essuyé une perte d'hommes très-légère.

Ainsi se termina la facile conquête d'une place qui, pendant près d'un demi-siècle, avait mis au défi les divers gouvernements d'Europe et d'Asie. Les corsaires d'Angria, durant ce laps de temps, avaient sillonné les mers de l'Inde avec impunité et fréquemment étendu leurs brigandages jusque dans le golfe Persique. Mascat seul trouva un rempart naturel contre leurs audacieuses entreprises dans la force de sa position et dans la sûreté de son port.

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. C. Armytage.

Printed by J. Tatlor.

Le port de Mascat est, en effet, vaste et l'un des plus sûrs qu'on connaisse. Il est protégé par un cordon de grands rochers rangés en forme de fer-à-cheval, au milieu desquels se trouve un étroit passage, praticable seulement pour les petits bâtiments, tandis que les vaisseaux de plus grandes dimensions sont obligés de tourner cette chaîne rocailleuse et d'arriver dans le port par l'entrée principale, située du côté du nord. La ville s'étend à l'ouest, sur le bord d'un bassin profond où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre à l'abri de tous les vents. On voit du même côté, près de l'entrée du port, le fort Jellali, bâti par les Portugais lorsqu'ils étaient maîtres de Mascat. Il est perché sur un énorme rocher qui s'élève derrière la ville, et, vu de la mer, il offre un aspect extrêmement imposant. Les fortifications sont d'une grande solidité et construites en belles pierres de taille. La perfection de la maçonnerie annonce clairement que des ouvriers indous ont été chargés de ce travail, car les remparts ont toute l'épaisseur et la solidité qui caractérisent leur manière de bâtir; mais le plan et le dessin extérieur du fort décèlent son origine européenne. Les bastions et les tours sont d'une force extraordinaire, et, pendant la durée de la domination portugaise, ils étaient munis de redoutables batteries, toujours servies par une nombreuse et vaillante garnison.

Le fort est maintenant occupé par les Arabes et n'a plus rien de formidable; il n'est défendu que par quelques canons, et tombe chaque jour en ruine par la négligence de ses possesseurs actuels. Angria, dans

les premiers temps de sa puissance, bien que les Portugais ne fussent plus maîtres de Mascat, qui passa vers cette époque entre les mains des Arabes, considéra cette ville comme trop forte pour qu'il pût tenter de s'en emparer, et d'ailleurs la distance qui la séparait de ses propres domaines, lui fit sans doute juger qu'elle ne serait pour lui qu'une inutile acquisition.

Après la reddition de Severndroug, le pirate ne put soutenir plus long-temps la lutte contre les Anglais et les Mahrattes confédérés. Dès que sa forteresse fut tombée en notre pouvoir, le commodore vint mouiller devant Bancoote, ville située à l'extrémité septentrionale des états d'Angria, et qui capitula à la première sommation. Cette place possède un excellent port, et fait maintenant partie des possessions de la Compagnie des Indes. La contrée environnante abonde en très-bon bétail, et approvisionne la Présidence de bœuf et de mouton d'une qualité supérieure et à un prix peu élevé. C'est peut-être le canton de l'Inde où l'on mange le meilleur bœuf. La ville fut cédée par un traité au gouvernement de Bombay; mais toutes les autres places du littoral qu'avait occupées Angria, furent abandonnées aux Mahrattes, et le pavillon britannique, planté sur plusieurs forts qui s'étaient rendus en dernier lieu au commandant anglais, en disparut pour faire place aux couleurs de nos alliés. La capitulation de Bancoote ne fut suivie d'aucune autre entreprise militaire, la saison étant trop avancée pour qu'il fût prudent de continuer à tenir la mer; le commodore James retourna donc à

Bombay, où il reçut les plus hautes marques de gratitude pour les services signalés qu'il avait rendus.

A la fin de la mousson suivante, le vice-amiral Watson entra dans le port avec son escadre. Tandis qu'il y réparait ses vaisseaux, le commodore James fut envoyé à la tête d'une petite flottille devant le port du fort Geriah, capitale des états d'Angria, pour y sonder la profondeur de l'eau. Il remplit la mission dont on l'avait chargé, et, après avoir pris une connaissance exacte des lieux, il rapporta à Bombay des renseignements si favorables sur le succès probable d'une attaque, qu'on résolut d'aller mettre le siége devant le fort. En attendant, l'amiral fit partir une frégate et un sloop, accompagnés de plusieurs vaisseaux de la Compagnie, avec ordre de croiser devant le fort Geriah. Le commodore James rejoignit, peu de temps après, ces bâtiments, avec *le Protecteur* et la frégate *la Gardienne*. Il demeura dans cette station environ quinze jours, jusqu'à l'arrivée de l'amiral, qui rallia sous son commandement les deux escadres, le 11 février 1806.

A l'apparition de la flotte anglaise, Angria fut saisi d'épouvante : jamais il n'avait imaginé qu'on pût rassembler contre lui des forces si considérables. Lorsqu'il vit s'avancer dans un ordre imposant cette foule de bâtiments de guerre qui venaient se réunir à tous ceux qui les avaient déja précédés, il s'abandonna aux plus vives appréhensions, et cédant aux conseils d'une pusillanimité qu'on avait jusque-là supposée étrangère à son caractère, il se hâta de quitter le

fort. Cette retraite précipitée jeta le découragement parmi ses adhérents. Les Mahrattes, espérant tirer parti de sa terreur, songèrent à profiter des ouvertures de paix qu'il leur avait faites à l'insu de leurs alliés, et à se mettre en possession de ses trésors, avant que l'amiral anglais eût pu être informé de l'état réel des affaires. Ils saisirent donc l'instant propice où l'esprit d'Angria était en proie à l'agitation de l'inquiétude, et insistèrent auprès de lui pour qu'il fît parvenir à son frère, à qui il avait laissé le commandement du fort, l'ordre de remettre la place entre leurs mains. La même duplicité sert en toute occasion de base fondamentale à la politique des Mahrattes, et c'est une maxime admise parmi eux que toute action est honorable dès qu'elle a pour but l'avantage de l'état. Cependant, malgré toute leur subtilité, ils ne purent tromper la vigilance de l'amiral Watson, qui, apprenant qu'Angria avait abandonné le fort et en avait confié le commandement à son frère, fit sommer péremptoirement ce dernier de se rendre. Cette sommation étant demeurée sans effet, l'amiral disposa sa flotte sur deux lignes, dont l'une était formée par les vaisseaux de la marine royale, et l'autre par les bâtiments de la Compagnie des Indes, et dans la matinée qui suivit la fuite d'Angria, il vint se placer devant le fort avec ses deux divisions. A la tête de la première marchait son propre vaisseau, suivi de cinq autres navires; la seconde consistait en cinq frégates et quatre galiotes à bombes. La flotte essuya d'abord un feu vif de la part des batteries du fort, ainsi que

des *grabs* qui en protégeaient le flanc; mais quand les deux escadres réunies sous le commandement de l'amiral anglais eurent pris position, elles commencèrent un feu terrible qui réduisit promptement le fort et les *grabs* au silence.

Pendant la canonnade, une bombe étant venue éclater sur un vaisseau qu'Angria avait pris à la Compagnie, le feu se communiqua aux bâtiments les plus voisins, et s'étendit si rapidement de l'un à l'autre, qu'en peu de moments la flotte du pirate fut entièrement détruite. Dans la nuit, l'amiral anglais fit débarquer toutes ses troupes, sous la conduite du colonel Clive, pour empêcher que les assiégés n'ouvrissent leurs portes aux Mahrattes, car il avait su par un déserteur que telle était leur intention, le commandant ayant reçu de son frère l'ordre formel de ne point admettre les Anglais dans les murs du fort.

Le débarquement étant opéré, et les troupes préparées à agir selon les circonstances, l'amiral Watson envoya un message au lieutenant d'Angria, pour lui déclarer que si, dans le délai d'une heure, la place ne lui était pas livrée, il allait renouveler l'attaque, et n'accorderait aucun quartier à la garnison. Le gouverneur demanda une suspension d'hostilités jusqu'à ce qu'il pût connaître la détermination de son frère à cet égard, ajoutant que, d'après l'injonction positive que lui avait faite Angria, en lui laissant le commandement du fort, de ne consentir à aucune capitulation, il ne pouvait se rendre aux termes de la sommation,

avant d'en avoir référé à celui qui seul avait droit d'y répondre.

Quelque plausible que fût ce prétexte, ce n'était évidemment qu'une feinte destinée à couvrir le dessein secret de livrer la place aux Mahrattes, avec lesquels le pirate avait hâte de conclure la paix. Mais ses ruses pour gagner du temps ne lui furent d'aucune utilité, car l'amiral Watson devina sans peine son intention mal déguisée, et dès qu'il eut reçu la réponse du commandant, il dirigea contre le fort un feu si nourri, qu'en moins d'une demi-heure Angria se vit réduit à parlementer. La première chose qu'on exigea fut que les couleurs de l'ennemi disparussent des murailles, et que les portes fussent ouvertes à nos troupes; mais comme les assiégés différaient sous les plus frivoles prétextes l'exécution de cette clause, la canonnade de nos vaisseaux recommença avec une si terrible énergie, que la garnison se hâta de capituler sans condition. Le colonel Clive pénétra aussitôt dans le fort et en prit possession.

La perte d'hommes avait été très-légère du côté de la garnison aussi bien que du nôtre. A son entrée dans la place, le colonel Clive fut surpris de voir le peu de dégâts qu'avait produit sur les fortifications le feu soutenu de notre artillerie. La hauteur démesurée des murs et leur épaisseur extraordinaire avaient offert aux assiégés un refuge assuré. Les remparts n'étaient point creusés dans le roc, comme à Severndroog, mais on les avait construits avec des blocs de pierre d'une masse si prodigieuse, qu'aucun projectile du métal

le plus lourd ne pouvait faire le moindre effet sur eux. On aurait pu les bombarder pendant une année entière, sans parvenir à y pratiquer une brèche assez large pour livrer passage aux assaillants ; mais telle était la vivacité du feu que nos vaisseaux avaient dirigé contre ces inexpugnables remparts, que la garnison terrifiée s'était vue obligée de capituler en dépit de toute leur solidité.

Le trésor qu'on trouva dans cette ville était peu considérable. L'argent monnayé et les effets tombés entre nos mains furent évalués à peu près à la somme de cent vingt mille livres. La place contenait, en outre, deux cents canons en bon état, six mortiers de cuivre, et une grande quantité de munitions de toute espèce, qui restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les *grabs* qui furent brûlés consistaient en huit caïques et un vaisseau de haut-bord. Les chantiers de construction renfermaient deux bâtiments presque entièrement achevés, l'un de quarante canons et l'autre de vingt-six, sans compter un grand nombre de *gallivats*, petits navires qui suivent les vaisseaux de guerre pour les remorquer au besoin, et qui servent également à l'abordage.

Le colonel Clive ayant pris possession du fort, eut soin d'intercepter toute communication entre les Mahrattes et la garnison, qu'ils comptaient gagner à prix d'argent, pour en obtenir la remise de la place. Cette intention fut déjouée par la vigilance du colonel, qui leur interdit l'approche des lignes anglaises. Ils firent offrir la somme de cinquante mille roupies au capi-

taine Buchanan et au capitaine Forbes pour les engager à fermer les yeux sur la violation de cette consigne; mais cette proposition fut rejetée avec indignation, et les Mahrattes, qui se vantent de leur habileté en politique, furent surpris au dernier point de voir l'incorruptibilité de nos officiers résister à une offre dont la magnificence aurait semblé, aux yeux de tout prince indien, une récompense proportionnée à un semblable service, et qu'il n'aurait pas cru au-dessous de sa dignité d'accepter.

La reddition de Geriah porta le dernier coup à la puissance, déja ébranlée, d'Angria, et fut suivie de la dispersion de tous ses partisans. Il se vit successivement dépossédé de ses forteresses; et celui qui avait été la terreur des gouvernements indigènes que menaçait le pouvoir de ses armes, perdit bientôt toute espèce de prépondérance. Mais les descendants de cette race, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, continuèrent à commettre leurs actes de piraterie, toujours sous le nom autrefois redouté d'Angria.

CHAPITRE XV.

Mascat. — Le Gouverneur. — Le Port.

Quelques heures après notre rencontre avec les corsaires mahrattes, nous fûmes remorqués jusque dans le port de Mascat, le vent étant complétement tombé. Nous saluâmes en passant une frégate du roi d'Omar, qui nous rendit sur-le-champ notre politesse. Le jour suivant nous allâmes présenter nos devoirs au gouverneur, qui nous reçut avec la plus grande courtoisie, et nous fit servir des fruits et des sorbets. Son palais, situé à peu de distance de la mer, était un édifice d'assez mince apparence; et la cour de son altesse n'était ni nombreuse ni brillante. Huit ou dix Arabes, vêtus d'un uniforme tout usé, se tenaient à l'entrée du verandah, et formaient une espèce de garde qui se rangea en ligne sur notre passage, pour nous rendre, selon l'usage, les honneurs militaires,

au moment où nous franchissions le seuil du Gouvernement.

L'imaum de Mascat porte le titre de roi parmi les peuples soumis à son gouvernement, aussi doux qu'équitable. Sa capitale est une ville assez populeuse. Elle est adossée à une longue chaîne de rochers nus, qui s'élèvent à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, et environnée de campagnes qui présentent partout l'aspect affligeant d'une stérilité presque complète. Le dattier, en tous lieux ami d'une terre ingrate, est le seul produit végétal qui se montre en assez grande abondance dans cette aride contrée. Quelques amandiers, quelques tamarins y croissent çà et là; mais rien ne peut donner une idée de la physionomie morne et désolée qu'elle étale aux yeux du voyageur à la suite d'une sécheresse, et c'est ainsi qu'elle s'offrit à nos regards. On nous dit que depuis quarante jours il n'était pas tombé une goutte de pluie, et la maigreur de la végétation témoignait suffisamment de la vérité de cette assertion. Les habitants souffraient au dernier point de la disette d'eau, et les vents chauds qui régnèrent pendant tout le temps de notre séjour, rendaient l'atmosphère tellement étouffante qu'il était, par moments, presque impossible de la supporter.

Les vivres que nous nous procurâmes à Mascat nous parurent d'un prix raisonnable. La viande, la volaille, ainsi que les légumes, y sont d'une qualité excellente. Nous y fîmes sans doute d'autant plus d'attention, que, la veille de notre arrivée, nous avions

été réduits à manger notre dernier dindon, qui était lui-même presque mort d'inanition quand on lui tordit le cou pour nous l'accommoder au *carry*. Durant plus d'une semaine, on l'avait nourri tant bien que mal avec du poisson sec et du biscuit moisi, seul aliment qu'on pût lui donner; et comme il nous restait à peine quelques verres d'eau douce, la misérable créature était, ainsi que je l'ai dit, plus d'à moitié morte lorsqu'on la tua. Pour peu que notre navigation eût encore duré deux jours, nous nous serions trouvés dans une déplorable situation, car toutes nos provisions étaient complétement épuisées.

Le port de Mascat, qui est extrêmement vaste, est en même temps assez profond pour que les plus grands vaisseaux puissent y demeurer à flot, et lorsque nous y entrâmes, nous vîmes des bâtiments de guerre mouillés dans le bassin même qui borde les maisons de la ville. Il est protégé par plusieurs forts; mais les deux principaux sont le fort Jellali et le fort Mériani, qui furent bâtis par les Portugais, et qu'on a représentés dans une vignette de ce volume. Vers le milieu du dix-septième siècle, ils furent enlevés à leurs premiers possesseurs par les Arabes, qui les ont gardés jusqu'à ce jour. Ces deux forts, vus de la mer ou du port, sont d'un effet imposant à l'œil; mais les Arabes, depuis qu'ils s'en sont rendus maîtres, laissent tomber en ruine leurs remparts dégradés par le temps.

La nature a tellement fortifié les abords de Mascat, que si ces forteresses étaient entretenues en bon état,

elles offriraient d'insurmontables difficultés à une armée assiégeante. La ville était connue des anciens sous le nom de Mosca, et Arrien en parle comme d'un vaste marché ouvert, de son temps, aux productions de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde. Mascat a constamment joui du même avantage; car, aujourd'hui encore, cette place est le grand dépôt du golfe Persique et le centre d'un commerce étendu. Les deux églises bâties par les Portugais lorsqu'ils étaient en possession de Mascat, servent maintenant à des usages fort peu en harmonie avec leur destination religieuse: l'une est convertie en magasin, et l'autre est devenue la résidence de quelques employés du gouvernement. Sous la domination portugaise, Mascat parvint à un grand point de prospérité. Mais ses possesseurs ne furent jamais sur un pied de bon voisinage avec les Arabes, qui ne cherchaient qu'une occasion favorable pour leur enlever cette ville. Ils finirent par réussir dans leurs desseins, grace à la trahison d'un négociant Banian, dont la fille avait été séduite par le gouverneur de Mascat, et qui, poussé par un esprit de vengeance, donna aux Arabes les moyens de s'introduire dans la place. Depuis cette époque, elle est toujours demeurée au pouvoir de ses nouveaux maîtres.

Les Banians résident en grand nombre dans ce canton; ils y vivent sous la protection des Arabes et en parfaite harmonie avec eux. Ils peuvent se livrer à l'exercice de leur culte avec une entière liberté, et se gouvernent d'après leurs propres lois. On leur permet d'ériger des idoles dans l'intérieur de leurs maisons et

de brûler leurs morts sur le rivage. La police est si vigilante en cet endroit, qu'on peut à toute heure de la nuit parcourir les rues sans avoir à redouter aucun danger personnel. Les lois sont rigoureusement exécutées : tout vol considérable est puni de mort; les larcins de moindre importance entraînent la peine de la mutilation, qui consiste d'ordinaire dans la perte du poignet. Mais ce genre de crime est si rare, que les commerçants laissent leurs marchandises exposées dans les rues sans la plus légère inquiétude.

Peu de jours après notre arrivée, nous fîmes une excursion à Muttra, petite ville située à environ deux tiers de lieue de distance de Mascat, et nous allâmes rendre visite à un officier anglais qui commandait un vaisseau de guerre arabe. L'équipage du bâtiment paraissait soumis à une parfaite discipline et plein de confiance dans son capitaine. Les matelots semblaient assez bien dressés à la tactique navale des Européens; mais, cependant, il y avait dans leur manière d'exécuter la manœuvre et de s'acquitter des fonctions dont ils étaient chargés sur le navire, un manque de vivacité et de prestesse qui montrait de combien ils étaient inférieurs aux marins anglais. Le long de notre route, la contrée nous offrit des points de vue à la fois neufs et intéressants. Les pics élevés, dont les flancs raboteux ne laissaient apercevoir aucune trace de végétation; l'aride nudité de la côte, tout prêtait au paysage une majesté morte, mais éminemment imposante. Cette scène était d'autant plus

frappante qu'elle était moins vulgaire, et son défaut de charmes était plus que compensé par la sublimité sévère qui la caractérisait.

Il y a parfois une ineffable grandeur dans cette désolation morne et sauvage que la nature étale aux yeux du voyageur, alors qu'il se plaît à étudier la variété presque infinie de ses aspects dans les différentes régions du globe. Quelle que soit l'âpreté de sa physionomie, jamais elle ne la rend positivement repoussante; il y a sous ce voile de rudesse apparente, une symétrie visible, une certaine harmonie d'arrangement, qui ne peuvent manquer de frapper un œil attentif, et de remplir notre ame d'un sentiment profond d'admiration, en lui montrant dans la nature, même au milieu de sa plus aride stérilité, l'œuvre merveilleuse d'une main toute-puissante. Les idées qui s'éveillent en foule dans notre esprit devant ces grands tableaux de la création n'ont jamais rien de pénible; elles peuvent revêtir une teinte de gravité solennelle, mais il en résulte toujours pour le cœur une délicieuse réaction; et l'impression que lui communique alors la pensée, tient à la fois du calme de la réflexion et de l'ardente énergie de ses propres sensations. Jamais je n'ai fixé les yeux sur les scènes effrayantes de la nature, qui, tantôt glacent le sang dans les veines, tantôt le font circuler avec une rapidité presque maladive, sans qu'aussitôt mon ame, emportée par un sublime élan, ne s'élevât au-dessus des considérations vulgaires de la vie, jusqu'à des

sentiments d'une pureté religieuse. C'est ainsi que la fleur la moins attrayante offre à l'abeille un miel aussi doux que celui de ses plus brillantes sœurs.

A notre retour de Muttra, je fus particulièrement frappé de la disette de végétation qui se montrait partout. Au milieu de la monotonie du paysage, néanmoins, nous apercevions de temps en temps quelque château d'un effet pittoresque, perché sur la crête d'un roc, et s'élevant, sombre et menaçant, au-dessus des précipices environnants, dans une grandeur solitaire dont l'éloquence muette, mais saisissante, se faisait entendre à tous les cœurs. Les contours irréguliers de ces rochers qui variaient continuellement de formes et d'aspects à mesure que nous avancions, et se dessinaient sur le fond bleu du ciel dont l'éclat faisait ressortir la configuration bizarre de leurs masses, captivaient fortement notre attention par l'étrangeté d'une scène si nouvelle à nos yeux. D'un autre côté, la forme toute particulière des navires qui erraient çà et là sur l'étendue azurée du golfe, tandis que nous voguions, mollement bercés sur ses eaux paisibles, contrastait d'une manière charmante avec la sombre et immobile stérilité des campagnes voisines.

Quelques-uns de ces bâtiments, connus sous le nom de *buggolas*, sont d'une singulière structure. Ce sont d'ordinaire des vaisseaux de commerce dont les Arabes se servent pour trafiquer entre Mascat et la côte de Malabar. On les construit, en général, sur cette côte, et principalement à Cochin. Le port de ces navires excède quelquefois celui de cent tonneaux. Ils

ont une poupe très-haute, pourvue de petites dunettes, et la principale cabine, située sous cette partie du vaisseau, se prolonge vers la proue, qui est basse et terminée en pointe. Toutes les cabines, ainsi que dans les *budgeros*, sont éclairées par des fenêtres fermées avec des stores.

Les *buggolas* sont gréés à la manière d'un lougre, et sont munis de deux grandes voiles latines. Ils sont habituellement commandés par un Arabe indolent, qui abandonne toute la direction du navire aux soins de l'un de ses inférieurs. Celui-ci ne le consulte jamais; il le laisse faire en paix la sieste, et jouir de tous les plaisirs de la table et de la pipe. Les matelots le regardent comme leur père et le traitent avec une familiarité affectueuse que, d'après nos idées européennes de subordination, on pourrait croire subversive de toute discipline. Il n'en est rien cependant, car toutes les fois qu'il plaît au capitaine d'exercer son autorité, il ne rencontre partout qu'une prompte et muette obéissance. L'attachement qui existe entre lui et son équipage est du même genre que celui qui unissait jadis un chef de clan écossais avec les membres inférieurs de la tribu; et les excès d'une intolérable tyrannie ont seuls assez de force pour le détruire.

Peu de jours après notre retour à Mascat, nous apprîmes que des dépêches arrivées nouvellement d'Angleterre allaient être expédiées en toute hâte au gouvernement de Bombay; mais le temps étant assez menaçant, aucun *buggola* ne voulut entreprendre de les porter. En conséquence, nous fûmes mis en réqui-

sition; et comme aucun motif de plaisir ou de curiosité ne nous retenait plus à Mascat, bien que notre séjour s'y fût probablement prolongé sans cette circonstance, nous consentîmes à nous charger des dépêches, et nous nous disposâmes à prendre sans délai la route de Bombay, où, du reste, nous avions toujours eu l'intention de nous rendre.

La Yong Vrouw Jacomina, autrement dit *le Cornwallis*, fit immédiatement tous les préparatifs nécessaires pour mettre à la voile. A cette époque de l'année, la température qui régnait dans le bassin du port était si étouffante, qu'il nous devenait presque impossible de demeurer à bord du vaisseau : le thermomètre était monté à cent dix degrés (Fahrenheit) dans notre cabine, et la réverbération du soleil sur les rochers blancs et nus qui dominaient la rade de tous les côtés, contribuait en grande partie à y maintenir cette chaleur excessive. L'avant-veille de notre départ, nous vîmes entrer dans le port un navire américain. Sur l'invitation du capitaine, que nous rencontrâmes le matin suivant, nous allâmes le visiter à son bord, où il nous reçut avec la plus aimable hospitalité. Il nous dit qu'en arrivant à Mascat, les punaises qui pullulaient dans son bâtiment l'avaient transformé en un véritable purgatoire; mais à peine eut-il jeté l'ancre, que ces légions d'hôtes importuns furent complétement détruites dans une seule nuit par les kakkerlacs, dont les nombreux bataillons avaient, à leur tour, pris possession du navire; néanmoins, ce dernier fléau était, au dire du capitaine, beaucoup plus supporta-

ble que celui qui l'avait précédé. Le même fait se renouvelle fréquemment dans l'Inde : un vaisseau infesté de punaises n'est pas plutôt entré dans le port, qu'il est envahi par des myriades de kakkerlacs qui le débarrassent en quelques heures de ces dégoûtants insectes, vérifiant ainsi le proverbe indou : « Ne mépri-« sons rien de ce qui est petit : en tressant ensemble « un grand nombre de brins de paille, on forme un « lien assez fort pour attacher un éléphant. »

Dès que notre vaisseau eut appareillé, nous levâmes l'ancre et nous sortîmes lentement du port de Mascat, emportant avec nous les dépêches adressées au gouvernement de Bombay. Nous avions hâte de nous dérober à l'ardeur des rayons solaires que les rochers nous renvoyaient obliquement dans le port comme dans un foyer où ils se concentraient et embrasaient l'atmosphère de feux intolérables; mais notre marche fut d'abord retardée par un calme plat, et après notre sortie du port, nous fûmes obligés de longer la côte pendant plusieurs jours, à cause du peu de secours que le vent nous prêtait.

Bientôt l'eau nous manqua, et faute de pouvoir en trouver à terre, il fallut s'arranger avec quelques navires du pays que nous rencontrâmes, pour qu'ils nous cédassent une partie de leur provision, que nous leur payâmes à raison de cinq roupies (12 fr. 50 c.) le demi *leaguer*, mesure équivalente à peu près à vingt gallons (80 litres). Nous avancions avec une lenteur fatigante; et ce qui rendait notre situation encore plus pénible, c'était l'appréhension continuelle de voir

nos vivres s'épuiser avant d'avoir atteint le but de notre voyage, et sans qu'il nous fût possible de les renouveler.

Enfin le vent fraîchit, nous eûmes bonne mer, et nous dirigeâmes notre course vers Bombay. Le temps ne tarda pas à s'obscurcir, et, pour surcroît d'embarras, notre navire fit une voie d'eau. Après avoir été ballottés pendant quelques heures par le roulis, nous nous aperçûmes que l'eau avait pénétré dans la cale à la hauteur de trois pieds et continuait à s'y élever rapidement. Tous les bras furent mis en réquisition pour faire manœuvrer les pompes, et le charpentier ayant examiné les coutures des bordages, déclara qu'il fallait retourner dans les eaux calmes, afin de calfater la carcasse du bâtiment, car le goudron avait été entièrement fondu par l'action du soleil brûlant auquel nous avions été exposés dans le port de Mascat. A notre grand désappointement nous dûmes rebrousser chemin et envoyer à terre une embarcation pour aller y chercher du *dammar*, sorte de résine qui sert dans ce pays à enduire la carène des vaisseaux. Dès qu'on se fut procuré cet ingrédient, nous mouillâmes dans une petite crique, où les joints furent calfatés, et nous fûmes bientôt en état de nous remettre en mer. La traversée nous offrit peu de distractions; notre principal amusement était la pêche. Il nous arriva un matin de prendre un petit requin long d'environ cinq pieds, dont l'estomac contenait un grand bout de câble de cuir qu'il avait commencé à digérer. Ce poisson ne nous donna pas peu d'embarras, d'autant que nos

lascars ne déployèrent pas une grande activité pour s'en emparer. Les secousses qu'il imprimait au navire par ses soubresauts, ne laissaient pas que de nous mettre en péril, lorsqu'un coup de hache qu'on lui donna sur la queue vint abréger ses angoisses et prévint tout accident funeste. Nous atteignîmes enfin le terme de ce voyage monotone, et nous jetâmes l'ancre dans le port de Bombay, tout à côté d'un vaisseau de la Compagnie des Indes.

Le hasard voulut que je connusse l'un des officiers de ce bâtiment, et, le jour suivant, je me rendis à son bord pour visiter mon jeune ami que je trouvai dans une bien triste situation. Quelques nuits auparavant, ne pouvant résister à la chaleur qui l'accablait, il avait laissé la porte de la cabine ouverte afin de permettre à l'air d'y pénétrer. Pendant son sommeil la brise de terre vint perfidement souffler sur lui, et il se réveilla entièrement perclus des extrémités inférieures. Lorsque je le vis, il ne pouvait remuer que les mains; et le chirurgien du vaisseau craignait qu'il ne pût jamais recouvrer l'usage de ses jambes. Ces appréhensions ne furent que trop bien vérifiées par l'événement, car, deux ans après cette époque, il mourut dans un état de paralysie complète.

Nous nous empressâmes de remettre les dépêches dont nous étions chargés, et nous reçûmes en retour une invitation à dîner au palais du Gouvernement. La température était étouffante; et comme l'intérieur du fort de Bombay n'est pas l'endroit de l'île où l'on jouit de la plus grande fraîcheur, nous dressâmes

nos tentes sur l'esplanade qui, dans cette saison, avait toute l'apparence d'un camp irrégulier, car les militaires ainsi que les plus jeunes Civiliens y vivaient pareillement sous des tentes, dans l'espoir d'y respirer un air moins brûlant.

Un ou deux jours après notre arrivée à Bombay, je me promenais, au lever du soleil, sur la côte de Colabah, petite île séparée de la ville, seulement à l'heure de la haute mer, par une crique étroite que le reflux laisse parfaitement à sec. Tout à coup mon attention fut captivée par un singulier objet qui s'offrit à mes regards. C'était un homme qui s'avançait vers moi, dans le costume commun aux individus des classes les plus inférieures, c'est-à-dire n'ayant qu'une simple pièce d'étoffe roulée autour de ses reins. Je contemplai avec étonnement l'apparence de toute sa personne. Sa peau était blanche comme de la craie, et lorsqu'il se fut approché davantage, elle me parut glacée d'une teinte roussâtre, comme si on l'eût passée au fer chaud. Ses cheveux, car il ne portait point de turban, étaient de la même couleur que la peau, et retombaient en longues mèches sur ses épaules décharnées. Ses yeux, à l'exception des prunelles, étaient d'un rouge terne et obscur, et il les tenait continuellement baissés vers la terre, comme si la lumière du jour leur eût causé une sensation pénible, ce qui avait lieu en effet, ainsi qu'il me l'apprit un moment après. Sa démarche était lente et mal assurée, et ses membres étaient réduits à un état de maigreur vraiment effrayant. Il avait les côtes tellement saillantes,

qu'on pouvait les compter à la distance de plusieurs pas, et toute l'anatomie de son corps se dessinait sous sa peau avec une si bizarre exactitude que je crus voir marcher un squelette. Il n'osa d'abord s'avancer vers moi et se tint à la distance de quelques pas; j'allai à lui, mais il recula doucement, en me suppliant de lui donner quelques pièces de monnaie qui sauveraient de la mort un infortuné, repoussé par le mépris universel, et qu'avait rejeté sa propre tribu. Sa prière touchante était faite pour exciter au plus haut point la compassion. Il m'avertit de ne pas approcher de lui, pauvre créature dégradée, contre laquelle était levée la main de chacun et qui ne devait s'attendre à aucune pitié. Je lui parlai avec bonté, et, au bout d'un instant, je gagnai si bien sa confiance qu'il s'arrêta et me laissa venir jusqu'à lui. Je lui demandai alors la cause qui donnait à toute sa personne un aspect si extraordinaire : il me dit que, pendant plusieurs années, il avait été rongé par la lèpre; et bien qu'il se fût guéri à la longue de cette affreuse maladie, elle avait imprimé sur lui une souillure indélébile. La couleur même de la peau, qui était autrefois d'un brun foncé, s'était changée en une blancheur cadavéreuse, et il suffisait de le voir pour reconnaître en lui un lépreux.

Les individus attaqués de la lèpre sont regardés dans l'Inde comme des êtres maudits par la divinité; il n'est personne qui ne les évite avec soin, et un grand nombre d'entre eux meurent chaque année dans un état de dénûment vraiment déplorable, par

suite de l'abandon général auquel les expose le fléau qui les a frappés. Cet infortuné faisait partie d'une des castes les plus abjectes, mais aucun membre de sa tribu n'eût voulu communiquer avec lui, et il s'en allait traînant partout sa misère, sans rencontrer un regard de sympathie, si ce n'est dans les yeux de quelque autre malheureux courbé sous le poids d'une calamité pareille à la sienne.

Rien n'est plus affligeant que de voir une créature humaine réduite à une aussi affreuse condition. Devenu non-seulement le rebut de la société en général, mais encore un objet de répulsion pour les êtres les plus vils de sa caste, le lépreux n'a d'autre asile que celui qu'il se construit lui-même loin de la demeure des hommes, dont l'aversion le refoule souvent jusqu'au fond des jongles, où il devient la proie des bêtes sauvages. Lorsqu'il se refuse à fuir dans des solitudes éloignées de toute habitation, les membres de sa propre famille ne craignent pas de violer ouvertement à son égard toutes les lois divines et humaines et lui font fréquemment souffrir une mort cruelle.

Les Indous sont en général possédés d'un extrême attachement à la vie; chacun d'eux la considère comme le plus grand présent qu'il ait reçu du ciel, et ils y renoncent rarement par une mort volontaire, à moins que le fanatisme, qui, chez eux, devient une véritable frénésie, ne les porte à s'immoler spontanément, dans l'espoir d'entrer immédiatement en possession d'une éternelle félicité. Mais quoique ces

exemples d'une dévotion délirante soient peu communs, il est encore moins fréquent de voir un Indou mettre fin à ses jours, pour se débarrasser du poids d'une existence pénible. Le lépreux portera en tous lieux avec lui l'opprobre de son infirmité ainsi que les misères qui l'accompagnent, et mêlera sa plainte solitaire aux soupirs des vents; mais au milieu des privations de tout genre qui l'accablent, et de souffrances physiques qu'on ne saurait contempler sans effroi, il continuera de traîner le fardeau de son infortune, et restera cramponné à la vie avec une ténacité presque inconcevable.

Pour montrer la manière expéditive dont on en use envers ces êtres misérables, il suffira de citer un passage de la préface que Ward a placée à la tête de son ouvrage sur l'histoire, la littérature et la mythologie des Indous : « M. W. Cary, de Cutwa, dans le Bengale, dit-il, vit un jour brûler vivant en sa présence un pauvre lépreux. Les amis de ce malheureux avaient creusé un trou profond dans lequel était allumé un grand feu. Le lépreux, hors d'état de marcher, se roula sur lui-même jusqu'à ce qu'il vînt tomber dans la fosse; mais aussitôt qu'il se sentit atteint par la flamme, il poussa des cris effrayants et fit tous ses efforts pour se lever et sortir de cette fournaise, en conjurant ses parents qui se tenaient autour de la fosse, de lui tendre une main secourable. Mais tous demeurèrent sourds à son appel, et bien loin de lui prêter une assistance qu'il réclamait avec des accents

capables d'attendrir un tigre, ils le repoussèrent dans les flammes, où il se débattit encore un instant et finit bientôt par périr. »

Instruit de la triste condition des lépreux dans l'Inde, je ne pus refuser ma pitié à l'infortuné que j'avais devant les yeux : mais la pitié n'était qu'une offrande stérile; je lui donnai donc toute la monnaie que j'avais sur moi, et je repris le chemin du logis, suivi des bénédictions qu'il me prodiguait dans sa vive et touchante reconnaissance.

CHAPITRE XVI.

Bombay. — Le Fort. — Les Parsis.

Bombay se composait dans l'origine d'un groupe de petites îles couvertes de nombreux marécages, où croissait une épaisse végétation, et que les eaux de la mer abandonnaient et inondaient alternativement. La situation de cette présidence était si insalubre, que quiconque venait s'y établir n'était pas censé pouvoir y vivre plus de trois ans. Il n'en est plus de même aujourd'hui, quoique dans l'intérieur du fort, et surtout pendant la saison des pluies, le climat soit encore très-malsain.

L'île de Bombay est à présent le principal établissement que les Anglais possèdent sur la côte occidentale de l'Inde : elle a sept milles (deux lieues un tiers) de long, et trois milles (une lieue) de large, et forme, avec les îles voisines de Colabah, de Salsette,

Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. Stephenson

Printed by J. Yates.

du Boucher, de Caraujah, et d'Éléphanta, l'un des plus beaux ports des mers indiennes. Sur la première de ces îles, on a construit un phare qui s'élève à la hauteur de cent cinquante pieds au-dessus de la mer, et qui projette sa clarté jusqu'à la distance de sept lieues. La capitale de cette île a environ un mille de long et deux stades de large; elle est environnée de larges fortifications. La partie qu'on appelle la ville neuve est bâtie sur un terrain plat et marécageux, où le sol est si bas qu'un grand nombre de maisons s'y trouvent au niveau de la haute mer; beaucoup d'autres sont situées en dessous, ou fort peu au-dessus, à l'époque des grandes marées.

Dans la saison des moussons, on ne communique qu'en bateau d'une maison à l'autre; et, durant plusieurs mois, la santé des habitants éprouve de fâcheux effets de ces inondations. Autrefois cette partie de Bombay qui forme aujourd'hui l'esplanade était entièrement ombragée de cocotiers; mais cet espace est maintenant vide et dépourvu de toute plantation, depuis l'extrémité la plus élevée de l'île jusqu'à Dungarie, vaste quartier qui n'est habité que par la population indigène.

La vignette ci-jointe représente une vue de Bombay, prise derrière le fort, qu'on aperçoit sur le promontoire, tandis que le phare de Colabah se montre dans le lointain sur la droite. Le château offre l'aspect d'un quadrilatère régulier, muni de nombreux ouvrages de fortification, surtout dans la partie qui regarde le port. Les remparts de Bombay passent pour

extrêmement forts, excepté du côté de la terre, où ils ne présenteraient qu'une faible résistance à l'ennemi qui, une fois débarqué, leur ferait subir un siége dans les règles. La ville, commencée par les Portugais, a été terminée par les Anglais; cependant les maisons, bien que bâties à différentes époques, ont été presque toutes construites dans le même style que celles des Portugais, ce qui a donné à cette cité une chétive apparence, en comparaison des présidences de Calcutta et de Madras. La mer baigne les murs du fort de trois côtés : le quatrième est occupé par l'esplanade.

Les quartiers situés au nord de la ville servent principalement de demeures aux Parsis, qui, malgré la haute civilisation répandue parmi eux, sont en général si sales dans l'intérieur de leurs maisons, qu'on ne saurait passer sans dégoût dans les rues qu'ils habitent. L'île de Bombay n'est qu'un rocher stérile, et n'a rien d'intéressant aux yeux de l'agriculteur; mais sous le point de vue commercial, c'est une place de grande importance. Aucun établissement européen dans l'Inde ne possède d'aussi beaux chantiers de construction, et c'est de ce port que sont sortis en grand nombre des vaisseaux de guerre de première classe, ainsi que les plus gros navires de la Compagnie des Indes. Tous ces bâtiments ont été construits par les Parsis, qui louent ces chantiers à la Compagnie, et jouissent d'un monopole exclusif dans ce genre de travaux. Ce sont eux qui font toutes les réparations nécessaires aux vaisseaux qui viennent se radou-

ber dans le port de Bombay, et ils sont réputés pour être les meilleurs constructeurs de navires qui existent dans l'Inde. La famille des Imusetjîe était jadis, comme elle l'est encore, à ce que je crois, à la tête des habiles charpentiers de cette île, qu'ils avaient enrichie par leur supériorité reconnue dans cette industrie lucrative.

Depuis l'année 1810 jusqu'en 1820, ils construisirent douze vaisseaux de guerre, parmi lesquels il y en avait quatre de soixante-quatorze canons; sans compter un grand nombre de navires marchands, de mille à six cents tonneaux.

On tire tout le bois nécessaire aux constructions navales, des forêts qui couvrent le versant occidental des montagnes ou ghauts, dans la province d'Arungabad. Les nombreuses rivières qui descendent de ces hauteurs offrent un moyen de transport facile pour ces matériaux.

Les vaisseaux dont la charpente est faite en bois de *teak* durent beaucoup plus long-temps que d'autres, mais ils sont en même temps moins bons voiliers. Ceux qui sortent des chantiers de Bombay ont la réputation d'être les meilleurs qu'on ait jamais construits hors d'Europe; ils sont en conséquence évalués à un prix plus élevé que tous ceux que lancent à la mer les autres ports de l'Orient. Le principal commerce de l'île consiste dans l'exportation du coton, dont elle envoie chaque année à la Chine des cargaisons considérables. L'emballage se fait à l'aide d'une presse qui réduit quinze cents livres pesant de ce lainage à la mesure

d'un tonneau. La presse est mise en œuvre par un cabestan pourvu de huit leviers, dont chacun est mû par trente hommes.

Dans l'année 1816, la population de Bombay, y compris les indigènes et tous les individus de races différentes, montait à près de cent soixante-deux mille ames, parmi lesquelles se trouvaient treize mille Parsis. On calcula en outre que les intérêts commerciaux n'attirent pas moins de soixante à soixante-dix mille étrangers dans cette île, où ils viennent établir temporairement leur séjour.

Quelques riches indigènes vivent à Bombay dans tout le luxe et l'éclat de l'opulence; ils y possèdent de vastes établissements et des maisons assez spacieuses pour que plusieurs de leurs enfants mariés y habitent avec leurs familles respectives.

Le seul temple anglican qui existe dans cette ville est situé dans l'intérieur du fort; mais en dedans comme au dehors de son enceinte, il y a plusieurs églises portugaises ou arméniennes. Les Juifs qui habitent à Bombay, et dont le nombre se monte environ à mille, possèdent de leur côté quatre petites synagogues. La plus grande pagode, monument d'une beauté médiocre, qui s'élève dans la ville vieille, est dédiée à Momba-Devi.

Les Arméniens forment à Bombay une communion respectable, quoique peu nombreuse. Ils diffèrent également par leurs dogmes des églises grecque et latine, et, sous la main pesante de la persécution, ils n'ont cessé, avec une constance pareille à celle que déployè-

rent jadis les chrétiens, encore plus primitifs, des montagnes de la Savoie, de maintenir dans leur intégrité les articles de foi et les institutions de leurs ancêtres. Ils sont soumis à un gouvernement théocratique.

Une grande partie de l'île appartient aux Parsis; plusieurs d'entre eux y jouissent d'une fortune considérable et se livrent à de vastes spéculations. Dans presque toutes les maisons de commerce européennes, c'est un associé Parsi qui fournit la plus forte part du fonds social. Cette portion de la population se compose d'hommes paisibles et inoffensifs, versés dans la connaissance des affaires, doués, pour la plupart, de finesse et d'intelligence, et qui recherchent de préférence la société des Européens. Leur race se distingue par la beauté des formes : ils ont des traits réguliers, des yeux noirs et vifs, une barbe bien fournie, mais qu'ils rasent avec soin, en conservant seulement une petite moustache au-dessus de la lèvre supérieure. Leur teint est basané, et leur physionomie pleine d'expression. Les femmes sont jolies dans leur jeunesse; mais elles perdent bientôt toutes leurs graces, et sont généralement élevées dans des habitudes de malpropreté. Il y a sans doute des exceptions, mais elles sont extrêmement rares.

La religion de ce peuple consiste dans le culte des éléments et, en particulier, dans celui du feu. Chaque matin, au lever du soleil, on voit un grand nombre de Parsis se réunir sur l'esplanade et se prosterner devant l'astre *prototype* du feu, au moment où il sort

de l'Océan dans tout l'éclat de sa gloire matinale pour féconder et réjouir le monde. Les femmes sont toujours absentes de ces pieuses assemblées, et ne sont point admises à partager les dévotions des hommes.

Les Parsis demeurent strictement attachés à leurs anciennes coutumes. Leurs funérailles sont d'un genre tout particulier. Près de la pointe du Malabar, à peu de distance du rivage, ils ont leur cimetière principal, qui se compose d'un bâtiment circulaire et sans toit, ayant environ cinquante à soixante pieds de diamètre, et environ trente pieds de hauteur. L'intérieur de cet édifice forme un ouvrage de maçonnerie compacte, bordé par un parapet haut d'environ une verge et demie, qui descend en pente douce jusqu'au centre, où se trouve un puits dont l'ouverture a cinq verges de largeur. Immédiatement autour de ce puits, sont pratiqués plusieurs renfoncements où l'on dépose les corps, afin qu'ils y deviennent la proie des vautours. Aussitôt que ces oiseaux voraces ont dépouillé les os de la chair qui les couvrait, les parents du mort retournent au cimetière et précipitent ces ossements au fond du puits, d'où l'on vient les enlever à certaines époques par des passages souterrains, pour aller de là les jeter dans la mer.

On assure que la personne chargée de la garde du cimetière veille avec soin sur les corps qui gisent dans son enceinte, pour observer lequel de leurs yeux est le premier becqueté par les vautours ou les corneilles. Si c'est l'œil gauche, une sentence rigoureuse a été prononcée contre le défunt; si c'est l'œil droit, l'arrêt

du ciel lui a été favorable. Les Parsis possèdent à Bombay cinq de ces cimetières publics; mais les gens riches s'en font généralement construire de particuliers pour eux et leurs familles.

L'île de Bombay a dû sa première importance aux Portugais, à qui elle fut cédée en 1530. Ils la retinrent en leur possession pendant plus d'un siècle, après quoi Charles II d'Angleterre en réclama la propriété, comme faisant partie de la dot de la reine sa femme. Sous le gouvernement des Portugais, cet établissement était à peu près désert; mais du moment qu'il eut passé sous la domination britannique, il ne cessa plus de prospérer. La couronne en fit définitivement cession à la Compagnie des Indes, le 27 mars 1668, au prix d'une annuité de dix livres en or, payables le 30 septembre de chaque année. En 1691, cette île fut affligée de la peste, dont les ravages furent si terribles, que trois magistrats civils survécurent seuls à leurs confrères. En 1702, elle fut de nouveau dévastée par ce cruel fléau; il réduisit la garnison à soixante-seize hommes.

Par sa position même, la ville de Bombay est devenue le centre d'un commerce étendu avec les diverses contrées qui bordent les côtes du golfe Persique et de la mer d'Arabie, ainsi qu'avec les côtes occidentales et orientales de l'Inde, et surtout avec la Chine, où elle expédie de grandes quantités de coton en laine. Les autres articles d'exportation sont le bois de sandal, les perles, la gomme et les épices que fournissent l'Arabie, l'Abyssinie et la Perse; le poivre de la côte

de Malabar; les nids d'oiseaux et les autres provenances des Maldives, des Lackadives et des îles du Levant; enfin, les dents d'éléphant, qu'on tire de Cambaye. Les vaisseaux chinois arrivent généralement à Canton vers la fin de juin ou au commencement de juillet, et y restent uniquement occupés à débarquer leurs marchandises, et à prendre un chargement en retour, jusqu'au mois de décembre ou de janvier.

En 1808, la quantité de coton réunie à Bombay pour l'exportation était de quatre-vingt-cinq mille balles, du poids de sept cent trente-cinq livres, formant un total de soixante-deux millions quatre cent soixante-quinze mille livres pesant.

Cet établissement entretient également des relations commerciales d'une grande activité avec l'Europe et différentes parties de l'Amérique; mais les affaires les plus considérables se font avec la Chine. Les marchandises importées d'Europe sont, pour la plupart, des articles de fine manufacture, tels que les cotonnades et les autres étoffes; le vin, la bière, et divers objets de consommation domestique.

L'île possède d'excellentes corderies, qui peuvent entrer en comparaison avec toutes les fabriques de ce genre que possède la Grande-Bretagne, si l'on en excepte celle de la Cour-du-Roi à Portsmouth. L'arsenal est extrêmement spacieux et admirablement disposé pour contenir des approvisionnements de toute espèce, et offrir les plus grandes facilités à la construction et à la réparation des navires, travaux pour les-

quels on tient en réserve une énorme quantité de bois de charpente. Le nouveau chantier construit par le major Cooper est d'une magnificence à peine inférieure à celle des plus beaux chantiers de l'Europe.

Bombay est le siége d'une cour de judicature présidée par un seul juge appelé *Recorder*. L'autorité et la jurisprudence de ce tribunal sont de tous points conformes à celles de la cour suprême de Calcutta : trois avocats et huit procureurs y sont attachés. Il ne se commet que fort peu de crimes à Bombay, ainsi que le prouve un document publié par le *recorder* sir James Mac-intosh, en mai 1810, et par lequel il établit que dans les six années précédentes, il n'avait pas eu l'occasion de condamner un seul criminel à la peine de mort. Les délits d'une moindre gravité sont, en revanche, assez fréquents, car le nombre des individus reconnus coupables, du 10 juin 1812 jusqu'au 24 janvier 1814, ne se montait pas à moins de huit cent sept, dont quatre-vingts avaient été repris de justice pour blessures, coups et voies de fait; quatre cent sept pour vol, et cent quatre-vingt-onze pour vagabondage. Le magistrat de police, dans son rapport, représente Bombay comme le rendez-vous de tous les vagabonds et de tous les gens perdus de mœurs que vomissent les provinces situées depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à Goa, et qui ne séjournent dans l'île que le temps nécessaire pour y commettre leurs vols, après quoi ils se retirent sur le continent, où ils tirent parti de leur butin et le convertissent en espèces sonnantes. En 1813, la famine qui régna dans les cantons d'Aj-

meer, de Gazerat et de Cuteh, fit refluer sur Bombay une foule de malheureux, et y produisit une recrudescence de vices, de débauche et de misère. La distance de Bombay à Calcutta est de treize cents milles (quatre cent trente lieues); elle est de sept cent soixante-dix milles (deux cent cinquante-six lieues) jusqu'à Madras.

L'esplanade, pendant le séjour que nous y fîmes, offrait d'habitude un coup d'œil animé, qui rappelait souvent à notre pensée les souvenirs d'une terre alors bien éloignée, mais toujours bien chère à nos cœurs. Tous les soirs, au coucher du soleil, les volontaires qui vivaient hors des murs du fort, dans un camp fermé, avaient coutume de jouer à la crosse, et déployaient parfois, dans cet exercice, autant de vivacité que d'adresse. Un matin, certain juif pénétra dans l'enceinte occupée par ces jeunes gens, et leur offrit quelques flacons d'*atar* de roses. Le même individu s'était déja présenté à la porte de ma tente, en me vantant l'achat de son essence comme un excellent marché, et j'en avais pris une petite bouteille qu'il me fit payer une roupie (2 fr. 50 c.), somme extrêmement minime, si l'on considère la valeur de ce parfum. Cette précieuse denrée lui venait, disait-il, d'un navire arabe, naufragé près de Cochin, ce qui lui permettait de la céder pour une bagatelle. Je ne doutai donc pas le moins du monde que je ne fusse possesseur d'un flacon de véritable *atar*, bien que je l'eusse acheté d'un juif; mais peu d'instants après qu'il m'eut quitté, j'ouvris la bouteille et la trouvai pleine d'huile de noix

de coco, transformée en essence de rose au moyen du bouchon qu'on avait imprégné de ce parfum pour déguiser l'imposture.

Les juifs de Bombay ne se montrent pas moins habiles en fait de déceptions de ce genre, ni moins consommés dans l'art du brocantage que leurs confrères de *Rosemdry-Lane* ou de *Monmouth-Street* dans l'autre hémisphère; mais, en cette occasion, le fourbe porta la peine de son méfait, car le premier flacon qu'il vendit dans le camp des volontaires fut aussitôt débouché et fit découvrir la supercherie. Une huée générale s'éleva dans l'instant, et le juif, saisi par les mains robustes d'une douzaine de jeunes gens fraîchement arrivés d'Europe, fut jugé sur le terrain même par un simulacre de cour martiale, et condamné unanimement à danser sur la couverture. Il implora sa grace à grands cris, se laissa tomber à genoux, versa des larmes, frappa son large front avec la paume de sa main, et conjura ses juges, dans les termes les plus humbles, de le laisser partir en paix. Tout fut inutile. Cependant, on lui proposa de restituer l'argent qu'il avait reçu pour son soi-disant parfum; mais il protesta solennellement qu'il était l'homme du monde le plus injustement traité, car les *sahibs* avaient bien pris son huile, mais avaient en même temps oublié de la payer. Il eût plutôt donné son sang goutte à goutte que rendu ses roupies.

Comme on n'avait aucune couverture sous la main, tout objet de ce genre étant d'un usage superflu dans ces climats brûlants, on alla chercher, dans une des

tentes, un tapis sur lequel le juif fut jeté jambes par-dessus tête, et le moment d'après on le vit sauter à une grande hauteur, comme s'il eût été lancé de terre par les cornes d'un taureau furieux. Cette vigoureuse impulsion lui était donnée par les efforts réunis de dix-huit espiègles, joyeux d'administrer une aussi juste correction à un coquin qui avait essayé de les duper avec tant d'effronterie. C'était un spectacle grotesque de voir le malheureux juif pirouetter en l'air, la tête en bas, les pieds en haut, y décrire tantôt un arc rompu, tantôt des segments de cercle et des courbes de toute espèce, tandis qu'il beuglait comme un bœuf piqué par l'aiguillon. Ce châtiment mérité dura environ l'espace de cinq minutes, après quoi on le laissa rouler en bas du tapis, sans lui faire le moindre mal. Il ne se sentit pas plutôt à terre, qu'il s'enfuit loin du théâtre de sa disgrace avec toute l'agilité d'un lévrier.

Le jour même où se passa cette scène divertissante se termina par un événement dont les suites furent d'une tout autre importance. Parmi les volontaires campés sur l'esplanade, se trouvait un charmant jeune homme que j'avais connu en Angleterre lorsqu'il n'était encore qu'enfant enjoué, objet des plus flatteuses espérances. J'étais venu passer la soirée dans sa tente, où il avait réuni deux ou trois amis. Nous étions rassemblés depuis quelques instants, lorsqu'il proposa une partie de trictrac à l'un de ses hôtes, qui avait obtenu sa commission d'enseigne peu de mois auparavant. Ce dernier était un Irlandais, aux manières

douces et distinguées; mon jeune ami, au contraire, était d'un caractère prompt et irritable à l'excès. Il advint, par malheur, que les chances du jeu se déclarèrent en faveur de l'Irlandais, qui se permit quelques railleries sur la manière de jouer de son irascible adversaire, mais toujours du ton de la plaisanterie. L'autre devint sérieux et témoigna une vive contrariété; il se mordait les lèvres et jetait les dés sur la table de trictrac avec une violence aussi superflue que peu gracieuse. Il renouvela à plusieurs reprises cette impolitesse, mais sans manifester par des témoignages plus directs la mauvaise humeur dont il était possédé. Enfin, la partie se termina.

Mortifié d'avoir été battu plusieurs fois de suite, le vaincu pressa son heureux antagoniste de faire un nouvel essai de leurs talents. Ce dernier eût voulu s'en dispenser, mais mon jeune ami y mit une telle insistance, que tous deux se rassirent à la table du trictrac et recommencèrent à jouer. La fortune continua de favoriser l'Irlandais dont les combinaisons étaient mieux réfléchies, et à qui son calme et son sang-froid donnaient d'ailleurs un nouvel avantage sur son impatient adversaire. Je suivais avec intérêt les chances du jeu, quand tout à coup le jeune insensé, saisi d'un transport de rage, à propos d'une remarque moqueuse de son compétiteur sur un coup peu judicieux de sa part, lui lança le cornet à la figure, en trépignant et en jurant comme un maniaque.

L'officier insulté sortit à l'instant de la tente sans

proférer une seule parole; et moi, je tâchai, mais en vain, de décider l'agresseur à le suivre et à lui offrir des excuses pour l'injure gratuite qu'il venait de lui faire. Rien ne pouvait apaiser son emportement; il se déclarait prêt à braver toutes les conséquences de sa conduite, et alléguait, pour en justifier la violence, les insolentes moqueries qu'il avait, disait-il, essuyées. J'aperçus d'un coup d'œil les suites qu'allait entraîner sa folie, sans prévoir encore néanmoins quel en serait le dernier résultat. Mais comme mes représentations paraissaient lui donner de l'ombrage, je me hâtai d'y mettre fin, et je quittai le malheureux jeune homme, l'esprit agité de sinistres pressentiments. Ils ne devaient être que trop tôt réalisés.

Le matin suivant, je me rendis de bonne heure sous la tente; il ne s'y trouvait pas; mais peu de temps s'était écoulé, quand je l'y vis rapporter expirant. J'aidai celui-là même qu'il avait si grièvement insulté la veille au soir, à le tirer de son palanquin et à le déposer sur son lit. Nous lui ôtâmes ses vêtements, et un chirurgien qu'on s'était empressé d'aller chercher, examina sa blessure. J'en augurai mal au premier aspect. La plaie était petite; l'orifice en était à peine assez large pour laisser passer un pois, et un mince filet de sang en découlait goutte à goutte. La balle s'était enfoncée dans le corps en traversant les côtes. Cette blessure, si légère en apparence, avait un caractère sinistre.

Du premier moment où je vis transporter le malheureux jeune homme hors de son palanquin, et où

je sus que la paralysie qui s'était déclarée aux extrémités, provenait d'une balle qu'il avait reçue au travers du corps, je perdis tout espoir. Lorsque le chirurgien quitta sa tente, il confirma toutes mes craintes, en déclarant que le patient n'avait pas quarante-huit heures à vivre. Je regardai le pauvre mourant, étendu haletant sur sa couche, et je sentis mon cœur se gonfler d'une émotion si terrible, que je me crus sur le point d'étouffer : un torrent de larmes vint heureusement me soulager. Enfin, surmontant mon émotion, je m'approchai de ce lit de mort. Le blessé me prit la main et me dit avec fermeté : « Mon ami, je vais mou-« rir; je sens se tarir en moi les sources de la vie, et « bientôt elles auront cessé d'inonder mon être. Déja « je n'existe plus qu'à demi, car, en dessous du cœur, « mon corps est privé de toute sensation. Ce que j'é-« prouve est un présage trop certain pour qu'on puisse « s'y méprendre : il est temps de me réconcilier avec « le ciel, où je vais dans peu comparaître, et qui sait « avec quelle chance de salut! N'importe, ma perte « est mon ouvrage, et c'est un juste châtiment de mon « imprudence. » Telles furent ses propres expressions; après plusieurs années écoulées, elles sont restées aussi vivement empreintes dans ma mémoire que si elles étaient proférées d'hier.

A partir de cet instant, mon malheureux ami n'eut plus aucun repos jusqu'à ce qu'il eût revu auprès de son lit l'homme qui l'avait frappé à mort. Il exprima à son égard les sentiments les plus généreux, le déchargeant de tout blâme, et assumant sur lui tout

l'odieux de leur querelle. Le jeune Irlandais ne le quitta presque plus; pâle, et les yeux souvent noyés de larmes, qui attestaient éloquemment sa profonde émotion, il lui administrait de sa propre main tous les médicaments prescrits; chaque plainte du mourant lui causait un frémissement douloureux; chacune de ses angoisses éveillait dans tout son être une angoisse sympathique si cruelle et si accablante, que son courage avait peine à résister à des secousses si répétées. Jamais je ne vis d'affliction comparable à la sienne.

Dans la seconde soirée qui suivit le fatal combat, j'en appris les détails de celui des deux adversaires qui devait seul y survivre. A peine rentré dans sa tente, après l'insulte qu'il avait reçue de mon ami, il avait envoyé un défi à ce dernier. Le lendemain matin, au lever du soleil, ils s'étaient rencontrés sur le bord de la mer; là ils avaient échangé trois coups de pistolet, suivant le désir exprimé par l'agresseur : le troisième avait été mortel pour lui.

Contre l'attente de l'homme de l'art qui le soignait, le blessé languit pendant six jours. J'étais près de lui à son dernier moment. Ce fut une triste scène, dont le souvenir me cause encore aujourd'hui une impression bien pénible. Il ne s'était bercé d'aucun espoir de guérison, et avait accepté son destin, d'abord avec une fermeté sombre, plutôt qu'avec une calme et confiante résignation; mais ce sentiment ne dura que peu de temps, et fit bientôt place à une patiente soumission aux décrets de la Providence. Le dernier jour de sa vie, il me donna ses clefs en me chargeant du soin de

mettre ses papiers en ordre, et après avoir fait quelques dispositions testamentaires, que j'écrivis sous sa dictée, il se prépara sans trouble et sans murmure à la mort. Il parlait avec confiance de la miséricorde divine : à la vérité, disait-il, il avait apporté une déplorable négligence dans l'accomplissement de ses devoirs religieux; mais cette faute était plutôt la suite de l'irréflexion que d'un défaut de piété. Je contemplai avec surprise ce paisible acquiescement aux volontés immuables d'une puissance supérieure aux hommes, cette tranquillité avec laquelle il attendait le moment qui doit venir pour tous, mais qui arrive rarement sans exciter en nous l'émotion d'un doute pénible, sinon une vive appréhension. Le ton général de sa conversation était solennel, mais ferme. Quelquefois il versait des pleurs; mais au milieu de ses larmes on voyait briller un rayon lumineux d'espérance qui leur prêtait un éclat et une dignité que je ne saurais peindre. Elles se séchaient sur sa joue sans y laisser l'empreinte de la douleur ou la souillure du remords: il avait fait sa paix avec le ciel, et parlait avec une pieuse confiance de sa prochaine admission à la gloire des élus.

Il demeura calme jusqu'au soir; alors ses idées commencèrent à se troubler, le délire fit des progrès rapides, et, à minuit, il s'était transformé en une frénésie complète. Telle était la force du malade, que malgré la paralysie qui avait envahi tout son corps, depuis la cinquième côte jusqu'à l'extrémité de ses pieds, il fallait le secours de trois personnes pour le

retenir sur son lit. Il s'y débattait avec des efforts prodigieux, et poussait des cris effrayants. Après une lutte désespérée, il mourut à deux heures du matin.

Il n'avait aucun parent près de lui, et cet isolement inspirait les plus amères réflexions. Mes yeux demeuraient fixés sur ce corps, que la nature s'était plu à mouler dans les plus belles formes, et l'enseignement que je puisai dans ce triste spectacle restera gravé dans ma mémoire jusqu'au dernier de mes jours. Le jeune Irlandais, profondément affecté, me prêta son aide pour ensevelir le mort. Quoique celui-ci eût expiré à la suite d'un délire furieux, son visage avait recouvré une expression tranquille, et offrait l'image du plus parfait repos.

Le lendemain matin, trois jeunes chirurgiens firent l'autopsie, dans le but de vérifier en quel endroit s'était logée la balle qu'ils avaient vainement essayé d'extraire. J'étais présent à cette pénible scène. Je me garderai d'entrer dans ces détails révoltants (car je ne puis me servir d'un autre mot). Je ne peindrai pas la froide indifférence dont semblaient cuirassés ces jeunes professeurs de l'art médical, en faisant l'expérience de leur impitoyable science sur les restes de mon pauvre ami. La balle fut enfin retrouvée dans la région lombaire, où elle s'était logée, au côté droit, après avoir traversé la colonne vertébrale, et occasionné, par suite, un écoulement de la moelle épinière. Elle était aplatie et dentelée tout à l'entour.

Le même jour, de bonne heure dans l'après-midi, je suivis la dépouille mortelle du malheureux jeune

homme jusqu'à sa dernière demeure, accompagné de tous les officiers de son régiment, qui marchaient dans un triste et religieux silence; lorsqu'on eut achevé la cérémonie funèbre, trois volées de coups de canon furent tirées sur la tombe qui avait reçu ses restes mutilés.

CHAPITRE XVII.

Histoire du Prêtre Guèbre.

Durant mon séjour à Bombay, on me raconta l'histoire d'un prêtre Parsi. Je la trouvai si intéressante que je ne crois pas devoir en priver mes lecteurs. Les événements de cette histoire eurent lieu, à ce que l'on me dit, vers le commencement du siècle dernier.

Jumsajîe Merjîe était un prêtre Guèbre en assez mauvaise odeur dans sa tribu, à cause de ses mœurs licencieuses, et de la négligence qu'il apportait dans l'accomplissement de son saint ministère. Ayant enfin laissé éteindre le feu sacré dont il avait la garde, il fut expulsé de la communauté par ses coreligionnaires. Vivement irrité d'un châtiment qui dégradait son caractère, il quitta Bombay, s'embarqua pour Calcutta

Drawn by W. Daniell, R.A. Engraved by R. Brandard.

Printed by J. Rose.

avec sa fille unique, remonta le Gange, et alla se réfugier dans les ruines du vieux Delhi.

Ces ruines, comme on le sait, conservent encore beaucoup de splendeur, même au milieu de leur dépérissement graduel. Elles s'étendent sur une surface de plus de six lieues carrées. Quelques-uns des tombeaux des princes de la dynastie Patane sont dans un état de belle conservation. Celui des deux représentés dans la vignette, qui domine la ville moderne de Schahjehanabad, est encore entier, et ce n'est que depuis un bien petit nombre d'années qu'il a commencé à porter des marques légères des outrages du temps. Il est bâti sur une éminence, entouré des restes de magnifiques palais, de temples et de mausolées, qui rappellent, dans leur brillante décadence, le luxe et la magnificence des temps anciens, de ces temps où les rois et leurs courtisans foulaient le sol de ces galeries et de ces salles, aujourd'hui l'asile des reptiles et le repaire des bêtes féroces. Bien que cette cité superbe fût la plus vaste de l'Indoustan avant l'invasion des Mahométans, elle n'offre plus maintenant qu'un spectacle de sublime désolation. Le sol d'alentour est aride et improductif, et, pendant la saison sèche, la rivière n'est navigable que pour les plus petits bateaux.

Ce fut au milieu de ces ruines que se rendit le Parsi proscrit, accompagné de son unique enfant, jolie fille de seize ans, qui avait suivi son père de plein gré, pour calmer par sa présence ses accès de désespoir. Le prêtre ressentait amèrement son injure; et, par une injuste

compensation, il résolut de s'affranchir de toutes les lois qui gouvernent la société, et de rendre, même à ceux qui ne lui faisaient aucun mal, tout le mal qu'il avait souffert. Il ne communiqua point à sa fille tous ses projets; seulement, dès qu'ils furent arrivés dans l'endroit qu'il avait choisi pour retraite, il lui déclara qu'il fallait qu'elle s'habituât désormais à le regarder comme son unique demeure. La jeune fille se conforma avec empressement à ses intentions, n'ayant rien de plus à cœur que de satisfaire son malheureux père par une parfaite soumission. Ils étaient venus seuls en ces lieux; deux bœufs étaient chargés de toute leur petite fortune. Elle se composait de quelques ustensiles domestiques, de quelques vêtements, et d'une somme de deux cents roupies (cinq cents francs) en or.

Le Parsi dirigeait la marche des bœufs, dont l'un portait à dos la jeune fille. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du tombeau patan dont j'ai parlé plus haut. C'était un édifice octogone de vastes proportions, terminé par un dôme aux courbes régulières et gracieuses. Le Parsi entra d'abord seul, afin de s'assurer s'il y avait moyen de trouver dans son intérieur une habitation supportable. Il laissa en dehors sa fille avec les bœufs. L'entrée était d'une certaine longueur et obstruée par des décombres. Il pénétra pourtant, sans trop de difficulté, jusqu'à l'extrémité du premier passage, qui se terminait par deux corridors circulaires, l'un à droite et l'autre à gauche. Tout à coup, au moment où il allait prendre celui de droite, il se sentit

étreindre le cou et la poitrine par une force inconnue dont la tension croissante lui causa bientôt la plus vive douleur. Ses bras étaient tenus et serrés le long de son corps, de sorte qu'il lui était impossible de les mouvoir. Dans son effroi, il s'imagina d'abord être en proie à l'esprit errant de quelque grand criminel qui punissait, en le serrant ainsi, la témérité avec laquelle il venait troubler l'asile silencieux des morts. Cependant, pas un bruit ne se faisait entendre, si ce n'était celui de sa respiration haletante, capable, d'ailleurs, de le rendre sourd à tout autre. A la fin, la torture qu'il éprouvait lui arracha un cri d'angoisse, et, rassemblant toutes ses forces, il se précipita en avant et déboucha dans une grande salle octogone éclairée par plusieurs ouvertures du toit; là, succombant sous l'effroi et la souffrance, il se laissa tomber à terre. Alors, pour la première fois, la conscience de son crime se réveilla en lui et vint achever de troubler ses esprits. La main du Tout-Puissant, pensait-il, s'appesantissait sur lui. Il se crut condamné par la justice divine à une mort aussi mystérieuse qu'horrible, et, sentant toute l'impuissance de ses vigoureux efforts, il se regarda comme un homme perdu.

Sa fille, entendant du dehors un cri perçant, entra de suite dans l'édifice. Elle venait de débarrasser ses bœufs de leurs fardeaux, et comme le bagage était serré avec des cordes assez fortes, elle avait tiré son couteau pour les couper. Ce fut avec cet instrument dans la main qu'elle courut sur les traces de son père. D'abord l'obscurité ralentit sa marche; mais, guidée

par le râle bruyant de celui qu'elle savait en danger, elle sauta sans crainte par-dessus les décombres et parvint bientôt dans la salle où son père gisait à terre. Le passage subit des ténèbres à un endroit éclairé l'empêcha de découvrir au premier coup d'œil la nature du danger qui le menaçait. Il ne pouvait parler et ne répondait à ses questions que par son râle sinistre et tout semblable à celui de l'agonie. Poussée par l'instinct de l'amour filial, la pauvre enfant se précipita aux côtés de son père, et là tout le mystère s'expliqua. Un énorme serpent l'étreignait dans ses replis, menaçait son visage de sa gueule béante, et, le serrant de plus en plus, était sur le point de lui donner la mort. La jeune fille enhardie, exaltée par le péril que courait l'auteur de ses jours, leva son couteau, et, frappant de toute sa force, sépara les vertèbres du monstre.

Aussitôt le serpent se déroula et se mit à parcourir tout l'appartement en se tordant de douleur. Il n'essaya pas de revenir à la charge. Le Parsi ayant recouvré sa respiration, prit le couteau des mains de sa fille, et courant à son formidable ennemi, l'acheva promptement. Il vit alors que c'était un jeune boa *constrictor*, de seize pieds de long environ: circonstance heureuse pour lui, car si c'eût été un sujet adulte, il aurait infailliblement succombé dans ses étreintes.

Voulant se prémunir contre le renouvellement d'une attaque aussi dangereuse, et bien qu'il soit rare de rencontrer deux animaux de cette espèce à la fois, Jumsajîe-Merjîe alluma du feu dans la salle princi-

pale du tombeau, puis, une torche à la main, il se mit à visiter tous les coins de ce lieu inhabité, pour en déloger les hôtes incommodes ou dangereux que la solitude pouvait y avoir attirés. Il trouva un grand nombre de grosses chauve-souris accrochées aux murs et qui tombèrent à terre dès qu'il en approcha sa torche. Quelques-unes avaient trois pieds d'envergure, et comme elles lui montraient les dents avec colère, pour ne pas s'exposer à des représailles de leur part, il en tua plus d'une douzaine dont il jeta les cadavres aux vautours. Il détruisit également un certain nombre de serpents, de grenouilles, de lézards et de scorpions. Enfin, après plusieurs heures de recherches minutieuses, quand il crut avoir suffisamment purgé la place de tout animal nuisible, il fit ses préparatifs pour s'y établir avec sa fille jusqu'à ce qu'il pût trouver un asile plus commode, regardant d'ailleurs celui-là comme tout à fait convenable à sa condition dégradée.

Le jour suivant, il alla vendre ses bœufs pour quelques roupies dans un village voisin et revint ensuite au tombeau, où il vécut quelque temps dans une sécurité parfaite. Il fut ensuite rejoint par trois autres Parsis, également proscrits par leur caste, et qui associèrent avec joie leur destinée à la sienne. C'étaient des hommes d'une audace sans bornes, tels que sont toujours ceux qui ont encouru le ban de la société par leurs méfaits. Au milieu d'eux, pourtant, l'aimable fille de Jumsajîe resta toujours pure, ainsi qu'un joyau au milieu de pierres grossières. Soumise, d'ailleurs, comme toutes les femmes de l'Orient, aux

volontés de son père, elle se conformait sans murmure et sans observations à tout ce qu'il lui plaisait de décider. Elle se livrait en silence aux soins de leur ménage, et, sans approuver intérieurement tous les actes de sa conduite, elle n'essayait jamais de l'en détourner, croyant remplir ainsi un devoir d'obéissance religieuse envers celui qu'elle était habituée à respecter depuis l'enfance.

Cependant, peu de temps après l'arrivée des trois proscrits de sa tribu, certains indices firent soupçonner à la fille de Jumsajîe-Merjîe que son père avait entrepris un genre de vie peu propre à lui rendre agréable la retraite qu'elle habitait. En un mot, elle s'aperçut qu'il se livrait au brigandage, vocation criminelle, et qui convenait bien peu, se disait-elle en secret, à un prêtre des Guèbres, à un pontife du culte du feu, de ce culte primitif et le seul vrai à ses yeux. Elle assistait souvent à des scènes qui lui faisaient détester le séjour du tombeau patan. Toutefois elle ne se permettait pas une plainte; l'inquiétude de ses regards et son pas inégal et précipité annonçaient seuls le trouble de ses esprits.

Ce changement de la jeune fille, passant de la confiante insouciance de la jeunesse à la fiévreuse agitation d'une crainte continue, ne put échapper à l'observation de son père. Mais il ne jugea pas à propos d'en tenir compte. Il espérait que si sa fille prenait un intérêt sincère à sa disgrace, elle ne tarderait pas à s'accoutumer à ce qui pourrait choquer sa délicatesse, d'autant plus que son inexpérience l'empêchait, selon

lui, de discerner encore la ligne de démarcation entre le mal et le bien *réel*. Ajoutons pourtant qu'en pensant ainsi, il se flattait beaucoup plus qu'il n'était convaincu.

Enfin, la vérité apparut dans tout son jour aux yeux de la fille de Jumsajîe. Elle sut que son père s'était associé à une bande de voleurs du désert. Il était dans l'habitude de s'absenter plusieurs jours, et quand il rentrait avec ses compagnons, c'était chargé d'un butin que l'on cachait soigneusement dans les endroits les plus secrets de la tombe. Les quatre Parsis rejetés par leurs coreligionnaires avaient cessé d'observer les rits qu'accomplissent les Guèbres avec une scrupuleuse fidélité. Ils laissaient éteindre leur feu sans y faire attention; ils assistaient au lever du soleil sans se prosterner devant cet astre; ils contemplaient la lune et les étoiles, mais sans que ce spectacle élevât jamais leur ame vers celui qui a semé dans l'espace tant de mondes étincelants, et écrit sa toute-puissance dans toute l'étendue d'un ciel infini. En un mot, ils avaient abjuré leur foi, et Zerdusht avait cessé d'être pour eux un oracle, ou tout au moins un objet de vénération. Peu soucieux du choix de leurs alliés, ils finirent par s'associer aux rebuts des classes indiennes les plus abjectes.

Bientôt le nom de Jumsajîe devint célèbre comme celui d'un chef de voleurs redoutables par leur nombre et leurs excès. Mais comme il avait soin de ne se livrer à ses brigandages qu'à une certaine distance du lieu de sa retraite, il s'y croyait bien à l'abri de toute sur-

prise. Aussi s'éloignait-il quelquefois pour plusieurs semaines avec ses camarades, laissant sa fille avec la femme du seul d'entre eux qui fût marié. Cette société n'était guère propre à calmer les cuisants chagrins de la jeune fille; car sa compagne, qui ne voyait rien à blâmer dans la conduite de son mari et de ses associés, passait le temps à lui préconiser le vol et à le justifier d'après les besoins de leur situation respective : de sorte que la pauvre enfant, au lieu de goûter quelque repos d'esprit durant les absences de son père, se voyait contrainte de souffrir en silence les prédications du vice, et détestait son séjour au point qu'elle eût préféré la vie de cloître la plus rigoureuse, à celle qu'elle menait forcément en ce lieu de perdition.

Un jour son père faillit périr dans une de ses excursions. Les brigands qu'il commandait avaient volé, sur le territoire de Napaul, un riche voyageur, et après s'être emparés de son argent, ils s'étaient dispersés de peur d'être découverts. Jumsajîe, qui était resté sur le lieu du crime, vit tout à coup deux cavaliers bien armés accourant vers lui au galop, accompagnés de l'individu volé. Il comprit de suite qu'il était l'objet de leurs recherches, et comme il ne voyait pas trop moyen de leur résister avec succès, il chercha son salut dans la fuite.

Il montait un petit cheval arabe vigoureux et sur la vitesse duquel il pouvait compter. Cependant l'instant était critique : les cavaliers gagnaient du terrain. Piquant des deux, il fit bondir son ardent cour-

sier, et, dans un clin d'œil, il se sentit emporté avec une telle vélocité qu'il en perdait presque la respiration, et que les objets passaient devant ses yeux comme des ombres sans formes déterminées. L'animal gravit ainsi une côte escarpée, d'un pied aussi sûr que rapide.

Les cavaliers, quoiqu'il les eût laissés bien loin derrière lui, ne se découragèrent pas dans leur poursuite; il comprit alors que tout son espoir de salut était dans la sûreté de son cheval. Celui-ci grimpait toujours au grand galop, mais son souffle haletant et pénible annonçait que ses efforts auraient bientôt un terme, d'autant plus que le Parsi était lourd et que les cavaliers paraissaient plus légers et montés sur des chevaux plus robustes : aussi gagnaient-ils du terrain de moment en moment. Enfin, le cheval arabe ayant butté contre un tronc d'arbre, fit sauter Jumsajîe pardessus sa tête. Celui-ci resta étourdi un instant par la violence de sa chute, mais se relevant aussitôt, il se remit en selle avec une merveilleuse agilité et poussa en désespéré son cheval vers le bord d'un précipice.

Les cavaliers armés étaient alors sur ses talons, et son oreille était frappée du bruit de leur respiration haletante et entrecoupée par l'ardeur qu'ils mettaient à s'emparer de lui. A peine eut-il tourné la tête qu'il vit bien qu'il n'avait pas un moment à perdre. Alors, poussé par le désespoir qui fait donner la préférence à une mort volontaire sur celle qu'on recevrait de la main d'un ennemi, il piqua de l'éperon son fidèle Arabe et atteignit la lisière du ravin profond. Le coursier obéissant s'arrêta une seconde au-dessus du gouffre

béant, les naseaux gonflés, l'œil dilaté, les oreilles droites; puis, d'un saut vigoureux, il s'élança dans le vide à plusieurs pieds au-delà du bord. L'un des poursuivants qui était sur le point de le toucher, ne voyant pas le précipice, n'eut pas le temps d'arrêter son cheval : malgré un effort de l'animal pour tourner bride, il fit le saut à son tour, et suivit le Parsi à la distance d'une ou deux secondes.

Le cheval de Jumsajîe avait pris un tel élan qu'il passa bien au-delà des saillies du précipice et alla tomber sur les broussailles touffues qui en garnissaient le fond. Cette circonstance amortit la violence de sa chute et sauva la vie du Parsi, qui en fut quitte pour un bras et une jambe cassés; l'animal fut tué sous lui. Quant à l'autre cavalier, il ne fut pas si heureux. L'effort qu'avait fait son cheval avant de se plonger dans l'abîme avait ralenti son élan. Il accrocha, à moitié chemin, un quartier de roche qui faisait saillie, le déracina par la violence du choc, et la pierre, roulant au fond du précipice avec le cavalier et sa monture, les écrasa l'un et l'autre. Bien qu'en proie à de vives souffrances, Jumsajîe eut à se féliciter de son sort, en voyant son ennemi étendu mort à son côté. Incapable de se tenir debout, il rampa comme il put, cherchant à sortir du bosquet où il était tombé, et, avec les plus pénibles efforts, il arriva enfin à une ouverture donnant sur le jongle, où l'aspect d'un sentier battu fit naître en son cœur l'espoir de quelque secours humain. Cet espoir ne tarda pas à se réaliser. Après quelques heures d'attente, un Paria solitaire

vint à passer dans le bois, l'aperçut et accourut lui offrir l'assistance dont il avait si grand besoin. Ce Paria habitait une misérable chaumière sur la lisière du jongle, au milieu d'animaux carnassiers et de bêtes venimeuses de toute espèce. Ce fut là qu'il transporta sur son dos le blessé, et qu'il le déposa sur la couverture en lambeaux qui lui servait de lit.

Ce pauvre Paria était proscrit par sa tribu; il vivait complétement isolé, se nourrissant au jour le jour du produit incertain de la forêt. Cependant sa solitude n'avait pas tari dans son cœur la source des affections humaines. Il prodigua ses soins à son hôte avec un zèle inépuisable pendant six semaines. Au bout de ce temps, grace à la bonté de sa constitution, Jumsajîe fut guéri de ses blessures. Il prit congé de son hôte, et, dans l'effusion de sa reconnaissance, il lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui. Ce fut une fortune pour le pauvre Paria, dont les expressions de gratitude furent égales à la profonde misère que ce bienfait devait adoucir. Le Parsi s'éloigna du jongle, et, après deux mois d'absence, il rejoignit enfin sa fille qui avait déja pris le deuil de son père, ne doutant pas qu'il ne fût mort.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'Histoire du Prêtre Guèbre.

Quoique Jumsajîe-Merjîe fût constamment resté fidèle à son plan primitif, qui consistait à ne commettre ses vols que dans des lieux éloignés de sa retraite, sa renommée n'en était pas moins répandue partout à la ronde. Il crut donc prudent de quitter le tombeau solitaire qu'il habitait, et de transférer sa demeure dans quelque monument moins isolé et, par conséquent, moins en vue. Il y avait à choisir au milieu des ruines d'alentour; aussi ne balança-t-il pas long-temps. Il se décida pour un élégant mausolée situé parmi plusieurs autres très-bien conservés à l'extérieur, quoiqu'un peu dégradés à l'intérieur. Là, il crut qu'il serait bien plus en sûreté que dans sa première habitation. Cet édifice, placé sur une éminence qui planait sur toute la ville moderne de Delhi, avait l'inconvénient

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. C. Armytage.

Printed by C. Hullmandel

d'être souvent visité par les promeneurs qui venaient y jouir de la beauté du point de vue. Du reste, nul ne s'étonnait de le voir habité, car rien n'est plus commun dans l'Inde que de rencontrer des gens qui, n'ayant pas moyen de se bâtir une maison, s'emparent de quelque ruine pour y établir leurs pénates.

Le petit mausolée où le Parsi avait transporté sa demeure était flanqué de deux grands édifices semblables, dont les dômes superbes s'élevaient majestueusement au-dessus du toit plat qui couvrait toute la superficie de leur intérieur. Ils étaient ornés d'élégants minarets. Jumsajîe avait choisi le plus petit des trois comme étant le plus simple dans son architecture, et le moins propre, par conséquent, à attirer les regards curieux du voyageur. Sa fille se conforma passivement à ce changement, dont le motif réel eût, toutefois, suffi pour le lui faire regretter.

Peu de temps après le déménagement, un incident vint rompre tout à coup la monotonie de son existence. Un jour qu'elle revenait de la rivière, portant sur sa tête sa cruche d'eau, elle fut tout à coup poursuivie par un buffle furieux. Dans l'impossibilité de lui échapper, la jeune fille se retourna, et attendit son ennemi de pied ferme, avec un sang-froid et une résignation que ne put ébranler l'imminence du danger. Déja le buffle n'était plus qu'à quelques pas, quand tout à coup un jeune homme passant rapidement à côté d'elle, la couvrit de son corps, et fit face à l'animal. Le buffle baissa la tête pour le frapper, mais le jeune homme évita le coup par un saut vigoureux.

L'animal, furieux de se voir frustré, se retourna sur lui, et s'apprêtait déja à le saisir et à le lancer au loin avec ses cornes, quand son leste adversaire, sautant de nouveau, retomba à cheval sur son dos, et de là à terre, puis le saisissant par la queue, il la lui tortilla de manière à le faire mugir de rage et de terreur. Après avoir tourné deux ou trois fois sur lui-même, et essayé vainement d'atteindre son vainqueur, l'animal s'élança comme un dard à travers la plaine, et fut bientôt hors de vue.

La pauvre fille, qui avait contemplé son propre péril avec une sorte de calme et de recueillement, ne put voir celui de l'étranger sans une violente agitation. Dès que ce péril eut cessé, la réaction de ses émotions la trouva sans force; elle tomba évanouie sur le sentier. Son libérateur prenant quelques gouttes de l'eau qui restait dans sa cruche renversée, les lui jeta au visage et la rappela promptement à la vie. Inquiète de se trouver dans les bras d'un homme qu'elle reconnut pour appartenir à une nation avec laquelle elle n'avait jamais eu la moindre communication, elle laissa voir tous les signes du plus pénible embarras. Le jeune Anglais voyant sa peine, et connaissant l'invincible répugnance des femmes parsis pour le contact de quiconque n'appartient pas à leur tribu, s'éloigna de quelques pas, sans pourtant cesser de lui témoigner l'intérêt le plus tendre et le plus attentif. Il était aisé de voir que tant de délicatesse la touchait vivement, et quand elle ouvrit la bouche pour remercier celui qui venait de sauver si généreusement sa vie, le

léger tremblement de sa voix laissa deviner, de reste, que ses expressions étaient bien au-dessous de ses sentiments secrets. L'œil observateur du jeune homme ne s'y trompa point, et, supposant que les préjugés de sa caste l'empêchaient seuls de l'inviter à venir chez elle, il se permit de la suivre à une distance respectueuse jusqu'à son habitation sépulcrale.

Le père ne fut pas médiocrement surpris de voir sa fille en compagnie d'un Anglais. Mais elle ne le laissa pas long-temps dans le doute, et lui raconta avec une éloquente simplicité le péril qu'elle avait couru, et le courage avec lequel le jeune étranger l'en avait délivrée. Le père l'écouta avec un intérêt mêlé d'inquiétude, et fit un accueil cordial au sauveur de son enfant.

Il le conduisit dans une partie du mausolée où sa fille n'avait point accès et le régala de vins anglais et de sorbet. Alors le jeune homme lui apprit qu'il était congédié de l'armée anglaise pour avoir provoqué son supérieur en duel; qu'il avait quitté, par suite, le cantonnement, et se proposait de prendre du service chez les Mahrattes, ne voulant pas retourner déshonoré en Angleterre.

Le Parsi écouta avec un vif intérêt le récit de l'étranger, qui avait parcouru le pays, depuis Cawnpore jusqu'aux plaines de Delhi, sans autres vêtements que ceux qu'il avait sur lui, et portant pour tout bagage un petit sac qui contenait 500 roupies (1250 francs). La similitude de son propre sort avec celui de l'Anglais, tout éloignée qu'elle était, éveilla la sympathie

du prêtre guèbre. Il pressa vivement son hôte de s'établir, ne fût-ce que momentanément, dans quelqu'une des ruines environnantes, où il serait du moins à l'abri des recherches des autorités anglaises, dans le cas où elles seraient instruites de ses projets de vengeance. Cette invitation ne contrariait nullement les dispositions secrètes du jeune homme, d'autant plus qu'une voix lui disait tout bas qu'il serait là tout proche de la jolie fille du Parsi. Il est vrai qu'il ne l'avait vue qu'un instant; mais l'incident de leur rencontre avait eu lieu avec des circonstances qui lui prêtaient un charme bien propre à le fixer dans son souvenir.

Il y avait dans l'enceinte du mausolée un appartement que Jumsajîe et sa fille n'occupaient pas; on le purgea, à l'aide du feu, de tous ses hôtes nuisibles, et ce fut là que le jeune Anglais se décida à s'établir pour le moment. L'association était bizarre; et c'était peut-être la première fois qu'un Européen habitait sous le même toit qu'un Guèbre. Mais Jumsajîe avait à peu près répudié tous les préjugés de sa tribu, et il n'était plus très-scrupuleux dans le choix de sa société. Il n'avait pas encore fait une seule excursion depuis l'accident de sa chute. Ses compagnons seuls exerçaient de temps en temps leur adresse dans de courtes expéditions. Toutefois, l'Anglais ne se doutait nullement qu'il habitât un repaire de brigands, et ceux-ci ne jugèrent pas nécessaire de l'éclairer sur ce point délicat.

Bientôt le nouvel hôte parut avoir entièrement oublié son projet de prendre du service chez les Mah-

rattes. Les jours et les semaines s'écoulaient, et il continuait d'habiter son réduit dans le mausolée. Le Parsi reprit ses courses lointaines, et dans l'intervalle de ses absences, le jeune homme trouva plus d'une occasion de voir sa fille et de lui parler. D'abord elle témoigna une secrète répugnance à se trouver avec lui; mais cette répugnance disparut par degrés, et à la fin elle perdit toute espèce d'embarras. La femme qui avait été son unique compagnie depuis l'instant de son exil, n'avait aucun droit à son estime ni à ses égards. C'était donc une grande jouissance pour elle que de pouvoir de temps en temps converser avec quelqu'un qui semblait compatir intérieurement à sa situation isolée, et trouver un plaisir particulier dans leurs entrevues.

La certitude de se voir appréciée était une sensation nouvelle pour la jeune fille. Elle y trouvait, en raison même de la nouveauté, un charme qui rendait à ses esprits abattus toute leur vivacité naturelle et juvénile. Aussi ne négligeait-elle rien pour prolonger la durée de cette situation, qui ouvrait un nouveau monde à sa naïve imagination. Plus son ame avait langui dans l'isolement et la monotonie de son existence passée, plus elle se ravivait dans son soudain affranchissement; plus l'avenir aussi lui apparaissait revêtu des plus brillantes couleurs, et embelli par un espoir sans bornes.

Les fréquentes entrevues de la charmante Parsi et du jeune Anglais eurent pour résultat une ardeur d'attachement qui rompit la dernière barrière des pré-

jugés sociaux, et établit entre ces deux êtres les rapports de la plus étroite intimité. La jeune fille se confiait, en proportion de son innocence, dans l'homme qui avait su s'emparer de son cœur novice et sans art.

L'Anglais n'était pas moins épris; et bien qu'il vît dans l'objet de son ardente affection une ame entachée des erreurs du sabéisme, il découvrait au milieu de ses ténèbres un foyer précieux de lumière et de pureté morale. Il se demandait souvent ce que serait une telle ame éclairée par le christianisme, si telle était sa beauté sous le joug d'une religion païenne.

Le temps ne fit que mûrir leur mutuel attachement, que ne soupçonnait pas le père, à cause de ses continuelles absences. Ce fut après leurs aveux réciproques que la jeune fille confia enfin à son amant le secret du honteux métier qu'exerçait le Parsi. Cette découverte causa au jeune homme un certain trouble, qui ne put échapper au regard scrutateur et à la tendresse alarmée de sa jolie compagne. Elle se hâta d'exprimer dans les termes les plus vifs toute son horreur pour un genre de vie qui depuis long-temps était pour elle une suite de peines cuisantes.

L'Anglais la regarda de cet air de tendre pitié, précurseur habituel d'un redoublement d'amour. Dans l'ardeur romanesque de sa passion, il se crut tout à coup sous l'influence d'une impulsion d'en haut, qui lui commandait d'arracher sa jeune amante à la contagion du vice, pour la placer parmi ses semblables, dans une sphère où elle pût en toute liberté suivre la carrière du bien à laquelle sa nature la destinait évi-

demment. Il n'est pas besoin d'ajouter que, jeune et enthousiaste, il trouvait dans cette sainte mission des raisons suffisantes pour ne point aller chez les Mahrattes. Il se devait tout entier à l'intéressante païenne qui possédait son cœur.

Quelquefois pourtant il jetait un coup d'œil sur son avenir, et alors il ne comprenait pas trop comment il pourrait concilier son attachement pour la fille du Parsi avec sa position dans le monde. Sa famille, quoique peu fortunée, occupait en Angleterre une position honorable. D'un autre côté, la manière dont il avait quitté le service militaire, dans lequel ses parents croyaient lui avoir assuré un sort, lui laissait peu d'espoir de tirer d'eux désormais aucuns secours. Bref, les obstacles se présentaient si nombreux à son imagination, qu'il fut bientôt forcé d'en bannir jusqu'à la pensée, et de ne s'occuper que du présent qui le rendait le plus heureux des hommes.

Au bout de quelque temps, il devint évident à tous les yeux que l'intéressante fille de Jumsajîe-Merjîe ne tarderait pas à devenir mère. A cette révélation inattendue, la colère du père n'eut pas de bornes. Il foula sa fille aux pieds, et expulsa violemment son amant de sa demeure. Puis, sans perdre de temps, il tint conseil avec les trois autres Parsis pour savoir quel genre de châtiment il convenait d'infliger à la coupable. Leur avis unanime fut qu'elle méritait la mort. Son contact avec un chrétien était un crime irrémissible aux yeux de ces mécréants. Le père eut à soutenir une lutte avec lui-même avant de pouvoir prendre une

résolution si dénaturée. A la fin, pourtant, le fanatisme l'emporta sur la tendresse paternelle, et il voulut se réserver l'exécution de la sentence.

Après un peu d'hésitation quant au mode de cette exécution, il fit choix du bûcher. Il fut arrêté que l'auteur de sa honte subirait le même supplice. Le jeune Anglais, chassé du mausolée, ne quitta pas les environs, ne pouvant se résoudre à abandonner l'objet de son amour au ressentiment sauvage d'un père qui avait, pensait-il, perdu tout droit de contrôler la conduite de sa fille, puisqu'il n'avait jamais eu son bonheur un instant en vue. Le malheureux amant n'eut pas plutôt appris le sort cruel que Jumsajîe destinait à sa fille pour une faute dont elle était la moins coupable, qu'il sentit son cœur défaillir. Mais en même temps il résolut, au risque des conséquences, d'employer tous les moyens pour la sauver : dans ce dessein généreux, il comptait pour rien le danger de sa propre vie.

Tout plein de son projet, il affronta la présence du père furieux et inexorable, implorant à genoux et dans les termes les plus pathétiques, le rappel de la sentence portée contre une fille innocente. Il promettait de se rendre sur-le-champ à la présidence avec elle, et de lui assurer un droit authentique et irrévocable à sa protection, en la prenant légalement pour épouse. Le père l'écouta avec un sourire satanique, dédaigna de lui répondre, ordonna à ses compagnons de s'assurer de sa personne, et lui annonça que le séducteur et la victime ne tarderaient pas à subir la mort pour

châtiment. La prière était désormais inutile; l'amant infortuné était au pouvoir de son ennemi, et hors d'état de résister. On lui lia les bras avec de grosses cordes, on le jeta dans le réduit qu'il avait naguère occupé, et le jour suivant fut désigné pour le supplice des deux coupables.

Le lendemain matin, le temps était lourd et couvert : l'instant marqué pour la sinistre exécution était celui qui devait précéder la disparition du soleil sous l'horizon. Dans l'après-midi, quelques coups de vent intermittents annoncèrent l'approche d'une tempête. Le tonnerre grondait, et de temps en temps la pluie tombait par ondées. On n'en continua pas moins les préparatifs. La matinée avait été employée à transporter dans l'intérieur du mausolée qu'habitait Jumsajîe une quantité de bois sec. Derrière l'édifice, on fixa en terre, en guise de poteau, un bambou de la grosseur de la jambe et de cinq pieds de hauteur. C'était là qu'on devait attacher les deux victimes destinées à mourir ensemble.

Les apprêts étant terminés, on en instruisit la jeune fille, qui reçut cette nouvelle sans émotion et sans proférer une parole. Elle ne redoutait pas la mort, et d'ailleurs, elle trouvait une douce consolation dans l'idée qu'elle allait passer dans un autre monde en compagnie de l'homme sur lequel elle avait concentré toutes ses affections. La tournure romanesque de son esprit lui offrait, dans une position si solennelle, un nouvel aliment d'enthousiasme, et lui faisait bénir la mort comme la puissance qui allait rompre pour tou-

jours la barrière qui la séparait de l'objet de son adoration. Elle ne doutait pas, d'ailleurs, que ce dernier ne fût dans les mêmes sentiments.

Sans partager entièrement cette résignation calme et compagne de l'espérance, le jeune homme attendait assez froidement l'accomplissement de son sort. La passion qui absorbait son ame en augmentait aussi le ressort, et lui dérobait en partie l'horreur des approches du trépas. Une seule pensée ébranlait de temps en temps son courage. Être séparé pour l'éternité de la jeune fille qu'il avait tant aimée, telle était l'inquiétude que lui suggérait un reste de sentiment religieux réveillé instinctivement dans son cœur.

Dans l'après-midi, la pluie cessa tout à fait de tomber; seulement, on entendait encore de loin en loin quelques roulements de tonnerre, et les éclairs continuaient à se succéder assez rapidement. Cet état menaçant du ciel n'arrêta pas les apprêts du supplice. On entassa de grosses pièces de bois autour du poteau, de manière à laisser au sommet une surface de trois pieds de diamètre, suffisante pour que les deux victimes pussent y être placées debout, à côté l'une de l'autre. On répandit sur le bois une grande quantité de *ghî* (beurre de buffle), pour accélérer la combustion.

Un quart d'heure avant le coucher du soleil, on les fit monter et on les attacha ensemble sur le bûcher fatal; jusque-là on les avait tenus constamment séparés. Cependant le tonnerre avait recommencé à gronder et les éclairs étaient effrayants. Jumsajîe

ne se laissait point intimider par ces pronostics menaçants. Un silence solennel régnait autour du bûcher; il n'était interrompu que par les éclats de la foudre. Les lèvres de la jeune fille pâlirent et tremblèrent à la vue de son amant debout à son côté, et à la pensée des douleurs atroces dont elle allait avoir le spectacle sous ses yeux. Son émotion ranima la fermeté du jeune homme; il l'encouragea avec calme. Il avait eu quelquefois l'occasion de l'entretenir des vérités de la foi chrétienne; la jeune fille avait retenu de ces conférences l'idée d'un rédempteur du monde, idée imparfaite, sans doute, mais suffisante pour lui donner foi dans un monde meilleur et pour la rendre moins sensible aux terreurs de la mort.

Les préparatifs étant terminés, la fille de Jumsajîe, d'un ton plein de tendresse, sollicita de son père un dernier embrassement. Mais celui-ci, imposant silence à l'amour paternel, ne répondit à cet appel touchant que par sa malédiction, prononcée d'une voix solennelle et mesurée. A ce coup inattendu, la malheureuse fille pencha sa tête sur son sein, et comme elle tournait les yeux lentement vers son compagnon de supplice, une larme s'en échappa. Un regard de ce dernier, fixé sur elle, la rappela au souvenir de sa position actuelle, et son visage reprit aussitôt cette expression de résignation sublime qui semblait défier les menaces de la mort. En cet instant on mit dans les mains des deux victimes deux torches allumées. Tout à coup, comme ils s'apprêtaient à mettre le feu aux matières inflammables, un éclair brilla, la fou-

dre frappa le bûcher, dispersa ses matériaux, et fit tomber roides morts deux des Parsis associés de Jumsajîe. Le père éperdu se jeta à genoux, convaincu que le dieu des Guèbres, dans sa colère, avait lancé ce jet de feu du ciel et puni ses compagnons comme déserteurs du culte de ce saint élément.

Ce dénoûment surnaturel motiva la délivrance des deux coupables; on supposa que la divinité était intervenue en leur faveur. La jeune fille rentra en grace auprès de son père, qui renonça désormais à la profession de voleur de grands chemins, et se rendit, avec les deux amants, à Calcutta. Là, ils furent mariés sans retard suivant le rit de l'Église chrétienne, dont la jeune femme embrassa le dogme. Le père mourut riche, et légua ses trésors à l'heureux couple, et jamais l'Anglais n'eut à se repentir un seul jour d'avoir épousé la fille d'un Parsi.

Drawn by W. Daniell, R.A. Engraved by B. Brandard

Printed by J. Haas

CHAPITRE XIX.

Éléphanta. — Description du Gecko.

L'une de nos premières excursions, dès que nous fûmes arrivés à Bombay, eut pour but la petite île d'Éléphanta, appelée par les indigènes Garapori, et située dans l'intérieur du hâvre. Elle est distante d'à peu près deux lieues de la côte mahratte. Elle a l'aspect d'une longue colline séparée dans le milieu par une vallée profonde et étroite, entourée des deux côtés par des éminences abruptes. Cette île n'a guère au-delà de deux lieues de circonférence. Elle est ordinairement inhabitée et offre seulement de temps à autre un refuge à de misérables bannis qui, en fuyant leurs castes, n'ont pu trouver une retraite plus commode. Tel était, du moins, l'état des choses au moment où nous la visitâmes. A une portée de fusil du rivage, on voyait une figure colossale d'éléphant tail-

lée grossièrement hors d'un bloc immense de roche noire. C'est à l'occasion de cette figure que les Portugais donnèrent à l'île son nom moderne d'Éléphanta. Maintenant elle s'est écroulée de vétusté. La vignette la représente dans l'état où on la voyait en 1814, époque à laquelle la tête et le cou se détachèrent de la masse. Je pense que c'est la première fois que ce monument est reproduit par le dessin. Quand je voulus l'aller voir, j'eus beaucoup de peine à me frayer un passage au travers du taillis touffu qui l'environnait de toutes parts. En passant sous le ventre de l'éléphant de pierre, j'entendis un cri inconnu, aigu et modulé, qui me fit tressaillir et tourner la tête. J'aperçus un gros lézard vert d'environ un pied de long, qui rampait dans l'herbe et qui disparut promptement. Je le pris pour un individu de l'espèce venimeuse, connu en Égypte sous le nom de gecko. Je pris quelques informations sur son existence dans l'île, mais personne ne put me satisfaire à cet égard. Le gecko d'Égypte est un animal si singulier que je ne crois pas inutile de donner quelques détails sur sa nature et sur ses mœurs. On peut en voir la description dans l'ouvrage de M. de Lacépède. Voici ce qu'en dit Bontius, sur le témoignage duquel s'appuie le naturaliste français :

« Cet animal, qui se rencontre non-seulement au Brésil, mais aussi dans l'île de Java dépendante des Indes orientales, et qu'on appelle parmi nous gecko, par imitation de son cri, est, à proprement parler, la salamandre des climats indiens. Il a un pied de long, sa robe est d'un vert de mer pâle, semé de taches rouges.

Sa tête ressemble assez à celle de la tortue; sa bouche est fendue longitudinalement; ses yeux sont grands et à fleur de tête, ses prunelles peu dilatées. Sa queue est entourée de plusieurs cercles blancs. Il a les dents tellement aiguës et fortes qu'elles laissent leur marque sur l'acier. Les pattes se terminent par des griffes recourbées et onglées. Sa marche est lente, mais quand il court, il n'est pas facile de l'attraper. Il gîte habituellement dans le creux des vieux arbres ou dans les maisons et les églises en ruine. Quelquefois il s'établit près du lit des Maures et les oblige à abattre leurs huttes. Son cri uniforme est *gecko!* Il le fait précéder d'une espèce de sifflement. Sa morsure est si venimeuse qu'elle cause la mort, à moins qu'on ne cautérise ou qu'on ne taille immédiatement la partie mordue. Son sang est d'une couleur peu foncée. Les Javanais trempent leurs flèches dans ce sang. Les empoisonneurs de profession, parmi eux, se procurent par un autre moyen le venin de l'animal. Ils le suspendent par la queue au plafond; cette position l'irrite au point qu'il jette par la bouche une bave jaunâtre, qu'on recueille dans des vases placés sous lui et que l'on fait ensuite réduire au soleil. On recommence cette opération tous les jours pendant plusieurs mois, en ayant soin de bien nourrir l'animal. Le poison qu'on obtient de cette manière est incontestablement le plus subtil qui soit connu. L'urine du gecko est aussi très-corrosive; non-seulement elle fait lever des ampoules sur la peau, mais elle fait encore noircir la chair et détermine la gangrène. Les habitants de l'Inde dé-

signent comme le meilleur antidote à ce poison la racine de curcumi. »

Le gecko quitte sa retraite après la pluie; il se nourrit de fourmis et de vers. Ses œufs sont oblongs et de la grosseur d'une noisette. La femelle les recouvre d'un peu de terre, et la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. Les jésuites mathématiciens envoyés dans les Indes par Louis XIV ont décrit un lézard de Siam, appelé tokaie, qui n'est autre évidemment que le gecko. Le sujet qu'ils examinèrent avait plus d'un pied de long jusqu'à l'extrémité de la queue. Le nom de tokaie, de même que celui de gecko, est imitatif du cri de l'animal.

Voici ce que dit Hasselquist au sujet de ce lézard : « Il est très-commun au Caire; on le trouve dans l'intérieur des maisons aussi bien qu'au dehors. Le venin de cet animal présente une singularité : c'est du bout de ses pieds qu'il le fait sortir. Il recherche les endroits et les objets qui ont été frottés de sel. L'empreinte de ses pas y est marquée par le venin qu'il y dépose. Dans le mois de juillet 1750, je vis deux femmes et une jeune fille en grand danger de mort pour avoir mangé du fromage humecté de ce poison. Une autre fois, un homme ayant laissé glisser de sa main un gecko qu'il venait de prendre, cette main se couvrit à l'instant de pustules rouges accompagnées d'une sensation de cuisson, semblable à celle que cause la piqûre de l'ortie. Le gecko croasse comme la grenouille pendant la nuit. »

Foskall, le naturaliste danois, s'exprime ainsi :

« Le gecko est appelé en Égypte *abou-burs* (père de la lèpre). A Alep on le nomme simplement *burs* (lèpre). On le rencontre souvent dans les maisons au Caire. Il erre au dehors pendant la belle saison; on ne le rencontre guère pendant l'hiver; il se cache dans les toits des maisons et ne reparaît que vers la mi-mars. Quand on lui coupe la queue, il continue à donner signe de vie durant une demi-heure. On prétend que ce lézard va à la chasse et mange la volaille. Son cri est semblable à celui de la belette. Son nom paraît tiré des propriétés de son venin, car, s'il en épanche une goutte sur le sel destiné pour la table, quiconque use de ce sel est attaqué d'une espèce de lèpre. Aussi, a-t-on soin de mettre le sel hors de ses atteintes, ou de placer auprès un oignon, dont l'odeur lui est insupportable. D'autres pensent que son nom vient de la ressemblance qu'il y a, pour la couleur, entre sa peau et celle des lépreux. »

Il est assez remarquable que parmi tous les détails fournis par les naturalistes sur cette espèce de reptile, il n'en est aucun qui fasse connaître positivement s'il porte son venin dans les vésicules de ses mâchoires, comme les serpents, ou bien s'il en est, en quelque sorte, imbibé tout entier, et s'il le communique seulement par son contact, par ses exsudations, par sa salive. Bontius parle de sa morsure ou de sa piqûre. On a aussi prétendu depuis peu que l'*Ornithorinchus-Paradoxus* de la Nouvelle-Hollande possède un venin dont l'éjection a lieu par les ergots dont la nature l'a pourvu.

En nous éloignant de l'éléphant de pierre, nous montâmes la colline en palanquin par un sentier rapide. A mi-côte à peu près, nous trouvâmes la première grotte, qui ne consiste qu'en une seule salle imparfaite, et soutenue par deux piliers. Elle n'offre absolument rien de remarquable. Aux deux tiers de la montée, la caverne principale s'ouvre devant vous au bout d'un sentier étroit et couvert de verdure. L'entrée de cette excavation est d'un aspect moins frappant, au premier coup d'œil, qu'on ne s'y attend généralement. Elle est basse, et la paroi du rocher dans lequel elle est taillée se trouve tellement dégradée qu'il en résulte une fâcheuse altération dans le dessin de l'architecture. Mais dès qu'on arrive assez près pour plonger la vue dans le temple intérieur, l'ensemble du travail devient réellement imposant. On aperçoit une vaste salle creusée dans le roc, et dont la voûte est soutenue par des rangées de fort belles colonnes dont les chapiteaux semblent plier sous le poids de la montagne supérieure. Le temple principal forme un quadrilatère dont les quatre faces sont ornées d'une colonnade d'un travail délicat et couvertes de figures et de groupes en relief. Au fond, en face du vestibule, on voit, dans une sorte de niche, un buste colossal à triple visage. Ce buste a douze pieds de haut, et chaque visage n'a pas moins de cinq pieds de la même dimension. On croit qu'il représente la trinité indienne : Brahma, Vichnou et Siva. Cette explication a toutefois été discutée par les savants mo-

Drawn by W. Daniell, R.A. Engraved by John Pye.

Printed by J. Rose.

dernes; mais ils me paraissent avoir laissé la question précisément au point où ils l'ont trouvée.

La surface du temple est de cent trente pieds de long sur cent vingt-trois de large. La voûte était soutenue, dans l'origine, par vingt-six colonnes et seize piliers. Huit colonnes sont brisées et plusieurs autres endommagées. L'élévation de la salle varie de quinze à seize pieds. Tous les murs sont ornés de figures gigantesques en relief, dont plusieurs sont remarquables par la pureté des proportions non moins que par le fini de l'exécution. Les sujets des divers groupes ont rapport à la mythologie des brahmines, à la différence des cavernes de Kenneri et de Calli, situées dans les environs, et qui sont bien décidément des temples bouddhistes. Les divinités indiennes ont chacune un symbole particulier, au moyen duquel il est aussi facile de les reconnaître que de distinguer les anciennes familles d'Europe au moyen de leur blason. « Ce temple, dit M. Moore, peut être regardé comme un panthéon complet, car parmi les centaines, je puis même dire les milliers de figures qu'on y voit sculptées, on retrouve toutes les divinités principales de la mythologie indoue. Sans doute on a pu, depuis l'excavation de cette merveilleuse caverne, déifier les héros de plus d'une légende moderne, contenue dans les Puranas et les Tantras; mais je suis fermement convaincu que tous les dieux mentionnés dans les Védas, autrement dit, que tous les dieux légitimes de l'Inde peuvent se distinguer dans les diverses parties du temple en

question, pour peu que la vétusté n'ait pas rendu leurs traits méconnaissables. »

Il y a, dans un coin de ce temple, un morceau de sculpture remarquable par le caractère et la beauté de son exécution. C'est une figure colossale, de quatorze pieds de haut, qui représente le Siva *vengeur* de la théogonie indienne. Elle a souffert beaucoup de mutilations de la part des Portugais; ses extrémités inférieures sont entièrement brisées. Ce qui en reste suffit néanmoins pour donner une idée complète du mérite de ce chef-d'œuvre. L'expression du visage est admirable, et peint à merveille la férocité implacable qui caractérise la divinité en question; et pourtant, cette férocité est tempérée par un certain air de majesté qui semble l'élever bien au-dessus de la région des passions humaines. La statue avait huit bras, dont plusieurs sont brisés. On voit encore, dans le même lieu, plusieurs autres figures de même taille, mais très-inférieures, selon moi, comme œuvres d'art.

L'évêque Héber, qui a visité la caverne d'Éléphanta, avoue que l'impression qu'il a ressentie à l'aspect de ses beautés a dépassé de beaucoup son attente. Il rend pleine justice à la grandeur, aux proportions du temple et à la beauté des sculptures; mais, par un abandon inexplicable de la sage réserve qui lui est habituelle, cet homme, réellement distingué, conclut de tout cela que ce temple ne remonte pas à une bien haute antiquité. La raison principale sur laquelle il s'appuie, est la nature fragile du roc, attaqué tous les

ans par l'abondance des pluies, au point que l'humidité a déja miné la base d'un grand nombre des piliers et des colonnes, dont un tiers au moins se trouvent aujourd'hui suspendues par leurs chapiteaux comme des stalactites. Finalement, le savant évêque conclut qu'à défaut de toute inscription ou de toute tradition indicative de l'origine de ce monument, on reste libre de la fixer arbitrairement; et, quant à lui, il la rapporte à une époque intermédiaire entre la fondation du Parthénon et celle de la chapelle d'Henri VII.

Je ne pense pas qu'on puisse admettre cette conclusion sans examen. Il est certain qu'aucune trace d'humidité n'existe dans la caverne, et que la dégradation des colonnes et des statues ne doit pas être attribuée à l'action des eaux, mais bien à la main violente de l'homme. C'est un fait avéré que les premiers colons portugais, dans leur zèle aveugle contre l'idolâtrie, ont défiguré un grand nombre de temples indiens. Dans les grottes d'Éléphanta et de Salsetta, ils allumèrent de grands feux au pied des colonnes, et quand la chaleur eut fait rougir la pierre, ils la firent éclater en y versant de l'eau froide. C'est ainsi qu'ils renversèrent un certain nombre de ces colonnes, et qu'ils en mutilèrent un plus grand nombre encore. D'ailleurs, si l'action du temps et des éléments avait suffi pour amener à un état de décadence ces grands travaux humains, en faisant remonter leur origine, comme le fait l'évêque Héber, seulement à mille cinq cents ans, la rapidité de cette action en eût fait depuis bien des années des monceaux de ruines, tandis

qu'ils sont encore aujourd'hui, du moins en partie, dans un état de parfaite conservation. Pour moi, je suis de ceux qui penchent à croire que ces excavations sont contemporaines de celles du même genre si célèbres dans la Haute-Égypte.

Le grand temple souterrain d'Éléphanta a cessé de servir au culte des Indous, nouvelle preuve de son antiquité, selon moi; car ces peuples dévots n'abandonneraient pas un lieu consacré récemment à leurs dieux. Un tel abandon ne peut avoir lieu que dans la suite des siècles, et pour un monument dont l'origine se perd dans la nuit de la plus haute antiquité.

Nous passâmes une journée entière à visiter cette grotte intéressante, et nous ne retournâmes à Bombay qu'après le coucher du soleil.

CHAPITRE XX.

Salsette. — Temples souterrains. — Rencontre d'un tigre.

Dans une promenade suivante, nous nous rendîmes à Salsette. C'est une île de cinq lieues de long et de quatre de large, qu'on a réunie à Bombay au moyen d'une chaussée construite sous le gouvernement de M. Dunkan. L'île de Salsette fut jadis un lieu renommé pour sa sainteté; elle renfermait un grand nombre de temples souterrains, creusés dans ses montagnes, et parmi lesquels deux ou trois étaient de la plus grande magnificence. A peu près au centre de l'île, on a établi un parc d'artillerie. A partir de là, le paysage, jusqu'alors monotone, prend un aspect très-pittoresque. La plaine est toute couverte d'un jongle épais, du milieu duquel s'élèvent de nombreuses collines de granit jetées çà et là sans ordre et sans uniformité. Les forêts renferment beaucoup de tigres et

autres animaux de proie. Aussi, en tout temps, ne fait-il pas bon y voyager sans suite. Les collines élevées et les vallées fort étroites rendent d'ailleurs le séjour de l'île très-malsain. C'est dans ce lieu que Jacquemont, le naturaliste français, prit le germe de la maladie qui l'enleva aux sciences qu'il cultivait avec un zèle si infatigable.

Les hameaux de Salsette se composent de huttes misérables, habitées par les Indous de la classe la plus pauvre. Sa capitale, appelée Tanna, est une ville considérable, peuplée, et dont l'air de prospérité fait un séjour agréable à une centaine de militaires européens retirés du service, et qui s'y sont établis avec leurs familles. On fait monter la population totale de l'île de Salsette à cinquante mille ames. Les habitants, quoiqu'ils vivent généralement dans une extrême pauvreté, sont d'un caractère si doux, qu'en 1813, le magistrat constata que, depuis plus de deux ans, pas un seul d'entre eux n'avait comparu devant la justice. Le langage du peuple est un jargon étrange, composé de plusieurs dialectes indiens, et mélangé d'une espèce d'anglais barbare.

Nous nous arrêtâmes pour la nuit dans une petite vallée romantique, bornée de tous côtés par des collines, et où le jongle laissait à découvert une clairière au milieu de laquelle s'élevait un arbre banian de petite mais vigoureuse venue. Les gens de notre suite établirent leur bivouac tranquillement sous son ombrage, après avoir apprêté d'abord leur *curry* et rafraîchi leur gosier altéré par la chaleur et la fatigue de

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. Redaway.

Printed by J. Yates.

la marche. Une troupe de bayadères, en route pour Tanna, nous régala des danses et des chansons du pays.

Le lendemain matin, nous nous acheminâmes vers la montagne dans laquelle sont creusées les grottes célèbres. Elles sont en si grand nombre qu'elles font ressembler la principale montagne à un gâteau de miel avec ses alvéoles. Les aspérités et le rétrécissement du chemin ralentissaient beaucoup la marche de nos porteurs. Mais, en débouchant à son extrémité, le spectacle qui s'offrit à nous ne tarda pas à nous faire oublier les difficultés et les fatigues de notre entreprise.

Les excavations de la colline où nous nous trouvions alors sont, non-seulement nombreuses, mais aussi très-remarquables par la richesse et la beauté de leurs ornements. L'une d'elles forme une grande salle à peu près carrée, et toute décorée de magnifiques bas-reliefs. On l'appelle *le Durbar*, sans doute parce qu'elle servait à quelque usage de cour sous la domination mahométane.

Le principal de ces temples souterrains est réellement une des plus belles choses qu'on puisse voir dans ce genre. Les Portugais le convertirent à l'usage du culte chrétien. On monte à son ouverture par plusieurs degrés, et l'on entre sous un haut portique, fermé en avant par une balustrade en pierre d'un travail exquis. D'un côté s'élève un grand pilastre surmonté de trois lions assez grossièrement taillés, mais d'une belle conservation. La voûte du vestibule repose sur deux minces colonnes quadrangulaires, dont le fût est dé

pourvu de tout ornement. Ce qui frappe surtout en entrant dans ce temple, c'est la profusion de ses sculptures. Il est plus grand que la caverne d'Éléphanta, et beaucoup plus élevé. Sa forme est un parallélogramme dont le pourtour est décoré, sur trois faces, d'un rang de colonnes octogones, la plupart richement sculptées. Le plafond est voûté et soutenu au moyen d'arceaux de bois, qui descendent à peu près jusque sur les chapiteaux des colonnes. La présence de ces arceaux est encore un argument pour l'évêque Héber contre l'antiquité du monument. Mais cet argument n'est pas plus concluant que celui qui tendrait à ne faire dater la chapelle de Windsor que du règne de Charles II, et cela parce que certains ornements du chœur ont été sculptés par Gibbon, sous le règne de ce monarque. Les arceaux ont pu avoir été placés long-temps après l'excavation du temple; ou bien, s'ils ont traversé sans altération les seize à dix-huit siècles admis par l'évêque Héber, qui pourrait empêcher de croire qu'ils ont existé depuis un espace de temps double de cette période? Nous passâmes la nuit dans ce beau temple souterrain.

Le lendemain matin, je pris mon fusil dans l'intention de parcourir le jongle, en quête de quelque gibier. Toutefois, je commençai par visiter quelques-unes des grottes secondaires. Je trouvai qu'elles étaient nombreuses au-delà de toute croyance; mais toutes celles où je pénétrai étaient bien inférieures, sous tous les rapports, à la grande que j'ai décrite plus haut. Les sculptures y sont plus rares et d'un bien moindre

Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. Hadaway.

mérite, quoique l'on y rencontre de temps en temps quelques groupes remarquables, et qui servent à expliquer les mystères du culte de Bouddha auquel ces grottes ont été consacrées dès leur origine, suivant l'opinion généralement reçue.

Du porche de l'une de ces grottes, on jouit d'une vue magnifique. Une longue saillie de plusieurs pieds de large, taillée dans le roc, sur lequel elle appuie ses deux extrémités, abrite le spectateur contre les rayons du soleil et lui permet de jouir sans incommodité de tous les charmes d'un paysage à la fois pittoresque et grandiose. Le portique est soutenu, du côté de la caverne, par un rang de colonnes hautes et massives d'une belle proportion, et n'ayant d'ornements qu'à leurs chapiteaux. Le tout ensemble forme un vestibule d'une grande élégance. Protégé par son ombre agréable, je restai plusieurs minutes à contempler les merveilles naturelles que j'avais devant les yeux, et je sentis plus que jamais qu'en tous lieux c'est la nature qui a fourni à l'art ses éléments.

Il n'est pas une contrée sur la terre, sans excepter la Haute-Égypte, où la prodigieuse puissance de l'intelligence humaine se soit élevée à de plus hauts résultats que dans l'Inde. Pour moi, je l'avoue, je n'ai bien connu toute l'étendue des ressources de l'homme, qu'après avoir vu de mes yeux les merveilleux produits de son industrie, tels que le voyageur les rencontre à chaque pas en parcourant la péninsule du Gange.

A mes pieds, le long de la montagne, se précipi-

tait, avec des sinuosités capricieuses, un ruisseau profond, semblable à un ruban d'argent étendu sans art sur un beau vêtement de velours vert. Ses eaux, resserrées dans un lit étroit, ruisselaient en bondissant entre les pierres avec un bruissement aigu. A droite de cette charmante cascade, s'enfonçait une vallée profonde, couverte d'un taillis si touffu, que le tigre pourrait y rôder et y choisir sa tanière sans crainte d'y être troublé par l'approche d'un pied humain. De l'autre côté du ruisseau, s'élevait en cône une colline abrupte, dans les flancs de laquelle on avait creusé un petit temple souterrain. Il avait un portique carré et de peu d'élévation, soutenu par trois piliers sans ornements. L'intérieur, que je visitai plus tard, n'offrait rien de remarquable. Notre troupe s'était dispersée çà et là; les uns, grimpés sur le faîte de la colline, y jouissaient d'un horizon sans bornes; d'autres étaient allés se poster à l'entrée du petit temple qui me faisait face; quelques-uns s'étaient endormis à l'ombre des anfractuosités de la colline, et le reste s'était répandu dans le jongle à la poursuite du gibier.

Après m'être livré aux charmes de ma contemplation, je descendis la vallée et j'entrai dans un fourré, au bout duquel je me trouvai dans une forêt impraticable. Par-ci par-là on voyait pourtant quelques clairières et même des endroits cultivés, où j'eus la satisfaction de chasser la perdrix et la caille, et où je tuai même deux lièvres. Ma gibecière étant suffisamment garnie, je la fis porter à la caverne par l'homme qui

m'accompagnait, et je m'enfonçai plus avant dans le jongle, sans pourtant perdre de vue certains points propres à me guider dans mon retour.

J'avais un fusil à deux coups, chargé de grenaille d'un côté et d'une balle de l'autre, ainsi que j'avais coutume de faire pour le cas où je rencontrerais quelque daim ou quelque grosse bête sur laquelle le petit plomb n'aurait pas eu d'effet suffisant. Le taillis était si épais par moments, que j'avais peine à m'y faire jour. Je ne tardai pas à me décourager, et me décidai à revenir sur mes pas. A peine avais-je rebroussé chemin, pour regagner l'entrée du bois, qu'à ma grande surprise je vis un tigre traverser paisiblement le sentier à environ dix pas de moi. Je fus saisi d'une grande inquiétude, en me sentant si près d'un animal si dangereux et si prompt dans ses actes de férocité. Je n'avais d'autre défense que mon fusil. Le tigre ne fit pas mine de vouloir m'attaquer. Le jongle était assez dégarni en cet endroit, de sorte que je ne perdis pas de vue le bel animal, même quand il y entra. Cependant, un instinct irrésistible me fit mettre à l'instant mon fusil en joue et lâcher mon coup. La balle atteignit une des jambes de derrière du tigre, et je vis de suite qu'elle était cassée. La bête furieuse poussa un rugissement terrible, s'élança hors du fourré, et accourut vers moi sur trois pattes. Ma position était critique. Je n'avais plus qu'un coup à tirer, et c'était de la grenaille; pourtant il n'y avait pas un moment à perdre, car le tigre n'était plus qu'à quelques pas. Je mis le fusil à l'épaule, et sachant que

mon ennemi était hors d'état de s'élancer, j'attendis qu'il fût à six pas, et je le visai à la tête, dans l'espoir de lui crever les yeux. Mon coup porta efficacement, car je vis la bête rouler sur le dos, en poussant des rugissements d'agonie. Cependant, trouvant qu'elle était encore trop pleine de vie, je jetai mon fusil à terre, je grimpai sur un arbre, et là j'attendis le résultat de mon imprudente agression.

Au bout d'une minute environ, le tigre se releva et secoua la tête, en continuant de rugir d'une manière effrayante. Je vis que sa face avait été horriblement labourée par le coup de feu; néanmoins l'animal blessé me prouva bientôt que je n'avais pas réussi à l'aveugler entièrement, car il se traîna obliquement et avec un hurlement aigu vers l'arbre sur lequel j'étais monté, tout en laissant pendiller derrière lui la patte que je lui avais cassée.

Il atteignit ainsi le pied de l'arbre, et, à ma grande consternation, il entreprit d'y grimper. Le tronc était peu élevé, et garni de branches nombreuses, circonstance qui me fit craindre de m'être cru trop vite hors de tout danger. L'animal féroce s'était déja cramponné aux rameaux inférieurs, et je commençais à chercher dans ma tête par quel moyen efficace je pourrais tromper ses intentions sinistres, lorsque j'aperçus un charbonnier qui s'avançait, armé de l'instrument de son métier. Arrivé à l'endroit où le tigre s'efforçait de glisser son énorme corps au travers du branchage épais de l'arbre sur lequel je me tenais retranché, tremblant déja pour ma vie, il appliqua un coup bien

dirigé sur celle des deux pattes de derrière que l'animal avait conservée intacte, en coupa les tendons, et soudain mon ennemi retomba sans force sur la terre. Alors, avec une prestesse à laquelle on pouvait juger que l'homme n'était pas novice en fait d'expéditions de ce genre, il acheva de tuer le tigre, réduit à l'impuissance de nuire, en lui faisant à la gorge une ou deux entailles qui tranchèrent les conduits de la respiration et l'étendirent sans vie à ses pieds.

A ma prière, mon sauveur dépouilla l'animal de sa peau, et la porta derrière moi jusqu'à la caverne, où mes amis, en apprenant le péril que je venais de courir, me comblèrent des plus vives félicitations. Je donnai un *mohur* d'or [1] au pauvre Indou. Il fut si charmé de ma générosité, qu'il déclara en s'éloignant ne rien demander de plus à la fortune que de rencontrer tous les jours un tigre à la patte cassée, sans avoir d'autre peine à prendre que de lui donner le coup de grace pour mériter une récompense égale à celle qu'il venait de recevoir.

Nous nous préparâmes alors à quitter cette île intéressante. Il était encore de bonne heure, et le soleil embrasait la terre des feux les plus brûlants, surtout dans les vallées où ses rayons venaient frapper le flanc nu des montagnes, qui en réfléchissait la dévorante ardeur. Cependant, comme une grande partie de notre route serpentait entre des gorges étroites, ombragées

[1] La valeur d'un *mohur* d'or à Bombay est d'environ 42 francs.

par une épaisse végétation, qui, durant des siècles entiers, avait crû en liberté, nous ne fûmes pas incommodés outre mesure de la chaleur. Quelques-uns de nos compagnons de voyage s'amusèrent à tirer le gibier qu'ils voyaient sur leur chemin, mais je ne me mis point de la partie, car j'avais assez de chasse pour un jour, et je n'étais pas encore remis de l'émotion du danger que j'avais couru dans la matinée.

Nous nous arrêtâmes un jour à Tanna, où se trouvaient quelques officiers européens, qui nous reçurent avec la plus grande cordialité. Lorsqu'ils eurent entendu le récit de mon duel avec le tigre, ils nous racontèrent à leur tour plusieurs exemples d'un danger pareil, évité d'une manière encore plus miraculeuse, détruisant ainsi complétement l'effet de cette aventure, qui pourtant ne m'avait pas causé une médiocre frayeur. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le lendemain matin nous retournâmes à Bombay.

Comme le retour de la mousson approchait, je résolus de prendre mon temps pour explorer cette île et ses dépendances immédiates, avant que les pluies eussent commencé à y tomber. Cependant cette visite ne m'offrit aucune observation digne d'être mentionnée ici. En dehors du quartier de la cité qui avoisine le fort, et du fort lui-même, le voyageur trouve peu d'objets qui méritent son attention. La ville noire est vaste et très-peuplée; mais les rues y sont étroites, les maisons basses, chétives, et sales; bref, sa physionomie générale ferait naître l'idée d'un dénûment et d'une misère poussés à l'extrême parmi la plus grande

partie de sa population. Cela n'est cependant pas en réalité; car il existe une grande opulence même chez ceux de ses habitants dont la demeure semble annoncer extérieurement, non-seulement l'absence de toute aisance intérieure, mais même l'habitude de la pauvreté. Cette uniformité d'aspects que présente la ville est quelquefois rompue par un petit nombre d'édifices européens, parmi lesquels on compte plusieurs chapelles portugaises, ainsi qu'une ou deux églises du culte arménien.

L'édifice le plus remarquable est la prison. Le jour où je la visitai, j'y vis un criminel condamné à mort pour cause de meurtre. Le maintien de cet homme avait quelque chose de sombre et de féroce. Il était enfermé dans une étroite cellule donnant sur une petite cour, où on lui permettait de se promener pendant le jour, en ayant soin de le remettre le soir sous les verrous. Il mangeait son plat de riz avec un appétit et un plaisir apparent qui me surprirent, quand je sus qu'il devait être exécuté le lendemain matin. Je me gardai d'interrompre son repas, qu'il expédia avec une étonnante promptitude. Alors j'entrai en conversation avec lui sur la nature de son crime, et je tâchai de fixer ses idées sur le sort qui l'attendait dans une vie future; mais il était d'une humeur morose et se montrait peu disposé à me communiquer ses sentiments. Quand je le pressais de parler, il me disait, en me regardant avec un sourire grimaçant : « Pouvez-« vous me donner quelque moyen d'écarter de moi

« les angoisses de la mort? Ma coupe d'amertume est « pleine, il ne me reste plus qu'à la boire!

« — Non, sans doute, lui répondis-je, il n'est pas « en mon pouvoir de vous rendre agréable l'exécution « de l'arrêt qui vous condamne, mais peut-être puis-je « verser quelque consolation dans votre esprit affligé.

« — Paroles inutiles dont se compose le bavardage « officieux des sots. Quelle consolation pouvez-vous « m'apporter, vous qui êtes en pire condition que moi? « Mon temps est venu : qu'ai-je maintenant de mieux « à faire qu'à mourir?

« — Ne sentez-vous aucun repentir de l'horrible « action qui vous a conduit dans une si triste situa- « tion?

« — Pourquoi me repentirais-je? Il méritait la mort « que je lui ai donnée. Le sort voulait qu'il périt ainsi, « et j'ai simplement servi d'instrument à l'exécution de « la sentence fatale. Je ne suis point blâmable. C'était « ma destinée d'agir comme je l'ai fait, et je dois mou- « rir pour l'avoir suivie. Dès lors, qu'est-il besoin d'en « dire davantage? Je ne ferai que remplir les condi- « tions de ma nature mortelle. »

Sa croyance dans la prédestination était si opiniâtre et si enracinée dans son esprit, que je ne pus l'en arracher; et mes discours finirent par l'impatienter à l'excès. Je le laissai donc se fortifier seul contre les approches de la mort, qu'il souffrit le lendemain matin, à ce que j'appris plus tard, avec une indifférence obstinée, après avoir mangé un énorme plat de riz au

pied même de la potence, pour se préparer, disait-il en raillant, aux fatigues de son long voyage.

C'est, en général, avec cette apathie brutale que les Indous expient par leur mort quelque infraction capitale aux lois. Quoique leur amour pour la vie soit extrême, et qu'ils soient disposés à user de tous les moyens possibles pour reculer le triste terme de l'existence humaine, jusqu'à ce que la nature vienne leur réclamer le tribut que nous lui devons tous, néanmoins, quand ils rencontrent la mort à l'improviste sur leur chemin, ils l'affrontent avec une hardiesse factice, suite de ces idées de nécessité absolue, qui en font d'opiniâtres partisans du dogme de la prédestination. Ce sentiment, toutefois, est loin d'être universellement admis parmi eux; mais lorsqu'il s'est emparé de leur esprit, il s'y enracine profondément et ne manque jamais de devenir la croyance des scélérats de toutes les classes.

Après avoir quitté le meurtrier, je fus introduit par le concierge de la prison dans la chambre d'un jeune officier détenu pour dettes. Il n'était pas encore midi, mais on voyait facilement, à sa langue épaisse et à sa démarche mal assurée, que le prisonnier avait déja fait de copieuses libations. C'était un tout jeune homme, qui, autant que j'en pus juger, devait être âgé d'environ vingt-deux ans. Il avait la figure enluminée, les joues bouffies, l'œil rouge et sanglant, les cheveux ébouriffés, et toute sa personne portait les traces flétrissantes d'une débauche matinale. Il m'invita à entrer dans son appartement, dans lequel se

trouvaient deux chaises en mauvais état, une table boiteuse, et un petit lit de camp. Le plancher était jonché de divers objets de toilette; sur la table, on voyait deux ou trois verres cassés, quelques cigares, un *houkah* commun du pays, privé de son embouchure; en un mot, tout ce qui s'offrait à mes yeux me parut le triste témoignage des plus mauvaises habitudes.

Le jeune épicurien n'avait pas l'air de se douter qu'il pût exister en ce monde quelque chose qui portât le nom de misère. Sa bonne humeur s'exhalait en éclats bruyants; son rire était continuel; il parlait avec volubilité, et, cependant, au milieu de toutes ces démonstrations de gaîté, on découvrait un morne scepticisme qui semblait avoir flétri sa jeunesse et détruit le ressort de ses facultés, comme un vent glacé d'hiver fane, dans son calice, la primevère prête à s'ouvrir. Pour moi, je ne jugeai pas que la plaisanterie fût de saison, quoique mon compagnon affectât un enjouement fort peu en harmonie avec sa situation. Il me dit que sa devise était : « La vie courte et bonne; » qu'il avait tiré ou reçu quinze coups de pistolet dans les derniers six mois, sans qu'il en résultât d'aucun côté la moindre égratignure; qu'en conséquence, tout annonçait qu'il ne mourrait point victime de la poudre.

« Un charme protége ma vie, » disait-il, en faisant le moulinet au-dessus de sa tête avec son poing fermé; et, aussitôt après cette bravade, le fanfaron, avec un visage bouffi, que colorait uniformément le cramoisi

le plus foncé, et un œil éteint qui roulait terne et languissant sous sa paupière, avala d'un seul trait une rasade d'*arrak* à peine mélangé d'un peu d'eau.

L'habitude de l'intempérance était tellement invétérée dans ce malheureux jeune homme, qu'il ne jouissait jamais en plein de sa raison plus de trois ou quatre heures dans la matinée. Tous les symptômes d'une mort prochaine se lisaient sur son front creux et affaissé. Le ver rongeur avait évidemment attaqué la racine de la plante; mais il paraissait ne pas s'en apercevoir, ou, du moins, ne pas s'en inquiéter. Il était inutile de parler à un pareil homme; je le quittai donc, pénétré d'une émotion pénible à la vue de l'altération qui se manifestait dans tout son être. Un mois après la visite que je lui fis, il était couché dans la tombe.

L'endroit le plus remarquable de l'île de Bombay est la pointe de Malabar, promontoire élevé qu'on aperçoit de loin et dont le sommet est fendu par une vaste crevasse. Ce lieu est regardé comme sacré par les pèlerins et les autres visionnaires indous qui s'y rendent en foule dans le but de purger leur ame de ses souillures. Dès qu'ils ont passé par cette crevasse du mont, ils imaginent avoir obtenu la rémission de leurs péchés, et comme l'ouverture est assez étroite, la maigreur du fanatique à demi affamé lui est fort utile et lui rend cette tâche peu laborieuse, tandis qu'elle offre une difficulté réelle au sybarite chargé de plus d'embonpoint. Cet acte de dévotion n'est pas sans danger à l'époque des moussons, car le promon-

toire s'élevant à une grande hauteur au-dessus de la grève, et parmi des rochers dont l'accès est en tout temps difficile, les vagues qui fouettent leur base, alors que la mer les envahit et vient rouler ses flots jusqu'à la cime de la roche fendue, rendent le voyage pédestre des pénitents assez souvent difficile, et requièrent de leur part la plus grande précaution.

Près de cet endroit, on voit un joli village presque entièrement habité par des Brahmines, et où se trouve un vaste *tank* (bassin), entouré de murs d'un travail parfait, auquel on descend par une large rampe dont les degrés sont en pierre. Là, ces saints personnages, saints par profession, du moins, si ce n'est par caractère, passent leur vie dans une indolente volupté, qui consiste, pour la plupart, à satisfaire sans aucune mesure les caprices de leur appétit. Quelques-uns d'entre eux, dit-on, n'ont jamais dépassé les limites de leur voisinage immédiat; cependant, ce lieu est si favorable à la santé qu'ils parviennent généralement, sans infirmités, à un âge assez avancé.

Non loin de la pointe de Malabar, s'élevait la maison qui fut autrefois habitée par Mistriss Draper, la célèbre Maria de Sterne. Cette circonstance la rendait, jusqu'à un certain point, un objet de vénération pour un grand nombre de personnes; mais elle n'est pas autrement remarquable, et n'existe probablement plus aujourd'hui, bien qu'à mon départ de Bombay elle fût encore fort habitable et servît de demeure à la famille d'un officier subalterne.

Il y a dans l'île de Bombay un grand village appelé

Mazagong, qui n'est habité que par des Portugais. C'est en cet endroit que mûrissent les plus belles *mangues* de l'Inde. Ces fruits sont tellement estimés, qu'on en fait des envois dans toutes les provinces méridionales de la péninsule assez voisines pour qu'ils puissent y parvenir en bon état. Les Portugais ont obtenu un succès complet dans la culture de ce fruit, et la mangue qui vient de Goa, établissement qu'ils possèdent sur la côte de Malabar, à peu de distance de Mazagong, est, sans contredit, la plus renommée. On dit que les manguiers cultivés dans les environs de ce village avaient acquis une si grande célébrité sous le règne de l'empereur Schah-Jehan, qu'on en faisait venir régulièrement à Delhi tous les fruits qui paraissaient sur la table impériale.

Mazagong renferme deux églises du culte catholique, construites avec simplicité, mais non pas sans élégance. Il s'y voit en outre un dock d'une grande commodité pour les vaisseaux d'un port peu considérable. A la distance de huit milles de la capitale, à l'extrémité de l'île, on voit le petit fort de Sion, bâti sur une hauteur qui s'élève à pic au-dessus de la plaine, en forme de pain de sucre aplati par le haut. Ce fort domine le détroit qui sépare Bombay de Salsette, et que traverse une chaussée construite sous la direction de M. Duncan, lorsqu'il était gouverneur de l'île. Cette chaussée, coupée au milieu par un pont-levis, est trop étroite pour que les voitures puissent y passer, excepté dans les beaux temps.

Mahim est une autre petite ville indigène, située

sur la côte septentrionale de l'île; elle est principalement célèbre à cause d'un collége de prêtres catholiques qu'y possèdent les Portugais, quoique cette circonstance ne lui donne pas la moindre illustration sous le rapport de la science. Cette ville, avec les villages adjacents, contient une population de près de soixante mille ames.

Comme la saison était déja avancée, nous louâmes une maison sur le bord de la mer, et après avoir plié nos tentes, nous prîmes possession de cette habitation plus solide, où nous demeurâmes enfermés dans toute la monotonie d'une vie d'intérieur, pendant la durée de la mousson.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Chapitres.		Pages.
Ier.	Embarquement pour Madras. — Ouragan.....	1
II.	Le Riche Mahométan. — Les Bayadères. — La Chasse au sanglier.....	15
III.	Madura. — Les Castes. — Littérature indienne..	30
IV.	La Dynastie Nayaca.....	49
V.	Tritchengour. — Théologie des Indous.....	64
VI.	Taureaux des Brahmines. — Seringapatam....	72
VII.	Seringapatam. — Hyder-Ali. — Tippou-Saïb..	87
VIII	Courg. — Les voleurs pendus. — Les Phanségars.....	104
IX.	Les Phanségars.....	115
X.	Les Phanségars. Continuation.....	127
XI.	Le Chien sauvage. — Le Rajah Courg.....	138
XII.	Suite. — Combats d'animaux féroces. — Les Jetties. — Les Jongleurs.....	157
XIII.	Le Rajah Courg et son successeur.....	170
XIV.	Les Angrias.....	184
XV.	Mascat. — Le Gouverneur. — Le Port.....	201

CHAPITRES. PAGES.

XVI. Bombay. – Le Fort. — Les Parsis..... 218

XVII. Histoire du Prêtre Guèbre..... 238

XVIII. Suite de l'Histoire du Prêtre Guèbre..... 250

XIX. Éléphanta. — Description du Gecko..... 263

XX. Salsette. — Temples souterrains. — Rencontre d'un tigre..... 273

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

INSTYTUT GEOGRAFII BIBLIOTEKA P. A. N.

IG PAN
46 268